



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



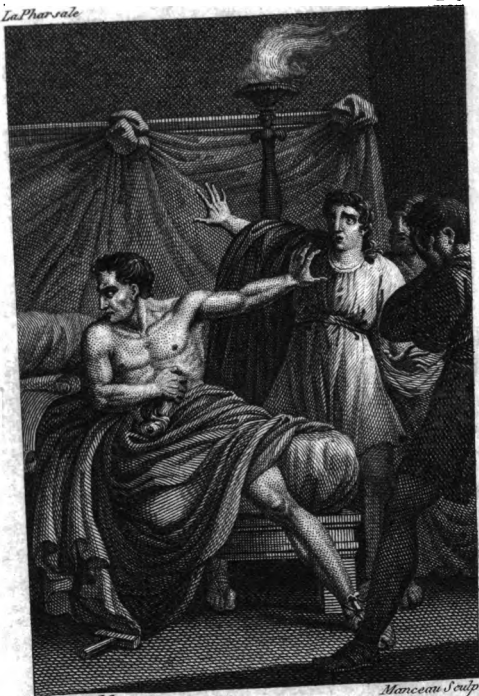




Digitized by Google

LA PHARSALE
DE LUCAIN.

**DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN,
RUE DE VAUGIRARD, N° 15, DERRIÈRE L'ODÉON.**



Choquet del.

Manceau Sculp.

Mort de Caton.

LA PHARSALE DE LUCAIN.

TRADUCTION DE MARMONTEL,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME SECOND.

L

BR

2135 bis



PARIS,
DELONGCHAMPS, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 51.

1842.

ARGUMENT DU LIVRE SIXIÈME.

Pompée ayant établi son camp sur une hauteur qui protège la ville de Dyrrachium, César entreprend de l'investir, et forme autour de la ville et du camp un retranchement d'une étendue immense. La contagion se met dans le camp de Pompée, la famine dans celui de César. Ceux de Pompée veulent forcer le rempart qui les environne. Le centurion Scæva défend le poste dont ils allaient s'emparer. Ils dirigent une nouvelle attaque sur les forts voisins de la mer, et l'ennemi en est chassé. César vole au secours des siens; mais son armée prend l'épouvante. La victoire est dans les mains de Pompée; mais il la laisse échapper. César, avec les débris de son armée, passe dans la Thessalie; Pompée y marche après lui. Les armées sont en présence; et tandis que des deux côtés on est dans l'attente d'une action décisive, Sextus, le plus jeune des deux fils de Pompée, en veut prévoir l'événement; il va, au milieu de la nuit, consulter une enchanteresse. Art magique des peuples de l'Émus. Charme de la Thessalien-

ne. Réponse du cadavre qu'elle ranime et qu'elle interroge. Sextus, avec ses compagnons, s'en retourne au camp de son père.

LA PHARSALE

DE LUCAIN.

LIVRE SIXIÈME.

Dès que les chefs, dans la résolution d'en venir à une bataille, se furent établis sur des hauteurs voisines, et que les dieux tinrent dans la lice ces deux rivaux qu'ils voulaient voir aux mains, César dédaigna de s'occuper à prendre les villes de la Grèce. Il ne veut plus devoir à sa fortune de victoire que sur Pompée. Tous ses vœux ne tendent qu'à voir l'heure fatale qui entraînera la chute de l'un des deux partis. Il aime à penser qu'un seul coup du sort anéantira l'un ou l'autre.

Trois fois il déploie son armée sur les collines qu'il occupe, et fait lever ses étendards, signal menaçant des combats, pour

annoncer qu'il est toujours prêt à consommer le malheur de Rome. Mais comme il voit que tous ses mouvements ne peuvent engager Pompée à sortir de son camp, il quitte le sien, et à travers les bois il cache sa route, et s'avance vers les murs de Dyrrachium, qu'il espère enlever d'assaut. Comme il a pris un long détour, Pompée, qui suit le rivage de la mer, le devance, et va s'établir sur une éminence appelée Pétra, d'où il protège la ville. Cette ville, fondée par les Corinthiens, est par elle-même imprenable. Ce qui la défend n'est pas l'ouvrage de ses fondateurs : ce n'est point un rempart élevé par l'industrie et les efforts de l'homme. Les travaux des humains, quelque hardis et solides qu'ils soient, cèdent sans peine au ravage des guerres, et des ans qui renversent tout. La force de cette place est telle que le fer ne peut l'ébranler : c'est l'assiette du lieu, c'est la nature même. Elle est environnée d'une mer profonde, et de rochers où se bri-

sent les flots. Sans une colline étroite qui la joint à la terre, Dyrrachium serait une île. Des écueils formidables aux matelots sont les fondements de ses murs; et lorsque la mer d'Ionie est soulevée par le rapide vent du midi, la vague ébranle les maisons et les temples, l'écume s'élance jusqu'au faite des toits.

L'impatience et l'ardeur de César le détournèrent d'une entreprise douteuse et lente. Il résolut d'assiéger lui-même ses ennemis à leur insu, en s'emparant des hauteurs d'alentour, et en élevant au loin un rempart dont l'enceinte (1) embrasserait leur camp. Il mesure des yeux la campagne; il ne se contente pas d'y construire à la hâte un fragile mur de gazon; il fait tirer d'énormes rochers des entrailles de la terre, il fait démolir et transporter les mu-

(1) Appien donne à cette enceinte 1200 stades. Il y a 20 stades à la lieue, l'enceinte avait donc 60 lieues. Comment César pouvait-il les garder? aussi se reprocha-t-il bien la témérité de son entreprise.

raillies des villes voisines ; et de leurs débris il bâtit un rempart à l'épreuve du bélier, et des efforts de l'art destructeur de la guerre. Les montagnes sont aplanies, les abîmes comblés ; et l'ouvrage de César se prolonge à travers les hauteurs et les précipices. Un fossé profond règne au pied du rempart, et sur les sommets les plus escarpés on établit des forts. Ainsi dans une vaste enceinte, il enferme des champs cultivés, des déserts stériles et de vastes forêts. Ni les moissons ni les pâturages ne manquent à Pompée ; et dans les limites que César lui trace, il a la liberté de changer de camp. On voit des fleuves commencer et finir leur cours dans cet enclos immense ; et César ne saurait parcourir toute l'étendue de ses travaux, sans se reposer dans sa course. Que la fable nous vante à présent les murs de Troie qu'elle attribue aux dieux ; que le Parthe admire les murs de Babylone : César en construit de plus vastes, presque subitement, et au milieu

du tumulte des armes. Tant de travaux, qui sont perdus, auraient suffi pour combler le Bosphore et réunir les bords de l'Hellespont, pour couper l'isthme de Corinthe et pour épargner aux vaisseaux le tour pénible et dangereux du promontoire de Malée, ou pour changer utilement la face de tel autre lieu de la terre, quelque obstacle que la nature eût opposé aux efforts de l'art.

La guerre s'enferme en champ clos, et son théâtre se resserre. Ici s'amasse tout le sang qui doit bientôt inonder le monde, ici sont rassemblées toutes les victimes que la Thessalie et l'Afrique doivent dans peu voir égorger. Toute la rage de la guerre civile retenue dans cette arène étroite, fermente et brûle de se répandre.

Les premiers travaux de César avaient échappé à la vigilance de Pompée. Tel au milieu des champs de la Sicile, le laboureur repose en sûreté, et n'entend pas le mugissement des flots contre les rochers

de Pelore; tels les Bretons, au centre de leur île, ne sont point frappés du bruit de l'Océan qui se brise contre leurs bords. Mais lorsque Pompée s'aperçoit que le terrain qu'il occupe est investi d'un immense rempart, il quitte le camp de Pétra, et répand son armée sur plusieurs éminences, pour engager César à diviser ses troupes, et pour le fatiguer en lui donnant sans cesse toute son enceinte à garder. De son côté, il se retranche (1); et du terrain que César lui laisse, il se réserve un espace égal au cours du Tibre, depuis les murs de Rome jusqu'à sa chute dans la mer, s'il ne faisait aucun détour.

On n'entend point le son des trompettes; les traits se croisent dans les airs; mais c'est de plein gré que le soldat les lance; et des Romains, pour s'exercer, percent le cœur à des Romains. Un soin plus pressant

(1) César, qui n'indique point l'étendue de son enceinte, donne la mesure de celle de Pompée. Elle était de quinze mille pas.

que celui de la guerre occupe les chefs, et leur ôte l'envie de mesurer leurs armes. Dans l'enceinte du camp de Pompée, la terre épuisée ne donnait plus d'herbages, les prairies foulées aux pieds des chevaux, et endurcies sous leurs pas rapides, refusaient de les nourrir. Ces coursiers belliqueux périssaient de langueur dans des campagnes dépouillées : leurs jarrets tremblants fléchissaient, ils s'abattaient au milieu de leur course, ou, devant des crèches pleines d'un chaume aride, ils tombaient mourant de faiblesse, la bouche ouverte, et demandant en vain un herbage frais qui leur rendit la vie.

La corruption suivit la mortalité. L'air immobile et croupissant se remplit de mortelles exhalaisons, qui, condensées en nuage, couvrirent le camp de Pompée. Telle est la vapeur infernale qui s'élève des rochers fumants de Nésis, ou des cavernes d'Inarimès, d'où Typhée exhale sa rage. Les soldats tombent en langueur ; l'eau,

plus facile encore et plus prompte que l'air à contracter un mélange impur, porte dans les entrailles un poison dévorant. La peau se sèche et se noircit, le feu jaillit à travers les prunelles, un rouge ardent colore les joues, le sang qui brûle dans les veines brise ses canaux et s'exhale en tumeurs; la tête lasse et appesantie, refuse de se soutenir. Le ravage que fait le mal, est à chaque instant plus rapide. Il n'y a plus aucun intervalle de la pleine vie à la mort. Dès qu'on se sent frappé, on expire. La contagion se nourrit et s'accroît par le nombre de ses victimes; car les vivants sont confondus avec les morts privés de sépulture, et l'unique devoir funèbre que l'on rend à ces malheureux, c'est de les traîner hors des tentes, et de les laisser épars dans les champs.

Cependant le souffle des aquilons qui vinrent purifier l'air, et l'abondance que les vaisseaux apportèrent sur le rivage, firent cesser cet horrible fléau.

L'ennemi, répandu en liberté sur des collines spacieuses, n'avait à souffrir ni de la corruption d'une eau dormante, ni de la pesante inertie d'un air infect et sans ressort. Mais il était tourmenté d'une famine aussi cruelle que s'il eût été resserré par le siège le plus étroit. Comme la moisson est encore en herbe, on voit les hommes, pressés par la faim, disputer la pâture aux animaux, brouter la feuille des buissons, et mordre à l'écorce des arbres; on les voit déraciner des plantes dont la nature leur est inconnue, et qui peuvent être des poisons mortels. Tout ce que le feu peut amollir, tout ce qui cède à une dent avide, tout ce qui peut passer dans les viscères, même en déchirant le palais, des mets jusqu'alors inconnus à l'homme, les soldats mourants se les arrachent; et ils ne laissent pas de tenir assiégé un ennemi chez qui tout abonde.

Dès que Pompée vit le moment de forcer les barrières qui l'environnaient, et de

se rendre la terre libre, il ne prit pas, comme pour s'échapper, une heure où la nuit l'eût couvert de ses ombres; il dédaigne une fuite dérobée à César, et un chemin frayé sans le secours des armes. Il veut sortir, mais au travers de vastes ruines, sur les débris du rempart et des tours, s'ouvrir un passage au milieu des glaives, et par le carnage et la mort. Il choisit, pour l'attaque, un endroit du rempart qui depuis s'est appelé le fort Minutius, et qu'environne un bois épais. Il y fait marcher son armée en silence; et sans qu'il s'élève aucun nuage de poussière qui le trahisse, il arrive au pied du rempart. A l'instant toutes ses trompettes sonnent, toutes ses aigles brillent aux yeux des ennemis; et sans donner au fer le temps de contribuer à leur défaite, la frayeur les a déjà vaincus. Leur plus grand effort de courage est de tomber, percés de coups, dans le poste où ils sont placés. La mort qui vole sur les murs, n'y rencontre plus de victi-

més. Des nuages de traits se perdent dans les airs. Alors les torches de bitume portent le feu de toutes parts. Les tours embrasées chancellent et menacent de s'écrouler, le boulevard retentit des coups redoublés du béliet qui l'ébranle. Déjà sur le haut du rempart, on voyait les aigles du sénat arborées : l'univers rentrait dans ses droits.

Mais ce poste que des légions n'auraient pas gardé, que César lui-même eût peut-être mal défendu, un seul homme le dispute à l'ennemi, et ose déclarer que tant qu'il est vivant et qu'il a les armes à la main, la victoire n'est pas décidée. Cet homme étonnant s'appelait Scæva. Il avait languï dans la foule obscure des légions, jusqu'à la conquête des Gaules, où il avait obtenu, par son courage et au prix de son sang, le grade de centurion : homme voué à tous les forfaits, et qui ne savait pas que contre son pays la valeur est le plus grand des crimes. Sitôt qu'il vit ses compagnons renoncer au



combat, et chercher leur salut dans la fuite, il s'écria : « Romains, où vous emporte une impie et lâche frayeur, une frayeur jusqu'à vous inconnue dans les armées de César ? Vils fugitifs , troupeau d'esclaves, quoi ! sans verser une goutte de sang, vous présentez le dos à la mort ? Quoi ! vous supporterez la honte de n'être pas au nombre de ces braves gens que vous voyez périr, de n'être pas portés sur les mêmes bûchers, et d'être cherchés vainement dans cette foule de morts illustres ? Si le zèle ne peut vous retenir, que l'indignation du moins vous retienne. Ne voyez-vous pas que de tous les postes que l'ennemi pouvait attaquer, c'est le nôtre qu'il a choisi ? Non, ce jour ne se passera point sans coûter du sang à Pompée. Il eût été plus heureux pour moi de mourir aux yeux de César ; mais si la fortune m'envie un témoin si cher, j'emporterai du moins chez les morts les éloges de son rival. Venez , compagnons, jetez-vous avec moi au mi-

lieu de nos ennemis; que les traits s'émoussent sur l'airain qui nous couvre, et que la pointe des épées se brise au moins dans notre sein. Déjà la poussière s'élève et se répand, déjà le bruit de ces ruines retentit jusqu'aux oreilles de César; amis, la victoire est à nous! le voilà qui s'avance! tandis que nous mourons, le voilà qui vient nous venger! »

Jamais le premier son de la trompette, au moment d'une bataille, n'excita plus d'ardeur que la voix de Scæva. Ses compagnons, frappés de son audace, l'admirent tous, et brûlèrent de le suivre, impatients de voir par eux-mêmes si, enfermé dans un lieu étroit et se voyant accablé par le nombre, un seul homme a dans sa vertu d'autre ressource que la mort. Pour Scæva, du haut du rempart qui s'ébranle et menace de s'écrouler, il commence par rouler les cadavres dont les tours sont déjà comblées; et à mesure que les ennemis se succèdent, il les accable sous le poids. Les

ruines et les débris, les masses de bois et de pierre, tout devient une arme en ses mains. Il va jusqu'à menacer les assaillants de sa propre chute. Tantôt il les repousse à coups de pieux et de leviers; tantôt il tranche à coups d'épée les mains qu'il voit s'attacher aux murs. Aux uns il écrase la tête sous la pierre, et à travers les débris des os qu'il enfonce le cerveau rejaillit au loin; à d'autres, il présente des torches allumées : leurs cheveux s'enflamment, leur visage brûle, et leurs yeux, où le feu pénètre, en sont tout-à-coup dévorés. Dès que la foule des morts entassés, et qui s'accumulent sans cesse, a égalé la hauteur du mur, Scœva se jette sur ce monceau sanglant, et se précipite au milieu des armes, avec la rapidité d'un léopard qui s'élance sur les épieux. Pressé par d'épais bataillons, enveloppé par une armée entière, partout où il jette les yeux il y porte la mort. Déjà son glaive est émoussé : il ne blesse plus, il meurtrit et il brise. Tous les

traits de l'ennemi s'adressent à lui seul. Il s'y expose, il s'y tient en butte; et les dieux se donnent le spectacle nouveau d'un combat entre un seul homme et la guerre. Son épais bouclier retentit des coups redoublés qui le percent. Son casque brisé meurtrit sa tête, et son sein se fait une armure des traits dont il est hérissé. Qu'on cesse de prétendre à lui percer le cœur : le dard, le javelot n'y peuvent plus atteindre; c'est au bélier, à la baliste à renverser ce nouveau mur qui protège César et résiste à Pompée. Il ne daigne plus se couvrir de ses armes; et soit pour ne pas laisser oisive la main qui porterait le bouclier, soit pour éviter le reproche d'avoir voulu prolonger sa vie, il s'abandonne sans défense à tous les coups des assaillants. Enfin accablé sous le poids des flèches dont il est couvert, comme il sent que ses genoux fléchissent, il ne songe plus qu'à choisir un ennemi sur qui tomber.

Tel l'éléphant, dans les champs de Li-

bye, percé de lances et de dards, qui n'ont pu pénétrer jusqu'au vif à travers sa dure enveloppe, les secoue en ridant sa peau, ou les brise en repliant sa trompe.

Voilà cependant qu'un Crétois tend son arc, et vise à Scæva : sa flèche part ; et fidèle aux vœux de celui qui l'a décochée, atteint Scæva, et lui transperce un œil. Scæva rompant tous les liens qui attachent le globe sanglant, et arrachant d'une intrépide main la flèche et l'œil qu'elle tient suspendu, il les foule aux pieds l'un et l'autre. Ainsi une ourse de Pannonie, furieuse de se sentir blessée du dard qu'un chasseur lui a lancé, se replie sur elle-même, pour arracher de sa blessure le trait qui la suit en tournant avec elle.

Le front pâlisant de Scæva avait perdu sa férocité, une pluie de sang inondait son visage, les cris de joie des vainqueurs remplissaient l'air ; à peine eussent-ils marqué plus d'allégresse si le sang qu'ils voyaient couler eût été celui de César. Mais Scæva

tenant sa douleur renfermée au fond de son âme : « Citoyens, dit-il d'un air plein de douceur, et comme ayant perdu courage, citoyens, je vous demande grâce : détournez de moi le fer homicide ; il n'est pas besoin, pour m'ôter la vie, de me lancer de nouveaux traits ; il vous suffit d'arracher de mon sein ceux dont il est déjà percé. Emportez-moi vivant dans le camp de Pompée ; rendez ce service à votre chef : il vaut mieux pour lui que l'exemple de Scæva montre à renoncer à César, qu'à mourir pour César d'une mort honorable. »

Le malheureux Aulus ajoute foi à ce langage plein d'artifice, et sans s'apercevoir que Scæva tient son épée prête à le percer, il l'embrasse pour l'enlever et l'emporter avec ses armes. Soudain, aussi prompt que la foudre, le glaive de Scæva est plongé dans son sein. La force revient à Scæva, et ranimé par ce nouvel exploit : « Ainsi périsse, dit-il, et soit puni quiconque

osera croire avoir réduit Scæva à demander la vie. Si Pompée veut obtenir la paix de cette épée que je tiens, qu'il rende les armes à César, qu'il se prosterne et qu'il l'adore. Lâches, me croyez-vous timide et tremblant comme vous à l'aspect de la mort ? Sachez que le parti de Pompée et du sénat vous est moins cher, qu'à moi l'honneur de mourir en servant César. » Comme il disait ces mots, un tourbillon de poussière élevé dans les airs, annonce que César arrive avec ses cohortes, et son approche épargne à Pompée le plus accablant des affronts, la honte d'avoir cédé à un seul homme, et d'avoir vu son armée entière reculer devant Scæva. Celui-ci, que la chaleur du combat avait soutenu, tombe de défaillance dès que le combat cesse ; ses compagnons l'environnent en foule, et le reçoivent dans leurs bras ; c'est à qui sera chargé de ce glorieux fardeau. Il leur semble que c'est quelque dieu que ce corps déchiré renferme ; ils

adorent en lui la vivante image de la plus sublime vertu. Chacun s'empresse à retirer les flèches de ses blessures, et les temples des dieux, les autels de Mars, seront ornés des armes de Scæva. O nom glorieux à jamais, si ce vaillant homme eût signalé son zèle à vaincre les ennemis de sa patrie ! O Scæva, tu ne suspendras point aux murs du Capitole les monuments de ta victoire ; Rome ne retentira point du bruit de ton triomphe. Malheureux ! fallait-il employer tant de vertu à te donner un maître ?

Pompée, repoussé de cet endroit du camp, ne se tint pas plus en repos que la mer quand les vents furieux l'agitent, et qu'elle se brise contre ses écueils, ou que, heurtant contre les flancs d'une montagne inébranlable, elle s'élève et suspend ses flots pour retarder au moins sa chute. Il embarque une partie de ses troupes, leur fait tourner les forts les plus voisins, enlève ces postes par une double attaque,

et, reculant les bornes de son camp, se déploie dans la campagne, et y jouit de l'avantage de pouvoir changer de position. Tel l'Éridan, lorsqu'il enfle ses eaux, surmonte les digues qui protègent ses bords, et se répand au loin dans les campagnes. Que s'il rencontre dans son cours quelque endroit faible, qui n'ait pu soutenir l'effort de ses rapides flots, il sort tout entier de sa couche profonde, et à travers des terres inconnues va se creuser un nouveau lit. Les laboureurs des champs inondés s'en éloignent, et de nouveaux possesseurs s'emparent du fond que le fleuve a quitté.

A peine César est averti par ses signaux de cette attaque inopinée, il accourt, et il trouve ses remparts renversés, la poussière même abattue, et le même silence qui régnerait parmi des ruines antiques. Le calme du lieu, la tranquillité de Pompée, le sommeil qu'on ose goûter après avoir vaincu César, l'enflamme de fureur; il veut aller, dût-il hâter sa perte, troubler

ce repos insultant. Torquatus commandait le fort que Pompée avait pris ; il découvre César qui s'avance , et aussitôt , avec la même célérité qu'un nocher habile replie ses voiles et les dérobe à la tempête qui le menace , ce guerrier prudent se retire , et va regagner le camp de Pompée , pour ramasser toutes ses forces , et se former dans un espace étroit. Dès que Pompée voit que César a passé la première enceinte , il fait descendre toutes ses troupes des collines qu'elles occupent , les déploie autour de César , et l'investit de son armée entière. Lorsque l'Etna , où mugit Ence-lade , ouvre tout-à-coup ses cavernes brûlantes , et se répand lui-même en torrents de feu dans les campagnes d'alentour , l'habitant de ces campagnes en est moins effrayé que ne le fut le soldat de César à cette irruption soudaine. Vaincu , même avant le combat , par la seule poussière qu'il voyait s'élever , dans le trouble et l'aveuglement où l'avait plongé sa frayeur ,

il voulait fuir, il se précipitait au-devant de l'ennemi, et, saisi d'épouvante, il courait à sa perte.

Il dépendait de Pompée d'étouffer dans le sang jusqu'aux semences de la guerre ; il retint ses soldats animés au carnage, il commanda au fer et à la mort de s'arrêter. Rome aujourd'hui serait heureuse, libre, maîtresse d'elle-même, et rétablie dans tous ses droits, si l'impitoyable Sylla se fût trouvé à la place du généreux Pompée, et c'est un malheur à jamais déplorable, que César ait dû son salut à ce qui mettait le comble à ses crimes, à l'injustice d'être en guerre avec un gendre si rempli de clémence et de pitié. O perte irréparable d'un moment de bonheur ! L'Afrique n'eût pas vu le désastre d'Utique, ni l'Espagne celui de Munda ; le Nil n'eût pas été souillé d'un meurtre abominable ; le jeune et vaillant Juba n'eût pas couvert le sable de Libye de son cadavre dépouillé ; le sang d'un Scipion n'eût pas apaisé les

mânes des Carthaginois, et la vie n'eût pas été privée du sage et vertueux Caton. O Rome ! ce jour pouvait être le dernier jour de tes malheurs, Pharsale pouvait s'effacer du livre de tes destinées.

César abandonne un pays où le sort des armes lui a été contraire ; et avec les débris de son armée, il passe dans la Thessalie.

Les amis de Pompée firent tous leurs efforts pour le détourner du dessein de suivre César, et pour l'engager à retourner à Rome, et à regagner l'Italie, où il n'avait plus d'ennemis. « Non, leur dit-il, je ne veux point, à l'exemple de César, jeter la guerre au sein de ma patrie ; et Rome ne me reverra qu'après que j'aurai renvoyé mes armées. Lorsque ces troubles se sont élevés, il ne tenait qu'à moi de garder l'Italie, si j'avais voulu faire des places de Rome un champ de bataille, voir assiéger les temples de nos dieux, et ensanglanter leurs autels. Pourvu que j'éloigne la guer-

re, je consens à passer au-delà des Scythes, dans les climats glacés du Nord, ou à suivre César à travers les régions brûlantes du Midi. Moi, Rome, troubler ton repos après ma victoire ; moi qui, pour t'épargner les horreurs des combats, ai pu me résoudre à te fuir ! Ah, que plutôt, pour ta sûreté, César se flatte que tu es à lui, et te ménage comme sa conquête. » Après ce discours, il prit sa route vers les contrées de l'Orient ; et par des chemins qu'il se fraya lui-même à travers les montagnes qui séparent l'Illyrie et la Macédoine, il arriva dans la Thessalie, où la fortune avait marqué le dernier théâtre de la guerre.

La Thessalie, du côté où le soleil se lève environné des frimas de l'hiver, est ombragée par le mont Ossa ; mais lorsque l'été promène le char du dieu du jour au milieu et au plus haut du ciel, c'est le mont Pélion qui s'oppose aux premiers traits de sa lumière. Au midi, s'élève l'Othrix couronné d'épaisses forêts qui défendent cette con-

trée de la rage du lion céleste. Le Pinde, au couchant, lui sert de barrière contre le Zéphire et l'Iapis; et les peuples qui, vers le nord, habitent au pied de l'Olympe, sont à couvert des aquilons, et ne savent pas que les astres de l'ourse brillent toute la nuit au ciel. Les plaines que ces monts environnent étaient jadis cachées sous les eaux, avant qu'à travers le vallon de Tempé les fleuves se fussent ouvert un passage pour se jeter au sein des mers. Ils ne formaient qu'un lac immense : leurs eaux s'accumulaient au lieu de s'écouler. Mais quand le bras d'Hercule eut séparé l'Ossa de l'Olympe, et que Nérée entendit la chute de ces torrents nouveaux pour lui, alors sortit de sous les eaux cette Pharsale que les dieux auraient dû laisser à jamais submergée. On vit paraître les champs de Philacé, où régna le premier des Grecs (1) qui descendit au rivage troyen; et ceux de

(1) Protésilas.

Ptélée ; et ceux de Dorion , qui , depuis , ont été célèbres par le malheur de Thamis , le rival des Muses ; et Trachine , où s'exila Hercule ; et Mélibée , la patrie du compagnon de ce héros , de Philoctète , héritier de ses flèches ; et Larisse , autrefois puissante sous le règne du vaillant Achille ; et ces campagnes où florissait Argos , couverte aujourd'hui de moissons ; et cette Thèbes fabuleuse dont on nous montre encore la place , Thèbes où la malheureuse Agavé ensevelit la tête de Panthée , de ce fils qu'elle-même elle avait immolé dans un accès de ses fureurs.

Les eaux de ce marais immense s'écoulèrent donc par divers canaux , et formèrent autant de fleuves : le pur et faible *Æas* qui , de son humble lit , coule dans la mer d'Ionie ; et l'*Inachus* , père d'*Isis* , qui n'est pas plus fort que l'*Æas* ; et l'*Achéloüs* , qui se vit au moment d'être l'époux de *Déjanire* ; et l'*Évène* , qui fut teint du sang de *Nessus* , et qui traverse *Calidon* , la pa-

trie de Méléagre ; et l'Amphrise , dont les claires eaux arrosent les prairies où Apollon, berger, garda les troupeaux d'Admète ; et l'Anaurus, d'où jamais il ne s'élève aucun nuage, et que les vents n'osent troubler ; et nombre de fleuves inconnus au dieu des mers , qui rendent au Pénée le tribut de leur onde. L'Épidane se jette à flots précipités dans l'Énipe, qui ne devient rapide qu'en s'unissant à lui ; l'Asope reçoit dans son sein le Phénix et le Mélas ; le Titarèsè se joint au Pénée ; mais sans se confondre avec lui, il coule le long du rivage : on croit qu'il prend sa source dans les marais du Styx ; que, fier encore de son origine , il dédaigne de mêler ses eaux avec celles d'un fleuve obscur, et qu'il est craint des dieux comme le Styx lui-même.

Dès que ces fleuves écoulés laissèrent à sec les campagnes , divers peuples s'empressèrent à les venir cultiver : de ce nombre furent les Magnètes, inventeurs de l'art de dompter les chevaux , et les Miniens ,

constructeurs célèbres du vaisseau que monta Jason. Ce fut aussi dans les antres des montagnes de Thessalie que la nue d'Ixion engendra les centaures, tels que Monichès qui brisait les durs rochers du mont Pholoé; Rhécé, qui, du haut de l'Etna, lançait des chênes qu'il arrachait du sommet de cette montagne, et que Borée à peine aurait déracinés; et Pholo, qui se glorifiait d'être l'hôte du grand Alcide; et toi, Nessus, que ce héros perça de ses flèches empoisonnées; et toi, sage Chiron, qu'on voit briller au ciel vers le pôle glacé de l'ourse, l'arc tendu sur le scorpion. Cette même terre a produit toutes les semences de guerre : ce fut là que du sein du roc frappé du trident de Neptune, s'élança le coursier, présage des combats; ce fut là qu'il reçut de la main du Lapithe le premier frein qui le dompta; qu'il rongea le mors pour la première fois, et couvrit d'écume les rênes. Ce fut de là que le premier vaisseau qui, jamais, ait fendu les

ondes, emporta l'homme audacieux loin de la terre, son élément, sur l'abîme inconnu des mers. Ce fut encore un roi de Thessalie, Itonus, qui apprit aux humains à fondre les métaux dans d'immenses fournaises, à façonner leur masse brute sous les coups des marteaux brûlants, à faire de l'argent et de l'or les signes mobiles des richesses, et à calculer leur valeur : secret fatal qui fut pour les peuples une source de guerres, de malheurs et de crimes. La Thessalie avait aussi engendré le serpent Python, et ces deux enfants d'Aloëus (1), dont l'impiété seconda la révolte des Titans, lorsque sur Pélion qui touchait presque au ciel, Ossa fut encore entassé, et coupa la route des astres.

A peine les deux chefs sont campés dans ces champs proscrits par les dieux, le pressentiment du combat agite l'une et l'autre

(1) Ils s'appelaient Otus et Éphialtès; Iphimédie, femme d'Aloëus, les avait eus de Neptune.

armée. Tout annonce que le moment d'une action décisive, ce moment si grave et si terrible, approche : les esprits faibles et timides tremblent d'y toucher de si près, et ne voient dans l'avenir que ce qu'il y a de plus funeste. D'autres, mais c'est le petit nombre, s'armant de force contre l'événement, portent dans les hasards un courage mêlé d'espérance et de crainte. Du nombre des lâches était Sextus, l'indigne fils du grand Pompée, qui, dans la suite, échappé des combats, et vagabond sur les mers de Sicile, fit le métier infâme de pirate, et obscurcit la gloire que son illustre père avait acquise sur ces mers.

L'effroi dont il était saisi dans l'attente de l'avenir, lui fit chercher à le connaître. Mais ce ne fut ni Delphes, ni Délos, ni Dodone qu'il consulta : il ne chercha point un devin qui sût lire les destinées dans les entrailles des victimes, dans le vol des oiseaux, dans les feux de la foudre, ni observer le cours des étoiles, comme les savants

chaldéens. S'il est encore quelque moyen caché, mais innocent, d'interroger le sort, ce n'est pas celui qu'il emploie ; c'est un art abhorré du ciel , c'est la magie qu'il met en usage. Il porte ses vœux aux autels des furies ; il évoque les ombres et les dieux des enfers. Ce malheureux se persuade que les dieux du ciel ne sont pas assez clairvoyants. Ce qui achève de le décider, c'est le voisinage des peuples de l'Émus. L'art des femmes de cette contrée passe toute croyance (1). C'est l'assemblage de tout ce qu'on peut imaginer et feindre de plus monstrueux. La Thessalie leur fournit des plantes vénéneuses en abondance , et ses rochers affreux sont propres à cacher le mystère infernal de leurs enchantements. Il y croît des herbes que Médée chercha

(1) En prenant soin d'adoucir et d'abrégér les détails de cet épisode, j'ai cru devoir en conserver assez pour faire voir quelle idée les anciens avaient de la magie, et quels procédés ils lui attribuaient.

vainement dans la Colchide, et qu'elle ne trouva que dans ces lieux sauvages, des herbes dont la force toute-puissante fait violence même aux dieux.

Ces dieux, qui ne daignent pas même écouter les vœux du reste des mortels, sont attentifs aux chants impies du peuple cruel de l'Émus. Les accents magiques pénètrent seuls au fond des demeures célestes. Les immortels n'y peuvent résister, le soin même du monde ne peut les en distraire. Quand le murmure d'une Émonide frappe leurs oreilles, Babylone et Memphis auraient beau déployer tous les secrets de leur magie antique ; il n'est point d'autel qu'un dieu n'abandonnât pour celui de l'enchanteresse. Ses charmes inspirent l'amour à des cœurs qui jamais n'auraient été sensibles. Par elle, de sages vieillards brûlent d'une flamme insensée : sans philtre ni poison, ses paroles suffisent pour jeter les esprits dans un délire affreux. Deux âmes que ni le penchant, ni le devoir, ni la dou-

ce puissance de la beauté, n'attire, un nœud magique les enchaîne, et rien ne peut les en dégager. A la voix d'une Thessalienne, l'ordre des choses est renversé, les lois de la nature sont interrompues. Le monde emporté par son cours rapide reste tout-à-coup immobile, et le dieu qui imprime le mouvement aux sphères est tout étonné de sentir que leurs pôles sont arrêtés. Par ces mêmes enchantements, la terre est inondée, le soleil obscurci; le ciel tonne à l'insu de Jupiter. L'Émonide, en secouant ses cheveux autour de sa tête, remplit l'air de noires vapeurs, et répand au loin les orages; la mer s'irrite, quoique les vents se taisent; les flots sont retenus dans un calme profond, quoique les vents soient déchaînés; les airs et les eaux se combattent; les vaisseaux voguent contre les vents; les torrents qui tombent du haut des rochers demeurent suspendus au milieu de leur chute; les fleuves remontent vers leur source; le sommet des monts s'aplanit; l'Olympe

s'abaisse au-dessous des nuages; les neiges de Scythie fondent au milieu de l'hiver, et sans que le soleil y darde ses rayons; la mer repoussée loin du rivage, résiste au poids de l'astre qui la presse, et n'ose surmonter ses bords; la terre est ébranlée sur son axe incliné, sa masse pesante est poussée hors du centre de son repos, et laisse à découvert le ciel qui l'environne; les étoiles se détachent de la voûte azurée; la lune, en pleine sérénité, se colore d'un rouge obscur, comme quand l'ombre de la terre lui dérobe l'aspect de l'astre dont elle emprunte ses rayons : le tourment que lui cause le charme, ne cesse qu'au moment qu'elle descend du ciel, et qu'elle vient écumer sur l'herbe.

Tous les animaux dévorants, tous les reptiles venimeux, tremblent devant l'enchanteresse : leur sang et leur venin lui servent à composer ses poisons. Le tigre vorace et le fier lion lèchent ses mains et la caressent. La froide couleuvre rampe à

ses pieds, et se déploie sur l'herbe humide; la vipère se replie autour d'elle, et l'enveloppe de ses nœuds; les serpents savent que de sa bouche le souffle humain leur est mortel.

Quel pénible soin pour les dieux que d'obéir à ces enchantements! Qu'ont-ils à craindre, s'ils les méprisent? Quelle est la loi qui les y soumet? Est-ce de force ou de plein gré qu'ils cèdent? Est-ce par un culte qui nous est inconnu que l'Émonide se les concilie? ou bien sont-ils intimidés des menaces qu'elle leur fait? A-t-elle cet empire sur tous les dieux? ou ne l'a-t-elle que sur un seul, qui peut sur le monde ce qu'elle peut sur lui, et qui force la nature entière à subir l'ascendant qu'il subit lui-même?

Érichtho, l'une des Émonides, avait abandonné, comme trop doux encore, les rites criminels, les noirs enchantements usités parmi ses compagnes; elle avait porté les secrets de son art à un plus haut degré

d'horreur. Elle s'était interdit la demeure des vivants ; et pour être plus chère aux dieux des morts , elle habitait parmi des tombeaux dans l'asile même des ombres. Aussi , ni l'air qu'elle respire, ni le ciel dont elle jouit, ne l'empêchent d'entendre ce qui se passe chez les mânes et dans le conseil infernal. Sur le visage de cette femme impie , qu'un jour serein n'éclaira jamais, une maigreur hideuse se joint à la pâleur de la mort. Ses cheveux mêlés sur sa tête, sont noués comme des serpents. C'est lorsque la nuit est la plus noire, et le ciel le plus orageux , qu'elle sort des catacombes, et qu'elle court dans les champs déserts, pour recueillir les feux de la foudre. Ses pas imprimés sur la terre brûlent le germe des moissons. Son souffle même est utile à sa rage : l'air qu'elle respire en est empoisonné. Elle ne daigne pas adresser aux dieux du ciel des vœux timides et suppliants : aux premiers accents de sa voix, ils se hâtent de l'exaucer sans jamais

lui donner le temps de redoubler le chant magique. Ses autels ne sont éclairés que par des torches funéraires, et son encens ne fume que sur des brasiers qu'elle a pris aux bûchers des morts. Elle y va dérober les os brûlants encore d'un fils chéri, ou d'une jeune épouse, et les flambeaux que leurs parents ont portés à leurs funérailles, et les débris à demi consumés du lit où le mort reposait, et les lambeaux de ses voiles funèbres, et ses cendres étincelantes qui exhalent l'odeur de la chair et du sang. Quand le charme qu'elle veut opérer l'exige, elle ensevelit des vivants et commande aux Parqués de trancher les jours qu'ils devaient à leurs destinées; ou bien, tirant de la poussière des corps déjà ensevelis, elle force la mort à lui lâcher sa proie. Mais le plus souvent, au lieu de ranimer ceux qu'elle arrache des tombeaux, elle en repaît ses regards avides, et les déchire avec fureur. Les plus horribles dépouilles de la mort sont un butin précieux pour

elle. C'est de ces restes exécrables que sont tirés ses charmes les plus forts. Elle se jette encore avec plus d'ardeur sur les criminels suspendus à l'instrument de leur supplice, et s'y attache comme un vautour. Si on laisse étendu sur la terre un mort privé de sépulture, elle accourt avant les oiseaux et avant les bêtes féroces ; mais elle n'a garde d'employer ses mains ou le fer à déchirer sa proie ; elle attend que les loups la dévorent, et c'est de leur gosier avide qu'elle se plaît à l'arracher. Le meurtre ne lui coûte rien, sitôt qu'elle a besoin d'un sang qui fume encore, et qui jaillisse de la plaie, ou qu'elle veut pour ses sacrifices une chair vive et un cœur palpitant. Elle déchire les entrailles d'une mère, et en arrache un fruit prématuré pour l'offrir à ses dieux sur un autel brûlant. S'il lui faut des ombres plus terribles, elle choisit parmi les vivants, et fait des mânes à son gré. Toute mort est à son usage : de la joue éteinte des adolescents, elle enlève ce

duvet tendre qui annonçait la fleur de l'âge; de celui qui meurt dans la virilité, ce sont les cheveux qu'elle ravit. Elle assiste à la mort de ses proches, et sans pitié pour ce qu'elle a de plus cher, elle se jette sur le mourant, feint de lui donner le dernier baiser, et lui tranche la tête, ou lui entr'ouvre la bouche, et d'une dent impie lui mordant la langue déjà glacée et presque attachée au palais, elle murmure sur ses lèvres éteintes, et lui confie les noirs secrets qu'elle fait passer aux enfers.

Dès que la renommée a fait connaître au fils de Pompée cette exécration enchanteresse, il se met en marche au milieu de la nuit, à l'heure même où le soleil est à son midi sous notre hémisphère; et suivi de ses complaisants les plus familiers et les plus intimes, il traverse d'affreux déserts. Ces ministres assidus de tous ses vices, après avoir long-temps erré parmi des tombeaux entr'ouverts et sur des débris de bûchers, aperçurent de loin Érichtho

(c'était le nom de la Thessalienne) assise dans le creux d'un rocher, du côté où le mont Émus s'abaisse, et se joint aux plaines de Pharsale. Elle essayait des paroles inconnues aux magiciens et aux dieux mêmes de la magie, et composait de nouveaux chants pour des sortilèges nouveaux : car dans la crainte que le dieu vagabond qui préside aux armes n'entraînât les Romains en de nouveaux climats, et que la Thessalie ne fût privée de tout le sang qui s'allait répandre, elle jetait sur les champs de Philippes, qu'elle arrosait de ses poisons, un charme assez fort pour y fixer la guerre, afin d'avoir à elle tout cet ample carnage, et de disposer à son gré de tout le sang de l'univers. Elle s'applaudit d'avance de pouvoir mettre en pièces les cadavres des rois égorgés, amasser les cendres de l'Italie entière, recueillir les ossements de tant d'illustres morts, et commander à de si grandes ombres. Son plus ardent désir, sa seule inquiétude, est de

savoir ce qu'on lui laissera du corps de Pompée jeté sur le sable, ou du cadavre de César. Ce fut dans ce moment que Sextus l'aborda, et lui parla le premier en ces termes :

« O toi, la gloire des Émonides, toi qui peux révéler ou changer l'avenir, je te conjure de me laisser voir sans nuage et sans aucun doute, quelle sera l'issue de cette guerre. Celui qui t'implore n'est pas le moins considérable d'entre les Romains. Le nom de Pompée est assez illustre; tu vois son fils, et l'héritier de sa ruine ou du trône du monde. Mon esprit, dans l'incertitude, est saisi d'un mortel effroi, et je me sens plus de courage pour soutenir un malheur certain. Ote aux hasards le droit de me surprendre et de m'accabler tout-à-coup; force les dieux à s'expliquer; ou, sans leur faire violence, tire la vérité de la nuit des tombeaux; ouvre-moi le séjour des mânes, et contrains la mort à t'apprendre ce que je veux savoir de toi. Ce

soin n'a rien qui t'humilie, et l'événement qui se prépare est digne que tu cherches à découvrir, ne fût-ce que pour toi, ce qu'en décidera le sort. »

La Thessalienne s'applaudit de voir son nom devenu si célèbre. Elle répondit à Sextus : « Jeune homme, s'il ne sagissait que de quelques destins d'une moindre importance, il me serait facile d'obtenir des dieux, en dépit d'eux-mêmes, tout ce que tu demanderais. Il est accordé à mon art de prolonger une vie dont les astres pressent la fin, ou de trancher des jours qu'ils veulent prolonger jusque dans l'extrême vieillesse. Mais les événements publics forment une chaîne qui, dès l'origine du monde, les tient liés et dépendants. Si l'on y veut changer quelque chose, l'ordre universel en est ébranlé, et tout l'univers s'en ressent. Alors, nous magiciens, nous avouons que la Fortune est plus forte que nous. Que si tu te contentes de prévoir l'avenir, mille routes faciles te seront ouver-

tes pour arriver à la vérité. La terre, les airs, le chaos, les mers, les campagnes, les rochers de Rhodope, tout me parle. Mais puisqu'un carnage récent nous fournit des morts en abondance, enlevons-en un qui n'ait pas perdu toute la chaleur de la vie, et dont les organes encore flexibles forment des sons à pleine voix ; n'attendons pas que ses fibres desséchées ne puissent plus nous rendre que des accents faibles et confus. »

Elle dit, et redoublant par ses charmes les ténèbres de la nuit, elle s'enveloppe la tête d'un nuage impur, et va courant sur un champ de morts qui n'étaient point ensevelis. A son aspect, les loups dévorants prennent la fuite, et les oiseaux voraces détachent leurs griffes de la proie, même avant d'y avoir goûté. Cependant la Thessalienne roule ces cadavres glacés, pour en choisir un dont le poumon n'ayant reçu aucune atteinte, lui rende les sons de la voix. Elle en trouve plusieurs, et son

choix suspendu tient une foule de morts dans l'attente, lequel d'entre eux va revoir la clarté. Si elle eût voulu relever à la fois toutes ces troupes égorgées et les renvoyer aux combats, les lois de la mort auraient fléchi, et, par un prodige de son art puissant, un peuple rappelé des rivages du Styx aurait reparu sous les armes. A la fin, elle choisit parmi ces morts un interprète des destinées, et traînant à travers des rochers aigus ce malheureux condamné à revivre, elle va le cacher au fond du creux immense d'une montagne consacrée à ses mystères ténébreux. Cette caverne se prolonge et descend presque jusqu'aux enfers. Une sombre forêt la couvre de ses rameaux courbés vers la terre, et dont aucun jamais ne se dirigea vers le ciel : c'est le taxus (1), dont le noir feuillage la rend impénétrable au jour. Au dedans croupissent d'immobiles ténèbres, et l'intérieur

(1) Arbre vénéneux.

de l'ancre est revêtu de cette mousse humide et limoneuse, qu'engendre une éternelle nuit. Jamais ce lieu ne fut éclairé que d'une lumière magique; l'air n'est pas plus pesant et plus noir au fond de l'ancre du Ténare, sur les confins de ce monde et de l'empire des morts. Aussi les dieux des enfers ne craignent-ils pas d'envoyer les mânes dans la caverne d'Érichtho : car, quoiqu'elle fasse violence aux destins, l'ombre qu'elle évoque peut douter elle-même si elle sort des enfers, ou si elle y entre. L'enchanteresse était vêtue, comme les furies, d'un voile peint de couleurs bizarres, dont le mélange blessait la vue. Elle se couvrit le visage de ses cheveux, qu'elle entrelaça de serpents; et voyant que les compagnons de Sextus et Sextus lui-même tremblants à son aspect, avaient la pâleur sur le front et les yeux fixés à la terre : « Revenez, leur dit-elle, de la frayeur dont vous êtes atteints : ce corps va reprendre la vie, et ses traits vont se rétablir dans

un état si naturel, que les plus timides pourront sans crainte le voir, et l'entendre parler. Je vous pardonnerais de trembler, si je vous faisais voir les noires eaux du Styx, et les bords où le Phlégéon roule ses ondes enflammées, si je paraissais moi-même au milieu des Furies, si je vous montrais Cerbère secouant sous sa main sa crinière de serpents, et les géants enchaînés par le milieu du corps, et frémissants de rage; mais ici, lâches que vous êtes, que craignez-vous devant des mânes, tremblants eux-mêmes devant moi?»

Alors faisant au cadavre de nouvelles blessures, elle versa dans ses veines un sang nouveau plein de chaleur. Elle a eu soin d'y mêler des flots de l'écume lunaire, et de celle aussi que la rage fait distiller aux animaux; elle y a joint une infinité de poisons encore plus violents, que la nature lui fournit, ou qu'elle-même a donnés au monde, tels que les herbes qu'elle a infectées par ses noirs enchantements, et sur les-

quelles, dès leur naissance, le fiel de sa bouche a coulé.

Alors sa voix, plus puissante que tous les philtres, se fait entendre aux dieux des morts. Ce n'est d'abord qu'un murmure confus, et qui n'a rien de la voix humaine. C'est un mélange du hurlement des bêtes féroces, du cri lugubre des oiseaux de nuit, et du sifflement des serpents; il tient aussi du gémissement des ondes qui se brisent contre un écueil, du mugissement des vents dans les forêts, et du bruit du tonnerre en déchirant la nue. Tous ces sons divers n'en font qu'un. Elle y ajoute le chant magique, et ces paroles qui pénètrent jusque dans le fond des enfers.

Euménides, dit-elle, et vous, crimes et tourments du Tartare; et toi, Chaos, toujours avide d'engloutir des mondes sans nombre; et toi, monarque des enfers, que tourmente sans cesse ton immortalité, effroyable Styx; et vous, champs Élysées, que moi ni mes compagnes nous ne ver-

rons jamais ; toi, Proserpine , qui , pour l'enfer, as quitté le ciel et ta mère ; toi , qu'on adore là-bas sous le nom d'Hécate, et par qui les mânes et moi nous communiquons en secret ; et toi, gardien des portes de l'enfer, toi, qui jettes à Cerbère nos entrailles pour l'apaiser ; et vous, Parques, qui allez reprendre un fil que vous avez coupé ; et toi, nocher de l'onde infernale, qui sans doute es las de repasser de l'un à l'autre bord les ombres que j'évoque ; noires divinités, écoutez ma prière ; et si ma bouche est assez impure , assez criminelle pour vous implorer, si jamais elle ne vous nomma sans s'être remplie de sang humain , si j'ai égorgé tant de fois sur vos autels et la mère et l'enfant qu'elle avait dans ses flancs , si j'ai rempli les vases de vos sacrifices des membres déchirés de tant d'innocents qui auraient vécu , soyez propices à mes vœux. Je ne demande point une ombre dès long-temps enfermée dans vos cachots, et accoutumée aux ténèbres.

•

A peine celle que j'évoque a-t-elle quitté la lumière : elle descend , elle est encore à l'entrée du noir séjour ; et la rappeler par mes charmes , ce ne sera point l'obliger à passer deux fois chez les morts. Souffrez donc, si la guerre civile est de quelque prix à vos yeux , que l'ombre d'un soldat , qui dans le parti de Pompée se signalait il y a quelques instants , instruisse le fils de ce héros , et lui annonce le sort de leurs armes. »

Après qu'elle a proféré ces paroles , elle se relève, la bouche écumante, et voit debout devant ses yeux l'ombre du mort étendu à ses pieds , qui , tremblante elle-même à la vue de ce corps livide et glacé , le considère , et frémit de rentrer dans cette odieuse prison. Ces veines rompues , ce sein déchiré , ces plaies profondes l'épouvantent. Le malheureux ! on lui enlève le plus grand bienfait de la mort , l'avantage de ne plus mourir.

Érichtho s'étonne que l'enfer soit si lent

à lui obéir. Elle s'irrite contre la mort, et d'un fouet de couleuvres vivantes, elle frappe à coups redoublés le cadavre encore immobile. Alors, par les mêmes fentes de la terre où sa bouche a fait l'invocation, elle hurle contre les mânes, et trouble le silence de l'éternelle nuit.

« O Tisiphone ! et toi, Mégère, vous demeurez tranquilles à ma voix ! vous ne chassez pas avec vos fouets vengeurs cette âme rebelle à travers les noirs espaces de l'Érèbe ! Tremblez que je ne vous appelle par les noms que vous méritez ; que je ne vous traîne, comme on a fait Cerbère à qui vous ressemblez, hors des enfers, à la clarté des cieux, et que je ne vous y retienne. Je vous poursuivrai à travers les bûchers et les funérailles, dont je vous défendrai l'approche ; je vous chasserai des tombeaux, je vous écarterai des urnes. Et toi, Hécate, je souillerai, je rendrai livide et sanglante la face que tu prends pour te montrer aux dieux du ciel, je te forcerai à

garder celle que tu as dans les enfers. Toi, Proserpine, je dirai à quel indigne appât tu t'es laissé prendre et retenir dans les royaumes sombres, par quel incestueux amour tu t'es livrée au dieu des morts, et que ta mère, après ton infamie, n'a pas voulu te rappeler. Pour toi, le plus injuste, le plus méchant des dieux, tremble que je n'entr'ouvre les voûtes infernales. Oui, j'y ferai pénétrer le jour. Tu seras tout-à-coup frappé de sa lumière.... M'obéirez-vous ? ou faut-il que j'appelle celui dont la terre n'entend jamais prononcer le nom sans frémir ; celui qui d'un œil assuré regarde en face la Gorgone ; celui qui châtie Ériinnis tremblante sous ses fouets sanglants ; celui qui siège au-dessous de vous, et aussi loin que vous l'êtes du ciel, dans les abîmes du Tartare, dont vos yeux même n'ont jamais mesuré la profondeur ; le seul enfin de tous les dieux qui, après avoir juré par le Styx, peut être impunément parjurer ? »

A peine elle achevait, une chaleur soudaine pénètre le sang du cadavre, et ce sang commence à couler. Dans son sein glacé jusqu'alors, les fibres tremblantes palpitent, et la vie rendue à ce corps qui en avait oublié l'usage, en s'y glissant se mêle avec la mort. Les organes ont repris leur vigueur, les nerfs leur ressort, mais non pas leur souplesse. Le cadavre ne se lève point peu à peu, et en se ployant sous lui-même il est repoussé par la terre, et il se dresse tout à la fois. Ses yeux ouverts sont immobiles : ce n'est pas le visage d'un homme vivant, mais d'un homme qui va mourir, la roideur de la mort et sa pâleur lui restent. Il paraît stupide d'étonnement de se voir rendu au monde ; mais aucun son ne sort de sa bouche, l'usage de la voix et de la langue ne lui est rendu que pour répondre à la Thessalienne : « Révèle-moi, lui dit-elle, ce que je veux savoir, et sois sûr de ta récompense ; car si tu me dis vrai, je t'exempte à jamais d'obéir aux

évolutions. Je composerai ton bûcher, je charmerai ta tombe de telle sorte, que ton ombre ne sera plus obsédée par les enchantements. Tu revis pour la dernière fois ; et ni les paroles, ni les herbes magiques ne troubleront pour toi le sommeil du Léthé, quand je t'aurai rendu la mort. Les oracles des dieux du ciel ne montrent l'avenir qu'à travers un nuage ; mais celui qui cherche la vérité chez les dieux des enfers, s'en va sûr de l'avoir trouvée. Ce sont les oracles de la mort que l'homme courageux consulte ; ne ménage donc pas celui qui t'ose interroger ; ne déguise rien, je t'en conjure, nomme les choses et les lieux, et que la voix qui t'est rendue soit la voix même des destins. »

Elle finit par un nouveau charme, qui a la vertu d'instruire une ombre de tout ce qu'elle veut qui lui soit révélé. Alors le cadavre, accablé de tristesse et le visage baigné de pleurs, lui répondit : « Quand tu m'as rappelé du séjour du silence, je

n'ai pas eu le temps d'examiner le travail des Parques; mais ce que j'ai pu savoir des ombres, c'est qu'une discorde effroyable agite celles des Romains, et que la fureur qui les anime encore trouble le repos des enfers. Les uns ont quitté l'Élysée, les autres ayant brisé leurs fers, se sont échappés du Tartare, et c'est par eux que l'on a su ce que les destins préparaient. Les ombres heureuses paraissaient consternées; j'ai vu les deux Décus, ces victimes de la patrie, j'ai vu Camille et Curius pleurer sur le malheur de Rome. Le favori de la Fortune, Sylla se plaint qu'elle trahit son fils; Scipion donne des larmes au sien, qui va périr dans la Libye; le vieux Caton, l'ennemi de Carthage, prévoit en gémissant le sort de l'héritier de ses vertus : il ne vivra point sous un maître. Toi seul, ô Brutus ! ô généreux consul, qui chassas nos premiers tyrans; toi seul entre les justes tu montres de la joie. Mais le cruel Marius, le fier Catilina et son complice

Céthégus triomphent. J'ai vu aussi les Drusus, ces hardis partisans du peuple, et les Gracches, ces fiers tribuns dont le zèle outré ne connut aucun frein, je les ai vus se réjouir ensemble. Des mains chargées d'éternelles chaînes font retentir d'applaudissements les noirs cachots du dieu des morts. Ce monarque du sombre empire fait élargir les prisons du Tartare; il fait préparer des rochers aigus, et des chaînes de diamant, et des tortures pour les vainqueurs. O jeune homme! emporte avec toi la consolation de savoir que les mânes heureux attendent Pompée et ses amis, et que, dans le climat le plus paisible et le plus serein des enfers, on garde une place à ton père. Qu'il n'envie point à son rival la faible gloire de lui survivre; bientôt viendra l'heure où les deux partis seront confondus chez les morts. Hâtez-vous de mourir; et d'un humble bûcher descendez parmi nous avec de grandes âmes, en foulant aux pieds la fortune et

l'orgueil de tous ces demi-dieux de Rome. Ce qu'on agite à présent se borne à savoir, entre les deux chefs, lequel périra sur le Nil, lequel périra sur le Tibre. Pompée et César ne se disputent que le lieu de leurs funérailles. Pour toi, Sextus, ne cherche pas à t'éclaircir sur ton sort, les Parques l'accompliront, sans que je te l'annonce; Pompée t'apprendra ce que tu dois savoir, il est pour toi le plus sûr des oracles; mais hélas! il ne saura lui-même où t'envoyer, d'où t'éloigner, quel climat, quel rivage tu dois chercher ou fuir. Craignez l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique : la fortune disperse vos tombeaux, comme vos triomphes. O malheureuse famille! vous n'avez pas dans l'univers d'asile plus sûr que les champs de Pharsale. »

Après que ce corps ranimé eut fait ce qui lui était prescrit, il se tint muet, immobile, et, la tristesse sur le visage, il redemandait la mort; mais pour la lui rendre il fallut un nouvel enchantement,

car les destins ayant exercé leurs droits , ne pouvaient plus rien sur sa vie. L'Émonide compose donc un bûcher magique , où ce corps vivant va se placer lui-même ; elle y met le feu , et l'y laisse mourir pour ne ressusciter jamais.

Elle accompagne Sextus jusques au camp de son père ; et comme la lumière naissante commençait à éclairer le ciel , pour donner le temps au fils de Pompée et aux siens de regagner leurs tentes , elle ordonna à la nuit de repousser le jour , et de les couvrir de ses ombres.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

ARGUMENT DU LIVRE SEPTIÈME.

Songe de Pompée avant la bataille. Cicéron vient lui demander, au nom du sénat et de l'armée, de marcher à l'ennemi : Pompée cède à ses instances. Appareil du combat dans le camp de Pompée. Des signes effrayants s'y font voir. Un devin prédit à Padoue ce qui se passe en Thessalie. Les deux armées s'avancent dans la plaine. Harangues de César et de Pompée à leurs troupes. Réflexion du poète sur la bataille qui va se donner. Bataille de Pharsale. Pompée est vaincu; il s'enfuit. Accueil qu'il reçoit à Larisse. Son camp est mis au pillage, et occupé par les vainqueurs. Quelle nuit César et les siens passent dans le camp de Pompée. Tableau du champ de bataille.

LIVRE SEPTIÈME.

Jamais le soleil n'avait été si lent à se lever du sein de l'onde ; jamais avec un front si pâle il n'avait commencé sa course, ni poussé avec moins d'ardeur ses coursiers vers le haut des cieux. Il aurait voulu s'éclipser, pour ne pas luire sur la Thessalie ; et cédant à regret aux éternelles lois qui le forçaient d'éclairer le monde, il attira d'épais nuages, dans lesquels il s'enveloppa.

Mais la nuit, la dernière nuit des prospérités de Pompée, avait charmé par une douce erreur (1) les soins cruels qui l'agitaient, même dans les bras du sommeil.

(1) Il rêva qu'il avait consacré dans Rome un temple à Vénus victorieuse. (*Vénus victorieuse* était le cri, ou le signal de César.)

Il crut se voir assis à son théâtre, environné d'un peuple innombrable, qui élevait son nom jusqu'au ciel, et qui faisait retentir l'air d'applaudissements redoublés; il le voyait, ce peuple, tel que dans ces beaux jours où il enleva sa faveur, lorsqu'à la fleur de sa jeunesse, après avoir dompté l'Ibère et tous les peuples qu'avait armés le rebelle Sertorius, après avoir soumis et calmé l'Occident, il rentra victorieux dans Rome, et qu'aussi vénérable sous la robe blanche que s'il eût été revêtu de la pourpre, il parut simple chevalier, assis sur le char de triomphe, au milieu des acclamations du peuple et des applaudissements du sénat. Telle était son illusion : soit que son âme inquiète sur l'avenir se rejetât sur le passé, et cherchât dans ses jours heureux de quoi dissiper ses alarmes; soit que le sommeil, qui toujours enveloppe et déguise la vérité sous des apparences contraires, lui fît de la publique joie le présage de la douleur; soit que ne devant plus revoir ta

patrie, ô Pompée ! le sort voulût encore une fois te la montrer du moins en songe ! Vous qui veillez autour de lui, respectez son sommeil ; que la trompette ne frappe l'air d'aucun son qui en interrompe le charme : le silence de la nuit prochaine sera cruel pour ce héros ; et le jour ne va lui offrir qu'une guerre affreuse et funeste. Hélas ! ce peuple qui le chérit, n'a pas même une nuit si doucement trompeuse. Que ne peut-il aussi rêver qu'il le voit et qu'il le possède ! ô Pompée, ce serait pour Rome et pour toi un bienfait des dieux qu'un seul jour, où même assurés de votre ruine, vous pussiez vous donner l'un à l'autre un dernier gage de votre amour. Tu as quitté Rome avec l'espérance de venir mourir dans son sein ; et Rome qui n'a jamais fait pour toi de vœux que le sort n'ait remplis, n'a pu penser qu'il aurait la rigueur de lui envier jusqu'à tes cendres. Sur ton tombeau les jeunes et les vieux, les enfants même auraient versé des lar-

mes; les femmes romaines, les cheveux épars, se seraient déchiré le sein, comme aux funérailles de Brutus (1); et lors même qu'ils trembleront devant un injuste vainqueur, que ce soit César en personne qui leur annonce la mort, ils pleureront; mais hélas! en pleurant, ils porteront au Capitole et ses lauriers, et l'indigne encens qu'ils feront fumer devant lui.

L'astre du jour avait donc effacé l'éclat des astres de la nuit; un murmure confus s'éleva dans le camp, et toute l'armée en tumulte, cédant à la fatalité qui entraînait l'aveugle univers, demanda hautement le signal du combat. Cette foule de malheureux, dont le plus grand nombre ne doit pas voir la fin du jour, environnent les tentes du général, et enflammés d'une ardeur insensée, pressent l'heure fatale qui s'a-

(1) Junius Brutus qui vengea Lucrèce, et chassa les Tarquins. Les dames romaines portèrent son deuil douze mois.

vance et qui leur apporte la mort. Une rage cruelle s'empare des esprits : chacun veut voir décider son sort, et celui du monde. On accuse Pompée d'être lent et timide, et trop patient envers César. On dit qu'il se plaît à régner, qu'il aime à voir sous ses drapeaux tant de nations rassemblées, qu'il craint la paix, et qu'il l'éloigne, comme le terme de sa puissance (1). Les rois, les peuples de l'Orient se plaignent qu'on prolonge la guerre, et qu'on les retient loin de leurs pays. O dieux ! quand vous voulez nous perdre, vous disposez tout de manière que notre malheur est notre ouvrage et devient notre crime : nous courons à notre ruine ; nous cherchons les combats où nous devons périr.

(1) Et aucuns le piquoient en l'appelant *Agamemnon*, et *le roi des rois*..... Afranius alloit demandant pourquoi l'on ne combattoit pas ce marchand, que l'on disoit avoir acheté de lui la province d'Espagne. (Plutarque, *Vie de Jules César*.)

C'est dans le camp de Pompée qu'on fait des vœux pour la bataille de Pharsale !

Le plus éloquent des Romains, Tullius, qui, sous son consulat, avait fait trembler le fier Catilina devant la toge et les faisceaux, Tullius fut chargé de porter la parole. Plein d'aversion pour une guerre qui l'éloignait de la tribune, et impatient du long silence que lui imposaient les combats, il appuya de toute son éloquence la témérité d'un mauvais dessein.

« La Fortune, dit-il à Pompée, ne vous demande pour prix de sa longue faveur que de vouloir en user encore. Les grands de Rome, les rois de la terre, le monde à vos pieds, nous vous conjurons tous de nous laisser vaincre César. César est-il fait pour tenir si long-temps tout l'univers en alarmes ? Certes, il est honteux pour les nations que Pompée, qui les a vaincues avec tant de rapidité, soit si lent à vaincre avec elles. Qu'est devenue cette ardeur que vous portiez dans les combats, et cette

confiance au bonheur de vos armes ? Ingrat , craignez-vous que les dieux ne se rangent du parti du crime ? N'osez-vous leur fier la cause du sénat ? Vos légions , n'en doutez pas , enlèveront leurs étendards , et s'élanceront au combat d'elles-mêmes. Rougissez d'attendre qu'elles vous préviennent, et qu'elles marchent sans votre aveu. Si vous ne commandez ici qu'au nom du sénat , si c'est pour nous que se fait la guerre, dès que nous demandons la bataille, c'est à vous de la livrer. Pourquoi détourner de César tant de glaives qui le menacent ? Voyez déjà partir les traits de mille mains impatientes. A peine chacun se contient dans l'attente du signal. Hâtez-vous de le donner vous-même avant que vos trompettes ne vous échappent , et ne le donnent malgré vous. Enfin , Pompée , le sénat veut savoir si vous voyez en lui vos soldats ou vos compagnons, et si c'est lui qui sert ou qui commande. »

Pompée, à ce discours, gémit profondé-

ment : il vit bien que c'était un piège de la Fortune, et que les destins s'opposaient à la sagesse de ses conseils. « Si c'est, dit-il, le vœu de tous (1), et l'intérêt de la cause commune, que Pompée, dans ce moment, cesse d'être chef et devienne soldat, j'y consens. Que la Fortune se hâte d'envelopper tous ces peuples dans la même ruine, et que ce soit ici le tombeau d'une partie nombreuse du genre humain : je cède à l'ordre des destinées. Cependant, Rome, je t'atteste que l'on m'aura marqué ce jour de la destruction. Tu pouvais soutenir la guerre sans qu'il t'en eût coûté du sang ; tu pouvais voir, sans tirer l'épée, César vaincu et pris lui-même, réduit à souscrire à la paix dont il a violé les lois. Les insensés ! quelle est leur ardeur pour le crime ! ils ont peur qu'une guerre civile ne soit pas assez meurtrière ! Ne voit-

(1) Caton, lui seul, était de l'avis de Pompée ; encore était-ce pour épargner le sang de ses concitoyens. (Plutarque, *Vie de Jules César*.)

on pas que nous avons enlevé à l'ennemi des pays immenses; que nous l'avons chassé de toutes les mers; que nous avons réduit ses troupes affamées à ravager les moissons avant la maturité; qu'il en est au point de désirer de périr par le glaive plutôt que par la faim, et qu'un même champ de bataille soit couvert de ses combattants égorvés et confondus avec les miens? Ne voit-on pas que cette guerre est déjà très-avancée par les succès qui ont aguerri notre jeune milice, au point de ne pas craindre le signal, ou plutôt de le désirer? si toutefois je dois attribuer cette impatience au courage; car la crainte même du péril fait souvent qu'on se hâte de s'y précipiter. L'homme courageux est celui qui brave le danger s'il le faut, et qui l'évite s'il est possible. Et nous, c'est dans la plus heureuse situation des choses que nous voulons tout abandonner au caprice de la Fortune! Il y va du sort du monde, et on le livre aux hasards d'un moment! Ces peuples aiment

mieux me voir les mener au carnage que leur assurer la victoire. Fortune! tu m'as donné le destin de Rome à gouverner; je te le remets plus grand que je ne l'ai reçu. Veille sur lui dans les horreurs de la mêlée. Cette guerre ne sera plus ni à ma gloire, ni à ma honte. César, tes vœux l'emportent sur les miens : on va combattre; et combien ce jour coûtera de crimes et de malheurs au monde ! quel déluge de sang romain va rougir les eaux de l'Énipe ! Ah ! plutôt aux dieux, si cette tête n'est plus utile à ma patrie, que la première flèche qu'on lancera vint la frapper ! car ma victoire m'affligera autant que m'affligerait ma défaite. Le nom de Pompée, après cette bataille, ne peut être pour l'univers qu'un objet d'horreur ou de compassion; et dans ce désastre, le malheur du vaincu sera le crime du vainqueur. »

Après sa réponse, il permit qu'on éprouvât le sort des armes, et l'impatiente fureur des troupes n'eut plus ni barrière ni

frein. Tel un pilote vaincu par la violence des vents, abandonne le gouvernail, et se laisse emporter lui-même, immobile fardeau sur la poupe que son art ne dirige plus.

Le tumulte et le bruit règnent dans tout le camp ; des mouvements opposés suspendent et précipitent tour-à-tour les battements de ces cœurs féroces ; plusieurs portent sur le visage la pâleur de la mort qui les attend, et sur leur front se peint leur destinée. On ne peut se dissimuler que les armes vont régler le destin du monde, et décider, pour l'avenir, si Rome est libre, ou si elle est esclave. Chacun oublie ses propres dangers, frappé d'un objet plus terrible : Rome et Pompée les occupent tous ; ce n'est pas pour soi, c'est pour eux qu'on tremble.

•

Pour être plus sûr de ses coups, on aiguise la lance et l'épée, on renouvelle la corde de l'arc, on remplit le carquois de flèches acérées. Ceux qui doivent combat-

tre à cheval, essaient le mors et les rênes; et se munissent d'aiguillons. Ainsi, quand les géants attaquèrent les dieux, s'il est permis de comparer les travaux des hommes à ceux des immortels, le glaive de Mars fut remis brûlant sur les enclumes de Lemnos, le trident de Neptune rougit dans la fournaise, Apollon fit tremper de nouveau les flèches dont il avait blessé Python, Pallas étala sur son égide les cheveux de la Gorgone, et le cyclope forgea de nouvelles foudres à Jupiter.

La Fortune ne manqua pas d'annoncer, par divers prodiges, les revers qu'elle préparait; car dès que les troupes de Pompée entrèrent dans la Thessalie, tout le ciel, pour les arrêter, s'arma de foudres et d'éclairs, de colonnes de feu, de tourbillons de flamme. On croyait voir voler des torches allumées, la nue éclatait dans les yeux des soldats, et les éclairs qui en jaillissaient leur faisaient baisser la paupière. La foudre consuma les aigrettes des casques,

fondit la lame des épées, fit couler la pointe des dards, et le fer même qui n'en fut pas dissous, fut pénétré d'une vapeur de soufre. Les enseignes furent couvertes d'un nuage d'essaims d'abeilles; la main (1) qui les avait plantées dans la terre, ne pouvait plus les en arracher; une rosée de larmes baignait les images des dieux, qui jusqu'alors avaient été les étendards de la patrie. Un taureau amené aux autels pour y être immolé, s'échappe et s'enfuit à travers les champs de Pharsale. Pompée ne trouve point de victime pour ses malheureux sacrifices.

Mais toi, César, au moment d'une bataille impie et parricide, quels sont les dieux que tu invoques : les noires déités du Styx, les Euménides, les forfaits, les fureurs, tous les dieux du crime ?

(1) Avant la bataille que perdit Crassus contre les Parthes, la même chose fut prise pour un présage malheureux.

(Plutarque, *Vie de Crassus.*)

Il y a cependant lieu de douter si tout ce qui frappait les soldats de Pompée, était de vrais prodiges ou des fantômes vains. Plusieurs crurent voir les sommets du Pinde et de l'Olympe se heurter, ceux de l'Émus se changer en abîmes, un rapide fleuve de sang traverser le lac Boébéide, qui baigne les pieds de l'Ossa.

On crut entendre, la nuit, dans les airs, les cris des combattants et le fracas des armes. Les soldats sont épouvantés de se distinguer clairement l'un l'autre au milieu des ténèbres, et de voir en plein jour la lumière pâlir, une noire vapeur envelopper leur tête, et les simulacres de leurs parents voltiger devant leurs yeux. Ce qui les rassure, c'est de penser que ces prodiges sont eux-mêmes les présages de leurs forfaits; car ils savent bien qu'ils ont à verser le sang de leurs frères et de leurs pères, et le trouble et l'égarement qui précède ces parricides, leur répond qu'ils seront commis.

Et pourquoi s'étonner que des hommes qui voyaient la lumière pour la dernière fois, fussent frappés du pressentiment d'une mort si prochaine ? Les Romains même, qui se trouvaient alors ou sur le Tage, ou sur l'Araxe, ou sur d'autres bords éloignés, furent saisis d'une noire tristesse; ils ignorent la cause de leur abattement, ils se reprochent de s'affliger : les malheureux ne savent pas ce qu'ils vont perdre en Thessalie. On dit que vers Padoue, et dans ces campagnes où le Timave répand ses ondes, un devin (1), assis au haut d'une colline,

(1) Ce devin était Caius Cornélius, ami de Tite-Live l'historien; et celui-ci racontait le fait comme le poète l'expose. Il ajoutait même que le devin cria tout haut, comme s'il eût été inspiré et poussé par quelque esprit divin : *La victoire est tienne, César*. Et comme tous les assistants l'écoutaient avec surprise, il ôta la couronne qu'il avait sur la tête, en faisant serment de ne jamais l'y remettre, que l'événement n'eût fait foi de la vérité de son art. (Plutarque, *Vie de Jules César*.)

s'écria : « Voilà le grand jour, le sort du monde se décide, Pompée et César sont aux mains : » soit qu'il eût tiré ses présages des éclats du tonnerre et des traits de la foudre, soit qu'il eût observé la discorde qui s'élevait parmi les astres, ou l'obscur pâleur du soleil et l'éclipse de sa lumière. Il est vrai, du moins, que la nature marqua ce jour par des caractères que nul autre jour n'avait eus ; et si les hommes avaient tous eu le don d'expliquer les signes du ciel, de tous les lieux du monde on aurait vu Pharsale.

Oh ! combien supérieur au reste des mortels doit être un peuple que la Fortune donne en spectacle à l'univers, et dont tout le ciel est occupé à prédire la destinée ! Dans l'avenir, même le plus éloigné, chez la postérité la plus reculée, soit que la seule renommée transmette ces événements, soit que ce pénible fruit de mes veilles contribue à sauver de grands noms de l'oubli ; en lisant le récit de cette guerre, la

crainte, l'espoir, le doute impatient se saisiront de tous les cœurs; l'âme interdite et suspendue, on attendra l'événement comme s'il était à venir. On ne croira pas lire des disgrâces passées; et c'est toi, Pompée, qui réuniras les vœux tardifs et superflus de toutes les races futures.

Dès que les troupes de Pompée descendirent dans la vallée qui séparait les deux camps (1), la pente des collines parut resplendissante de la lumière qu'y répandait le brillant acier de leurs armes, frappé des rayons du soleil. Ce ne fut pas témérairement que cette malheureuse armée s'étendit et se développa, la prudence d'un chef habile en régla l'ordre et les mouvements. Lentulus commandait l'aile gauche avec deux légions; le vaillant et malheureux Domitius commandait la droite; Scipion le centre, avec toutes les forces qu'il

(1) A trente stades de distance, environ une lieue et demie.

avait amenées de Cilicie : il n'était là que lieutenant , il fut bientôt chef en Libye. Sur l'humide bord de l'Énipe était placée la cavalerie de Cappadoce et de Pont ; plus loin du fleuve , étaient rangés cette foule de rois qui servaient sous Pompée. D'ici devaient partir les flèches des Numides et des Crétois, de là celles des Syriens. D'un côté, marchaient les Gaulois sanguinaires, et aguerris contre César ; de l'autre, s'avavançait le belliqueux Ibère.

Ce jour-là, César détachait une partie⁽¹⁾ de son armée pour enlever les moissons. Tout-à-coup il voit l'ennemi descendre dans la plaine ; il voit le moment souhaité mille fois, de tout décider par le fer. Dès long-temps dévoré d'ambition, brûlant d'impatience d'arriver à l'empire, il se reprochait comme un crime le peu de lenteur et de délai que la guerre civile avait souffert. Mais lorsqu'il se vit avec Pompée

(1) Trois légions.

sur le bord du précipice, et qu'il sentît que sa grandeur chancelante et prête à tomber dépendait de cette journée, son ardeur se ralentit un peu, il douta un moment du succès de ses armes; car si sa fortune lui faisait tout espérer, celle de Pompée lui donnait tout à craindre : mais, renfermant ce trouble au-dedans de lui-même, il ne fait voir à son armée que la noble assurance qu'il lui veut inspirer.

« Soldats, dit-il, soldats vainqueurs du monde, auteurs de mes prospérités, la voilà, cette occasion que vous avez tant demandée. Nous n'avons plus de vœux à faire, et notre sort dépend de nous. Vous tenez dans vos mains tout César, sa fortune, sa gloire et sa vie. C'est ce grand jour, il m'en souvient, que vous m'avez promis au bord du Rubicon; ce fut pour lui que nous prîmes les armes. C'est de lui que nous attendons ces triomphes qu'on nous refuse; c'est lui qui vous rendra vos femmes, vos enfants, vos foyers et les ter-

res dont le partage doit récompenser vos travaux; c'est lui enfin qui va prouver, par le témoignage du sort, quel est le parti le plus juste, et déclarer coupable le vaincu. Si c'est pour moi que vous avez porté la flamme et le fer dans le sein de votre patrie, combattez aujourd'hui pour vous, pour justifier votre choix, et pour absoudre vos épées. La guerre a deux faces, le sort en est le juge, et selon qu'il change, l'un ou l'autre parti est innocent ou criminel. Ce n'est plus de moi qu'il s'agit, c'est de vous : c'est vous, Romains, que je conjure de vouloir être un peuple libre et souverain de l'univers. Pour moi, je borne mon ambition au repos obscur d'une vie privée, et à me voir dans Rome simple citoyen vêtu de la robe du peuple. Oui, pourvu que vous soyez tout, je consens à n'être plus rien. Je veux bien même être odieux, pour vous avoir rendus puissants et redoutables. Reprenez ce pouvoir suprême : il vous coûtera peu de sang. Vous allez trouver devant

vous une jeunesse oisive et lâche, qui sort des écoles de la Grèce, et qui ne connaît de combats que ses jeux; une foule de nations barbares sans valeur et sans discipline, qui ne s'entendent pas entre elles, dont la mollesse asiatique soutient à peine le poids des armes, et qui vont prendre l'épouvante au premier signal de la bataille, au premier cri des combattants. Ce qu'il peut y avoir de nos citoyens dans cette armée, est peu de chose. C'est de cent peuples étrangers, tous ennemis du nom romain, que se fera le plus grand carnage, et c'est purger la terre que de l'en délivrer. Fondez sur ces peuples timides, écrasez l'orgueil de leurs rois; que le tranchant du fer moissonne d'un seul coup toutes les puissances du monde; et faites voir que ces nations que Pompée, avec tant de faste, a promenées séparément dans l'univers après son char (1), ne valaient pas ensemble les hon-

(1) Pompée avait triomphé trois fois : de l'Espagne, de l'Afrique, et du Pont.

neurs d'un triomphe. Du reste, pensez-vous qu'aucun de ces étrangers voudût donner deux gouttes de son sang pour ranger l'Italie sous les lois de Pompée? Pensez-vous que l'Arménien s'intéresse à voir la puissance romaine aux mains de l'un ou de l'autre chef? Ils détestent Rome, et tous les Romains; et ceux de leurs maîtres qu'ils ont vus de plus près, sont ceux qu'ils abhorrent le plus dans l'âme. Pour moi, grâces au ciel, je vois mes intérêts entre les mains de mes amis, de ceux qui dans la guerre des Gaules m'ont eu dix ans pour compagnon et pour témoin de leurs exploits. En est-il un seul dont l'épée ne me soit connue? en est-il un dont je ne sois presque assuré de distinguer le javelot dans le combat? Si j'en crois des signes auxquels jamais je ne me suis trompé, si j'en crois ces visages terribles, et ces yeux fiers et menaçants, amis, la victoire est à nous. Je vois couler des flots de sang, je vois les rois foulés aux pieds, le sénat

lui-même épars sur la poussière, et dans un immense carnage les peuples nageant confondus. Mais je retarde nos destins; je vous occupe à m'écouter, quand vous brûlez d'aller combattre. Pardonnez-moi ce retardement. Vous me voyez tressaillir de joie, et de l'espoir que vous m'inspirez. Jamais les dieux ne m'ont promis de si grandes choses, et jamais je n'ai éprouvé plus sensiblement leur faveur. Je touche au terme de mes vœux, je n'ai qu'un pas à faire pour y atteindre. Ce combat livré, la guerre est finie; et alors c'est moi qui donnerai tout ce que ces peuples et ces rois possèdent. O Thessalie, de quels intérêts les destins te rendent l'arbitre! mais si ce jour porte avec lui les récompenses de la guerre, il en prépare aussi les châtimens. Amis, si nous sommes vaincus, voyez les chaînes de César, les instruments de son supplice; voyez sa tête exposée sur la tribune, et tous ses membres dispersés; voyez surtout l'exécution sanglante qui vous at-

tend au Champ-de-Mars. Pompée a pris les leçons de Sylla, et c'est pour vous que cet exemple m'épouvante : mon sort à moi est décidé, et ma main seule me l'assure. Ceux de vous qui, dans le combat, regarderaient en arrière, me verraient me plonger mon épée dans le sein. O dieux, dont les malheurs de Rome attirent les regards, accordez la victoire à celui qui en usera le mieux, et qui, désarmé par la clémence, ne fera point un crime aux vaincus d'avoir porté les armes contre lui ! Romains, vous savez si Pompée, lorsqu'il nous a tenus enfermés dans un lieu où la valeur ne pouvait agir (1), vous savez s'il nous a fait grâce, s'il a ménagé notre sang ? Loin de l'imiter, je vous conjure d'épargner tout ce qui fuira

(1) A Dyrrachium, dans les retranchements du vieux camp de Pompée. Labiénus, devenu le plus implacable ennemi de César, demanda à Pompée qu'il lui permit de disposer des prisonniers. Pompée le lui accorda ; et il les fit tous massacrer.

devant vous : dans un Romain qui rendra les armes, ne voyez plus qu'un citoyen. Mais tant qu'on vous résistera, qu'aucun respect ne vous retienne. Frappez, sans voir quel est le sang où votre main va se plonger. Allons, rasez ce retranchement, comblez le fossé qui l'entoure, afin de sortir tous ensemble, sans vous rompre et vous désunir. Ne ménagez pas votre camp : ce soir vous camperez sur le champ de bataille, dans cette plaine où vos ennemis viennent périr sous vos coups. »

A peine il achevait de parler, chacun se retire en diligence, va prendre son poste, et se met sous les armes. Ils ont avidement saisi ses paroles comme autant d'oracles; et foulant aux pieds les débris de leur camp, ils se répandent dans la plaine, et s'abandonnent à leurs destins. Si cette armée eût été composée de rivaux de Pompée et de prétendants à l'empire, ils n'auraient pas volé au combat avec plus d'ardeur et de rapidité.

Dès que Pompée les voit marcher à lui, et qu'il n'y a plus moyen de prolonger la guerre, mais que les dieux ont marqué eux-mêmes le lieu et le jour qui doit la terminer, la frayeur dont il est saisi le glace jusqu'au fond de l'âme; et cette faiblesse, dans un si grand homme, est un présage malheureux. Mais il dissimule sa crainte, et se montrant à son armée monté sur un coursier superbe : « Votre valeur, dit-il aux siens, ne demandait qu'une bataille; nous y touchons : préparez-vous à déployer toutes vos forces : c'est le dernier de nos travaux. Le sort de Rome et des nations sera décidé dans une heure. Que celui qui aime sa patrie et ses dieux, qui veut revoir sa femme, ses enfants, sa famille, les cherche l'épée à la main. C'est au milieu de ce champ de bataille que le ciel a mis tout ce qui vous est cher. La bonne cause a les dieux pour elle, et ce serait un crime d'en douter. C'est leur main vengeresse qui conduira vos traits jusque

dans le cœur de César. C'est de son sang qu'ils cimenteront l'autorité des lois romaines. S'ils avaient résolu de donner l'empire à César, ils m'auraient épargné le malheur de vieillir; et j'ose croire que ce n'est ni pour Rome, ni pour le monde une marque de leur colère, que d'avoir prolongé mes jours. Tout ce qui assure la victoire se réunit en notre faveur. Une foule d'hommes illustres sont venus de plein gré partager nos périls; nous comptons parmi nos soldats les descendants de ces anciens Romains, dont nous révérans les images. Si les destins rendaient au monde les Curius, les Camille, les Décius, tous ces héros de la patrie qui se sont dévoués pour elle, ils seraient de notre côté. Tous les peuples de l'Orient, tous ceux qu'embrassent les signes célestes depuis le Midi jusqu'au Nord, des cités, des états sans nombre, des forces telles que la guerre n'en a jamais tant rassemblé, se réunissent sous nos drapeaux. Il suffit que les ailes de notre

armée se déploient pour envelopper l'ennemi : César n'a pas de quoi nous faire face; et tandis qu'un petit nombre des nôtres va combattre, le reste n'aura qu'à pousser des clameurs pour épouvanter l'ennemi. Mais le péril fût-il plus grand, il y va du salut de Rome. Croyez voir, du haut de ses murs, vos mères éplorées et les cheveux épars, se pencher vers vous, et vous tendant les bras, vous exhorter à les défendre; croyez voir ces vieux sénateurs que leur grand âge empêche de nous suivre, incliner à vos pieds leurs têtes vénérables et couvertes de cheveux blancs. Voyez Rome entière à genoux, et qui tremble d'avoir un maître. Représentez-vous la race vivante et la race future prosternées devant vous, et qui vous demandent, l'une à mourir libre, et l'autre à ne pas naître esclave. Après de si grands intérêts, si Pompée osait vous parler des siens, et que la majesté du commandement lui permit de s'abaisser à la prière, vous le ver-

riez lui-même suppliant à vos pieds avec sa femme et ses enfants. Oui, Romains, si vous n'êtes vainqueurs, Pompée est exilé, proscrit, le jouet de César, et votre propre honte. C'est tout l'honneur de ma vieillesse et de ma mort que je vous conjure de sauver. Ne me réduisez pas, sur le bord de la tombe, au malheur d'apprendre à servir. »

A ce discours si triste et si touchant, tous les cœurs sont enflammés de zèle. La vertu romaine s'y ranime; la mort n'a plus rien d'effrayant, et fût-elle assurée, on veut bien l'affronter. Les deux partis s'avancent donc avec une fureur égale, l'un dans la crainte d'avoir un maître, l'autre dans l'espoir de le devenir.

Leurs mains meurtrières vont causer au monde des pertes que jamais le temps, ni la paix ne peut réparer. Dans ce carnage seront enveloppées même les nations futures; et les âges qui auraient dû voir la race humaine se reproduire, perdent au-

jourd'hui cet espoir. Dans l'avenir, la puissance romaine sera mise au nombre des fables : de tant de villes florissantes, à peine l'Italie conservera-t-elle quelques ruines, qu'on cherchera sous la poussière; et nos campagnes ne seront plus qu'un immense et triste désert. Mais nous qui avons sous les yeux ces restes de grandeur, que le temps n'a pas achevé de détruire, nous voyons le crime de la guerre civile : nos villes solitaires, nos campagnes incultes, tout nous retrace ses fureurs. Et dans quel épuisement n'a-t-elle pas laissé le genre humain ! Tout ce que la nature a fait depuis pour le renouveler, n'a pas même suffi pour repeupler nos villes. Rome seule nous contient tous; l'Hespérie n'est cultivée que par des esclaves; Rome elle-même serait encore une effrayante solitude, si elle n'avait que ses citoyens ; elle est remplie de la lie du monde ; et cette calamité l'a réduite au point de ne pouvoir, un siè-

cle après, avoir une guerre civile (1). Can-
nes, Allia, noms funestes, les revers que
vous rappelez sont peu de chose auprès de
celui-ci. Rome vous a inscrits dans ses
fastes; mais Pharsale n'y sera point nom-
mée : Rome veut pouvoir l'oublier. Il
n'est point de fléau dont le monde n'eût
pu réparer les ravages avec le sang que ce
jour vit couler. La fortune, ô Rome! sem-
ble avoir voulu étaler à tes yeux tous les
dons qu'elle t'avait faits, et rassembler
dans un même champ les peuples et les
rois qu'elle t'avait soumis, pour te faire
voir en tombant toute la hauteur de ta
chute, et contempler dans tes ruines l'é-
tendue de ta grandeur. Elle semble même

(1) Dans le dénombrement de César, après la
guerre civile, au lieu de trois cent vingt mille
chefs de citoyens qui étaient à Rome, il ne s'en
trouva que cent cinquante mille, sans compter
les pertes du reste de l'Italie et des autres pro-
vinces romaines. (Plutarque, *Vie de Jules Cé-
sar.*)

n'avoir élevé si rapidement ta puissance ,
que pour la renverser avec plus d'éclat.
Tous les ans , la guerre avait étendu tes
conquêtes et ton empire; les deux pôles du
monde avaient vu la victoire suivre tes ai-
gles; peu s'en fallait que tous les climats
que le soleil éclaire et que le ciel embrasse
ne fussent à toi : mais un jour fait rétro-
grader tes destins , et seul il renverse et
détruit tout l'ouvrage de tant d'années. Ce
jour affreux est cause que l'Indien ne re-
doute pas nos faisceaux; que le Scythe et
le Sarmate errant n'ont point vu la char-
rue de nos consuls leur tracer l'enceinte
des villes où ils devaient se renfermer; et
que le Parthe reste impuni de la défaite de
Crassus. Le même jour a vu la liberté, é-
pouvantée de la guerre civile, s'éloigner
de nous, et se retirer au-delà du Tanaïs et
du Rhin. Le Scythe, le Germain, en jouis-
sent; et nous qui tant de fois avons voulu
la racheter au prix de notre sang, nous a-
vons beau la rappeler; elle ne daigne pas

même tourner les yeux vers l'Italie. Et plutôt aux dieux que Rome ne l'eût jamais connu, ce bien si cher que lui ravît Pharsale ! O Fortune, tu nous réduis à nous plaindre de Brutus (1) ! Pourquoi avons-nous si long-temps vécu sous le juste empire des lois, et vu ces années qui, dans nos fastes, portent le nom de nos consuls ? Plus heureux l'Arabe et le Mède, et tous les peuples de l'Orient, de ne connaître que la tyrannie ! De toutes les nations qui servent sous un maître, c'est ici la plus malheureuse, puisqu'elle a honte de servir. Non, il n'est point de dieu qui veille sur les hommes. C'est le hasard qui préside à tout ; et nous mentons en attribuant le soin du monde à Jupiter. Quoi ! il aurait la foudre en main, et il serait du haut des cieux tranquille spectateur des crimes de Pharsale ! Il lancerait ses traits vengeurs sur l'OEta ou sur le Rhodope qui n'ont ja-

(1) Qui chassa les Tarquins,

mais pu l'irriter ; il exercerait son courroux sur de hauts pins, sur de vieux chênes, et laisserait à Cassius cette coupable tête à frapper ! Il refusa, dit-on, la lumière du jour au festin de Thyeste ; il répandit sur Argos une soudaine et profonde nuit : et ces champs qui vont être couverts de mille parricides, où le père, le fils, les frères vont s'égorger, il peut souffrir que le jour les éclaire ! Non, non, les dieux sont insensibles au sort des malheureux humains. Mais autant qu'on peut être vengé des immortels, nous le serons : la guerre civile placera nos tyrans à côté d'eux sur les autels ; comme eux, ils seront couronnés de lumière ; ils auront la foudre à la main ; et dans les temples de ses dieux, Rome jurera par des ombres.

Quand les deux armées eurent presque franchi l'espace qui les séparait, et qu'il ne resta plus qu'un étroit intervalle, chacun tâchait de reconnaître l'ennemi qui lui faisait face, de voir à qui s'adresserait le ja-

javelot qu'il allait lancer, de quelle main partirait celui dont il était menacé lui-même, et quel serait le premier sang où ses armes se tremperaient. Le père se trouve en présence du fils, le frère en présence du frère, sans qu'ils osent changer de place. Cependant, une soudaine horreur les saisit; et au fond de leur cœur, où frémit la nature, leur sang se retire glacé. On vit les cohortes, le bras tendu, suspendre et tenir immobile le javelot prêt à partir.

Que les dieux te punissent, non par le trépas, qui est la peine commune à tous, mais en te laissant, après la vie, le sentiment et le remords, ô Crastinus, dont la lance en partant donna le signal du carnage! O rage impatiente d'un soldat effréné! quoi! César même retient ses traits, et une autre main que la sienne donne le signal et l'exemple! Alors les trompettes sonnent la charge; le son perçant des clairons fend les airs; un bruit effroyable s'élève jusqu'aux cieux; les vallons de l'Émus, les

cavernes du Pélion, les rochers du Pinde et du Pangée en retentissent; il ébranle jusqu'au sommet de l'Olympe, d'où jamais n'approchent les nuages, et où les tonnerres n'ont jamais atteint; et ce cri de fureur mille fois redoublé par les montagnes qui le renvoient, revient plus effrayant encore aux oreilles des combattants. Des flèches innombrables volent des deux côtés; les unes portent leur atteinte, les autres en tombant ne percent que la terre; et les mains qui les ont lancées sont criminelles, ou encore innocentes, au gré de l'aveugle hasard. Mais le fer volant n'exécute que la moindre partie du carnage. L'épée seule est assez meurtrière pour assouvir la rage des deux partis: elle ouvre à la main qui l'enfonce, le flanc où cette main brûle de se plonger.

Du côté de Pompée, les rangs pressés se tiennent à couvert de leurs boucliers unis ensemble, comme des écailles d'airain

Cette armée reste immobile (1), ayant à peine assez d'espace pour remuer ses armes; et le glaive est oisif dans la main du soldat. Mais ceux de César, comme des forcenés, se précipitent sur ces masses profondes. Ils s'efforcent de rompre ces épais bataillons; et malgré l'airain qui les couvre, l'épée et la lance pénètrent, et la pointe homicide va jusque sous l'armure se tremper dans le sang, et porter la mort. L'une des deux armées livre le combat, et l'autre le soutient. D'un côté, l'épée est immobile et froide; de l'autre, elle est fumante et avide de sang. La Fortune semblait déjà se décider en faveur de César; mais la cavalerie de Pompée, secondée de ses alliés, se déploie sur l'une des ailes, pour attaquer en flanc et pour envelopper l'aile opposée de l'armée ennemie. Ce fut là qu'on vit toutes les nations étrangè-

(1) Tel était l'ordre de Pompée, et César l'en a blâmé.

res réunir leurs forces contre les Romains. De toutes parts volent les flèches, les cailloux que lance la fronde, et les globes de plomb qui, par leur rapidité, deviennent brûlants dans les airs. Là, les Syriens, les Mèdes, les Arabes décochent leurs dards, sans viser au but; c'est vers le ciel qu'ils les dirigent, et ils font pleuvoir sur l'ennemi une grêle de traits mortels. Mais ces traits lancés par des mains étrangères, se trempent sans crime dans le sang romain : l'atrocité de la guerre civile n'est attachée qu'à nos propres armes. Cependant l'air paraît tissu de flèches, et l'épais nuage qu'elles forment brise la lumière du jour.

César craignant que sa première ligne ne pût, sans s'ébranler, soutenir ce rapide choc, fait avancer d'un pas oblique, et derrière ses étendards, six cohortes qui tout-à-coup, sans déranger le front de son armée, chargent la cavalerie de Pompée déjà éparse dans la plaine, et rompue par escadrons. A cette attaque imprévue et

soudaine, tous les alliés de Pompée renonçant au combat et perdant toute honte, prirent la fuite comme des lâches, et firent voir qu'il ne fallait jamais confier à des étrangers le sort des guerres domestiques.

Dès qu'on vit les chevaux mortellement blessés jeter à bas leurs maîtres qui tombaient sur la tête, et se rouler sur eux, ou les fouler aux pieds, toute la cavalerie éperdue tourne le dos, et les premiers rangs pliés l'un sur l'autre en tumulte, se précipitent sur les derniers qu'ils rompent eux-mêmes en fuyant. Dès-lors la déroute est entière parmi les alliés; c'est un massacre, et non plus un combat. D'un côté, on tendait la gorge; de l'autre, on enfonçait le fer. Une armée suffit à peine à frapper tout ce qui dans l'autre se présente à ses coups. Et plutôt aux dieux, Pharsale, que ce sang étranger fût le seul qui baignât tes plaines, et que des flots d'un sang plus précieux ne dussent pas les inonder! Qu'il te

suffise d'être couverte des ossements de ces barbares, ou si tu aimes mieux que tes champs soient engraisés du meurtre des Latins, épargne au moins tant d'autres peuples : quand la guerre civile aura épuisé Rome, ces nations viendront l'habiter; ce sera le peuple romain.

L'alarme une fois donnée, la terreur se répand, et les destins déclarés pour César ont pris le cours le plus rapide. Mais on arrive au centre des forces de Pompée, au milieu de ses légions. C'est ici que s'arrête la guerre, et que la fortune de César hésite au moins quelques instants. Ce n'est plus cet amas de peuples et de rois qui ont si mal défendu Pompée, c'est Rome et le sénat qui combattent. Ici les frères, les pères, les enfants se joignent; ici se rassemblent la fureur, la rage, et tous les crimes de César. O ma pensée, écarte loin de toi ce moment affreux de la guerre! que les ténèbres l'ensevelissent; que l'avenir n'apprenne pas de moi à quels excès peut

se porter la fureur des guerres civiles. Ah! privons-nous plutôt des larmes et des regrets de la postérité. Oui, Rome, je dois, je veux taire ce que tu as fait dans cette bataille. On y voyait César, l'âme de la fureur, l'aiguillon de la rage du peuple, pour ne rien perdre de ses forfaits, voler autour de ses bataillons, et verser encore un nouveau feu dans les esprits échauffés au carnage; son œil observe et distingue parmi cette forêt de glaives, ceux qui se sont plongés tout entiers dans le sang, et ceux dont la pointe seule en est rougie, et l'épée qui tremble dans la main, et celle qui frappe sans hésiter, et les traits lancés mollement, et ceux qui partent d'un vol rapide, et ceux d'entre les soldats qui combattent avec joie, et ceux qui ne font qu'obéir et qui sont cruels à regret, et ceux qui changent de visage en voyant tomber à leurs pieds les citoyens percés de coups. Il parcourt les cadavres épars dans cette vaste plaine; il ferme lui-même les plaies

de ceux des siens qui respirent encore et qui perdent leur sang; il est partout, il erre au fort de la mêlée, comme on nous peint Bellone secouant son fléau, ou Mars au milieu des Thraces qu'il irrite, Mars aiguillonnant ses coursiers que la vue de l'égide épouvante.

Ce n'est plus qu'un chaos de meurtres et de crimes; les cris des mourants ne forment plus qu'un vaste et long gémissement. A cette immense et lugubre plainte se mêle le bruit des épées qui se brisent contre les épées, et le fracas des armes des combattants qui tombent, et qui du sein frappant la terre, la font retentir sous le poids de l'airain. Dans ce tumulte, on voit César ramassant lui-même les glaives et les traits, qu'il tend à ses soldats, en leur criant de frapper au visage. Il presse, il excite ses troupes, il les pousse en avant, et du bois de sa lance il réveille ceux dont l'ardeur se rebute ou se ralentit; Il défend qu'on s'occupe à tuer les plébéiens; c'est

au sénat qu'il veut qu'on s'attache. Il sait trop où réside la vie de l'état, l'âme des lois ; il sait par quel endroit il faut attaquer Rome, et quels seront les coups mortels pour la patrie et pour la liberté. L'ordre consulaire tombe confondu avec celui des chevaliers, le fer choisit les sénateurs et perce leur sein vénérable. On égorge les Lépide, les Métellus, les Corvinus, ces défenseurs des lois ; nombre de vaillants capitaines, et les plus grands des hommes, après toi, Pompée, sont indignement massacrés. O Brutus ! ô toi, le dernier de ce nom à jamais illustre, toi, l'honneur de la république et l'unique espoir du sénat, ici, le visage caché sous le casque d'un légionnaire, et par là inconnu aux yeux de l'ennemi, quelle épée chère et terrible tu tiens dans ta main vengeresse ! Ah ! garde-toi de te jeter en téméraire au milieu de ces bataillons ! La Thessalie sera ton tombeau : mais il n'est pas temps, ménage-toi jusqu'à Philippes. Ici tu chercherais en

vain à percer le cœur de César : il n'est pas encore arrivé au comble de la tyrannie; il faut, pour mériter de mourir de ta main, qu'il franchisse les bornes de la grandeur humaine, qu'il vive et qu'il règne, pour être une victime digne du glaive de Brutus (1).

(1) Pompée avait fait mourir le père de Brutus; mais estimant, dit Plutarque, qu'il fallait préférer les affections publiques aux privées, et se persuadant que la cause qui avait fait prendre les armes à Pompée était meilleure et plus juste que celle de César, Brutus se mit de la part de Pompée; bien que, l'ayant rencontré quelquefois, il ne le daignât pas seulement saluer, pensant que ce serait à lui un grand péché que de parler à l'hommeicide de son père. (Plutarque, *Vie de Brutus*.)

César dit, avant la bataille, à ses capitaines et chefs de bandes qu'ils se gardassent de tuer Brutus, et, s'il se rendait volontairement, qu'ils le lui amenassent, mais s'il se mettait en défense pour n'être point pris, qu'ils le laissassent aller sans lui faire aucune violence; et dit-on qu'il le faisait pour l'amour de Servilia, mère de Brutus. (*Ibid.*)

Parmi ceux à qui César fit grâce, et qu'il reçut

Là périt cependant l'élite de la noblesse romaine, et dans ces champs couverts de morts, les cadavres des pères conscrits sont entassés avec ceux du peuple. Dans le massacre de tant d'hommes illustres, on distingua la mort de ce vaillant Domitius, que sa fatale destinée traînait de défaite en défaite : on eût dit que sa présence était partout funeste aux armes de Pompée; mais tant de fois vaincu par César, il a du moins l'avantage de mourir libre; percé de coups, il succombe, avec la joie de n'avoir pas une seconde grâce à recevoir. César, qui le voit se roulant dans son sang, l'insulte, et lui dit : « Eh bien ! Domitius, mon successeur, tu quittes les armes de Pompée, et la guerre se fera sans toi ? » Un souffle de vie qui reste à Domitius lui suffit pour se faire entendre, sa bouche

à son amitié, était Brutus, celui qui le tua... lequel s'étant venu rendre à lui, il en fut fort joyeux. (Plutarque, *Vie de César*.)

expirante s'entr'ouvre , et il répond à César : « En descendant chez les morts, libre, irréprochable, et fidèle à Pompée, j'ai la consolation, César, de te laisser, non pas en jouissance du fruit de tes forfaits, mais encore incertain de ton sort, et au-dessous de ton rival. Il m'est permis, en mourant, d'espérer que Pompée et les siens obtiendront des dieux ton supplice et notre vengeance. » En achevant ces mots, la vie l'abandonne, et des ténèbres éternelles s'appesantissent sur ses yeux.

Dans ces funérailles du monde, j'aurais honte de donner des regrets à quelques-uns de ces morts innombrables, d'observer d'un œil curieux chacun des mourants, et de dire comment et de quels coups tel ou tel est frappé. L'ennemi qui meurt étendu sur son ennemi expirant, le frère qui perce le sein à son frère, lui tranche la tête et la jette au loin, pour le dépouiller comme un inconnu ; le fils qui déchire le visage de son père, et qui a la barbare prudence

de le défigurer, de peur qu'on n'aperçoive que c'est son père qu'il égorge ; aucun de ces excès de rage , aucun de ces genres de mort n'est digne d'occuper nos plaintes , et ce n'est pas sur quelques hommes , mais sur le genre humain que nous devons gémir. Pharsale ne ressemble point à tant d'autres batailles funestes. Là , Rome ne comptait ses pertes que par le nombre des soldats ; ici , elle compte par le nombre des peuples : là , c'était la mort des citoyens ; ici , c'est la mort de la patrie entière. Au lieu du sang de quelques provinces , c'est tout le sang des nations qui coule , et celui des Romains se mêlant à ses flots , les grossit et presse leur cours. Ce combat seul excède les pertes qu'un siècle pouvait soutenir : ses coups s'étendent au-delà des vivants , le monde à naître en est frappé lui-même , et le glaive y range au nombre des vaincus cette longue suite d'esclaves qui dans tous les âges serviront nos tyrans. O Romains ! par où vos enfants , par où vos neveux ont-

ils mérité de naître pour la servitude? Est-ce nous qui avons combattu lâchement à Pharsale? est-ce nous qui avons reculé devant les glaives de César? Hélas! ce joug qui fut la peine de la frayeur de nos aïeux, s'est appesanti sur nos têtes. O Fortune! après le malheur des pères, en donnant un maître aux enfants, que ne leur laissais-tu la guerre!

Déjà Pompée a reconnu que les dieux et les destins de Rome se sont rangés de l'autre parti, et sa défaite le force enfin à renoncer à sa fortune. Il s'arrête sur une éminence, d'où il découvre ce qu'il n'a pu voir dans le tumulte du combat, toutes ses légions rompues et dispersées dans les campagnes. Il voit combien de têtes il a fallu abattre avant d'arriver à la sienne, combien d'hommes ont péri pour un seul, combien de sang sa ruine a coûté. Mais loin de s'applaudir, comme il arrive aux malheureux, d'entraîner tout dans son naufrage et d'envelopper dans sa perte

tant de peuples et tant de rois, pour obtenir que le plus grand nombre de ses défenseurs lui survive, il se résout encore à adresser des vœux aux dieux cruels qui l'ont trahi, et, pour toute consolation, il leur demande le salut du monde. « Grands dieux, dit-il, épargnez ces peuples ! Pompée peut être malheureux sans que Rome et l'univers péricassent. Si vous voulez me frapper encore et me porter de plus sensibles coups, j'ai une femme, j'ai des enfants, il vous reste encore des victimes. N'est-ce pas assez de moi et des miens, pour assouvir la guerre civile ? Notre perte, sans celle des nations, sera-t-elle trop peu pour vous ? O Fortune ! pourquoi t'obstiner à tout déchirer, à tout détruire ? rien au monde n'est plus à moi. »

Il dit, et parcourant ses troupes dispersées, il les rappelle du combat où elles courent à une mort certaine; il dit hautement que c'en est trop pour lui. Il ne manquait à ce héros ni la volonté ni la force

de se jeter au milieu des glaives, la gorge et le sein découverts ; mais il craignait qu'en le voyant tomber, son armée ne pût se résoudre à la fuite, et ne se fit massacrer elle-même sur le corps de son général. Peut-être voulait-il dérober sa mort aux yeux de César, mais en vain : le malheureux, dans quelque lieu qu'il meure, sa tête sera portée à son beau-père, qui en repaîtra ses regards. Son épouse elle-même contribue à sa fuite. O Cornélie ! il doit te voir encore ; le sort veut qu'il meure à tes yeux.

Le coursier que monte Pompée l'éloigne du combat ; le héros se retire, mais sans appréhender les traits qui volent après lui, et conservant dans le malheur extrême une âme plus forte que le malheur, il ne lui échappe ni larmes ni gémissements ; c'est une douleur vénérable qui lui laisse toute sa majesté, une douleur telle que Pompée la devait aux calamités de Rome. Pharsale ne l'a point vu changer de visage ; et

autant l'infidèle Fortune l'a vu au-dessus d'elle durant le cours de ses triomphes, autant il lui est supérieur encore au comble de l'adversité ; il s'en va libre, et délivré du poids d'une grandeur qui l'accablait. C'est à présent qu'il peut tout à loisir se rappeler ses jours prospères. Cette espérance, qui l'égarait et qui ne devait jamais se remplir, l'abandonne, et l'ambition de ce qu'il voulait être, ne l'empêche plus de voir tout ce qu'il a été.

Fuis, Pompée, fuis les sanglants combats, et prends les dieux à témoin que désormais, si l'on poursuit la guerre, ce n'est plus pour toi qu'on s'obstine à mourir. Le reste de cette bataille, après ta fuite, doit aussi peu s'imputer à toi, que les nouveaux revers que Rome éprouvera dans l'Afrique, à Munda, sur le Nil. Le nom de Pompée volant de bouche en bouche, ne sera plus dans l'univers le cri d'alarme, le signal des batailles ; les deux contendants désormais seront César et la

Liberté, la guerre entre eux est implacable, et le sénat, en ton absence, prouvera en mourant que ce n'est pas pour toi, mais pour lui qu'il a combattu. O Pompée! n'es-tu pas heureux de t'éloigner de ce carnage, de n'avoir pas sous les yeux ces forfaits, et de ne pas voir ces cohortes écumant de rage et nageant dans le sang? Regarde ces fleuves dont les eaux en sont rougies et fumantes, et porte compassion à César. Avec quel trouble et quels remords le malheureux va rentrer dans Rome, après ce coupable succès! Compare son sort avec le tien; et l'abandon, l'exil chez des peuples barbares, le complot même d'un roi perfide et son exécrable attentat, tout ce qui te reste à souffrir te paraîtra une faveur des dieux. Le vainqueur est bien plus à plaindre! Défends aux peuples de te donner des larmes; apprends à l'univers à respecter en toi les revers comme les succès; aborde les rois d'un visage tranquille, et qui n'ait rien d'un suppliant;

pareours des yeux les villes que tu as possédées, les royaumes que tu as donnés, le Pont, l'Égypte, la Libye, et choisis la terre où tu veux mourir.

Larisse est le premier asile de ce grand homme, après sa défaite : elle voit la première cette tête auguste, dont le malheur n'a point abattu la fierté. Dans cette ville, qui lui est fidèle encore (1), les citoyens se répandent en foule, et volent au-devant de lui comme s'il était triomphant. Ils lui apportent en pleurant leurs richesses ; ils lui ouvrent leurs maisons et leurs temples ; ils demandent à partager ses périls et sa fortune : car il lui reste encore assez de la splendeur de son nom, et Pompée, tout malheureux qu'il est, ne se voit encore inférieur qu'à lui-même. Il ne tient qu'à lui de ramener les nations aux combats, de

(1) C'était la seule des villes de la Thessalie qui, à l'arrivée de César, ne s'était pas rendue à lui.

lutter de nouveau contre les destinées.

« Mais que me servirait, dit-il, dans l'état où je suis, ce zèle généreux que vous me témoignez? Peuples, donnez-vous au vainqueur. » O César ! dans le moment même que sur des monceaux de morts tu achèves de déchirer les entrailles de ta patrie, ton gendre te cède l'univers, et l'exhorte à se rendre à toi. Il part de Larisse, accompagné des gémissements et des larmes d'un peuple qui reproche aux dieux leur injustice rigueur. C'est là, Pompée, que tu l'éprouves dans toute sa pureté, cet amour du monde, que tu as dans tous les temps recherché avec tant de soin; c'est à présent que tu en goûtes les fruits : l'homme heureux ne sait pas si on l'aime.

Lorsque César croit avoir fait couler assez de sang dans la Thessalie, il laisse la vie au reste de l'armée, comme à une multitude vile qui périrait inutilement. Mais de peur que le camp de Pompée ne rassemble les fugitifs, et que le calme de la

nuit ne fût cesser l'épouvante, il se hâte de s'emparer des retranchements de l'ennemi. Il ne craint pas que ses soldats, quoique lassés des travaux d'une bataille, soient rebutés de ce nouvel ordre; il n'a pas même besoin d'une longue harangue pour les mener au butin. « Compagnons, dit-il, la victoire est complète : il ne reste plus qu'à payer votre sang ; et c'est à moi de vous montrer où vous attend votre salaire ; car je n'appelle pas vous donner, ce que chacun de vous a le droit d'acquérir et va se donner à lui-même. Voilà un camp ouvert et abandonné, qui regorge de trésors : là, se trouve amassé tout l'or de l'Italie; sous ces tentes sont accumulées toutes les richesses de l'Orient. La fortune de vingt rois et celle de Pompée réunies attendent des maîtres. Hâtez-vous de prévenir ceux que vous chassez devant vous. Ne laissez pas aux vaincus le temps de vous enlever leurs dépouilles. »

Il n'en fallut pas davantage pour enga-

ger ces furieux, que dévorait la soif de l'or, à se précipiter à travers les débris des armes, et sur les corps sanglants des sénateurs et des chefs qu'ils foulaient aux pieds. Quelle tranchée ou quel rempart arrêterait ces hommes avides, qui courent à leur proie, et au salaire de leurs forfaits? Ils brûlent de savoir à quel prix ils se sont rendus si coupables. Ils trouvèrent à la vérité de grandes richesses dont on avait épuisé le monde pour fournir aux frais de la guerre; mais ce n'en était pas assez pour assouvir leur cupidité; et en ravissant tout l'or qu'ont produit les mines de l'Ibère, tout celui qu'a roulé le Tage, et que l'Arimaspe a laissé sur ses bords, le soldat se plaint que c'est peu pour récompenser tant de crimes. César a promis, s'il était vainqueur, de leur livrer le Capitole, et de mettre Rome entière au pillage; il les trompe, en ne leur donnant que le camp de Pompée à saccager.

Des cohortes impies et sanguinaires dor-

ment sous les tentes des sénateurs; de vils scélérats occupent les pavillons des rois; le soldat parricide repose sur le lit de son père et de ses frères égorgés. Mais leur repos est un affreux délire, leur sommeil un accès de fureur. Les malheureux roulent dans leurs esprits toutes les horreurs de Pharsale. Le crime atroce veille au fond de leur âme. Ils se battent en songe, et leur main serre à vide la poignée du glaive qu'elle croit tenir. On dirait que ces campagnes gémissent, que cette terre coupable enfante des ombres, que l'air est souillé par les mânes, et que l'effroyable nuit des enfers s'est répandue dans le ciel. La victoire tourmente et punit les vainqueurs. Le sommeil ne leur fait entendre que le sifflement des serpents des Furies, ne leur fait voir que leurs flambeaux. L'ombre du citoyen qu'ils viennent d'égorger leur apparaît; chacun a sur lui sa victime qui le presse. L'un reconnaît les traits d'un vieillard, l'autre ceux d'un jeune homme im-

molé de sa main. L'un est poursuivi par le cadavre de son frère, l'autre a son père dans le cœur ; et tous ces spectres réunis assiègent l'âme de César. Oreste, Penthée, Agavé, n'étaient pas plus effrayés de l'aspect des Euménides vengeresses. Tous les glaives qu'a vu tirer Pharsale , tous ceux que le jour de la vengeance verra briller dans le sénat, César les voit cette nuit en songe , tous dirigés contre son sein. Il se sent comme déchiré par les fouets vengeurs des Furies. Ah ! si du vivant de Pompée tel est pour lui le tourment du remords , s'il a déjà tout l'enfer dans le cœur, quel sera bientôt son supplice !

Mais enfin , délivré des tourments du sommeil dès que la lumière du jour éclaire les champs de Pharsale , il y promène ses regards et s'applaudit de les voir couverts de ses ennemis massacrés. Il va jusqu'à leur refuser les honneurs de la sépulture (1). L'exemple même d'Annibal, qui

(1) Ce fait est démenti par Appien.

avait rendu ces devoirs funèbres à deux consuls, ne le touche point. Il excepte ses citoyens d'un droit commun à tous les hommes. Cruel ! nous ne demandons pas autant de bûchers qu'il y a de morts, mais un seul qui consume à la fois tous ces peuples. Fais seulement entasser sur eux les forêts de l'OËta ou du Pinde ; et si tu veux encore ajouter au malheur de Pompée , qu'il en découvre la flamme du milieu des mers. Quelle vengeance veux-tu tirer des morts ? Il est égal pour eux que ce soit l'air ou le feu qui les consume. Tout ce qui périt est reçu dans le sein paisible de la nature, et les corps subissent d'eux-mêmes la loi de leur dissolution. Si ce n'est pas aujourd'hui qu'ils brûlent, ce sera quand la terre et les eaux brûleront, dans cet embrasement du monde , où la poussière de nos ossements et la cendre des globes célestes se mêleront dans un même bûcher. Les mânes de tes ennemis et les tiens n'auront qu'un même asile ; tu ne

t'élèveras pas plus haut vers le ciel ; tu n'auras pas une meilleure place que les vaincus dans l'éternelle nuit. La mort n'est point esclave de la fortune. La terre engloutit tout ce qu'elle engendre, et celui des morts qui n'a point d'urne, repose sous la voûte du ciel. Mais toi, d'où vient que tu t'éloignes ? que ne demeures-tu dans ces champs empestés ? Bois, si tu l'oses, de ces eaux sanglantes ; respire cet air, si tu le peux. Ces cadavres te forcent à leur céder Pharsale. Le champ de bataille leur reste : ils en ont chassé le vainqueur.

L'odeur de cette proie immense attire les loups de la Thrace et les lions de Pholoé. Tous les animaux dévorants quittent leurs ténébreux asiles. Les oiseaux voraces qui avaient suivi les camps des deux armées, se rassemblent dans celui-ci. Jamais de si épaisses nuées de vautours n'avaient pressé l'air de leurs ailes, ni obscurci la lumière du ciel. Des légions d'oiseaux ravissants s'élancent des forêts voisines, et

une rosée de sang distille de tous les arbres où ils vont se percher; souvent même, sur les enseignes et sur la tête des vainqueurs, ils laissent tomber du haut des airs des lambeaux sanglants, dont leurs griffes se lassent de porter le poids. Bientôt rassasiés de cette pâture, ils l'abandonnent; et la plus grande partie du carnage que César a fait des Romains, engraisse les champs de Pharsale.

O malheureuse Thessalie! par quel crime as-tu irrité les dieux pour être chargée de tant d'horreurs? Combien de siècles s'écouleront avant que l'avenir te pardonne les malheurs de cette guerre? Peux-tu produire des moissons qui ne soient pas empoisonnées, et souillées de taches de sang? Le soc peut-il ouvrir ton sein sans troubler le repos des mânes? Hélas! avant que tes campagnes inondées de sang soient desséchées, une nouvelle guerre va les en arroser. Quand Rome rassemblerait les cendres que renferment tous ses tombeaux,

cet amas n'égalerait point les monceaux de cendres romaines que sillonne ici la charrue , ni les tas d'ossements blanchis que brise le fer du laboureur. Jamais aucun vaisseau n'eût osé aborder à ce rivage malheureux ; jamais le soc n'eût soulevé cette abominable terre ; les peuples auraient abandonné ces champs habités par les mânes ; aucun pasteur n'eût laissé paître à ses troupeaux des herbages engraisés de sang ; et pareille à ces contrées que les feux brûlants du soleil, ou que les glaces d'un éternel hiver rendent inhabitables, la Thessalie serait déserte si ces campagnes étaient les seules que la guerre civile eût souillées. Mais les dieux n'ont pas voulu donner au reste de la terre le droit de les détester ; ils égalent tous les climats en les chargeant des mêmes crimes, et Munda, Mutine, Actium, nouveaux théâtres de nos malheurs, feront pardonner à Pharsale.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

ARGUMENT DU LIVRE HUITIÈME.

Pompée va trouver Cornélie à Lesbos. Il se rembarque avec elle. Il envoie Déjotarus solliciter le secours du Parthe. Il assemble les restes du sénat sur la côte de Cilicie, à l'embouchure du Sélinus; et tient conseil pour décider s'il doit se réfugier chez le Parthe, en Égypte, ou chez le Numide. On le détermine à passer en Égypte. Dès que Pompée se présente devant Péluse, les ministres de Ptolomée s'assemblent pour délibérer sur le parti que le roi doit prendre. Photin, pour acheter la faveur de César, opine à la mort de Pompée. Ce conseil est suivi. Achilles est chargé de l'exécution. Mort de Pompée. Ses funérailles.

LIVRE HUITIÈME.

A travers les bois de Tempé, et au-dessus de l'étroit passage ouvert par Alcide au Pénée entre l'Olympe et l'Ossa, Pompée, excitant son coursier déjà excédé de fatigue, s'efforce par de longs détours de dérober les traces de sa fuite au vainqueur. Plein de trouble et d'inquiétude, il regarde sans cesse autour de lui ; le bruit des vents dans les forêts, le pas de ses compagnons l'épouvante. Quoique déchu de sa grandeur, il sait de quel prix est encore sa vie, et ne doute pas que César ne payât sa tête aussi cher qu'il paierait celle de César. Mais il a beau chercher des routes solitaires, ses traits sont trop connus pour qu'il lui soit permis de se tenir longtemps caché. Les peuples d'alentour, qui accourent à son camp, et à qui la Renom-

mée n'a pas encore annoncé sa défaite, le rencontrent, s'étonnent, ne peuvent concevoir un renversement si rapide dans la fortune de ce grand homme, et ont peine à le croire lui-même, quand il leur dit qu'il a tout perdu. Dans l'état où il est réduit, les témoins l'importunent : il aimerait mieux être inconnu partout, et pouvoir traverser le monde en sûreté, à la faveur d'un nom obscur. Mais la Fortune punit de ses propres bienfaits les malheureux qu'elle abandonne : elle surcharge l'adversité du poids d'une renommée éclatante, et insulte au bonheur passé. C'est à présent que Pompée avoue que ses prospérités ont été trop rapides, qu'il se plaint de l'éclat de ses premiers triomphes, et qu'il rappelle en gémissant l'orgueil dont l'enflaient ses victoires. C'est ainsi que le malheur d'avoir trop vécu a obscurci la gloire de tant de grands hommes. Si le dernier jour du bonheur n'est pas aussi le dernier de la vie, et si la mort ne prévient les revers, la fé-

licité passée se change en opprobre. Et qui jamais, après cet exemple, osera se livrer à la prospérité sans avoir préparé sa mort ?

Arrivé au bord où le Pénée, rougi du sang versé dans les champs de Pharsale, se précipite dans la mer, Pompée se jette dans une barque à peine assez solide pour aller sur un fleuve, et trop fragile pour résister au choc des vents et des flots. C'est sur ce faible esquif que s'échappe, avec un nautonier tremblant, celui dont les flottes couvrent encore les mers de Corovre et de Leucade, celui que la Liburnie et la Cilicie reconnaissent pour leur vainqueur. Un navire plus fort se présente, il y monte, et il ordonne qu'on fasse voile vers le rivage de Lesbos, vers cette île dépositaire de ce qu'il a de plus cher au monde. C'est là, Cornélie, que tu vivais cachée, et dans une inquiétude aussi cruelle que si tu avais été au milieu des champs de Pharsale. De noirs présages t'agitent sans cesse;

à chaque instant ton sommeil est troublé par de violentes frayeurs; tes nuits se passent en Thessalie; et dès que le jour chasse les ténèbres, errante sur la cime des rochers qui bordent la mer, les yeux attachés sur les flots, tu es la première à découvrir dans le lointain les voiles flottantes d'un vaisseau qui s'avance; mais lorsqu'il aborde, tu n'oses demander de nouvelles de ton époux. Tu vois son navire voguer vers toi, tu ne sais pas ce qu'il t'apporte; mais dans un moment toutes tes craintes vont s'avérer. O Cornélie, celui qui vient t'annoncer le malheur de nos armes, la défaite et la fuite de ton époux, c'est ton époux lui-même. Il n'est plus temps de craindre; il est temps de pleurer.

Le navire aborde; Cornélie approche, et reconnaît Pompée: elle voit le crime des dieux marqué sur le front pâle du héros, sur cette face vénérable qu'il couvre de ses cheveux blancs, et sur ses vêtements tout souillés de poussière. A cette vue, elle

chancelle, un nuage répandu sur ses yeux lui dérobe la lumière du ciel, l'excès de la douleur lui ôte le sentiment, tout son corps tombe en défaillance, son cœur reste long-temps immobile et glacé; et la mort qu'elle a invoquée, semble avoir exaucé ses vœux.

Pompée descend du navire attaché au rivage, et s'avance à pas lents sur le sable de cette plage solitaire. A son approche, les femmes qui environnent Cornélie retiennent leurs cris, et ne se permettent d'accuser le ciel que par des gémissements étouffés. Elles s'efforcent en vain de relever leur maîtresse évanouie et étendue sur la terre. Mais son époux l'embrasse, et pressant dans son sein son corps saisi d'un froid mortel, lui rend la chaleur et la vie. Cornélie, dont le sang recommence à couler, et dont les esprits se raniment, reconnaît la main qui la presse; et ses yeux ouverts sur son époux, ont la force de soutenir la tristesse profonde qu'elle voit peinte

sur son visage. Il lui défend de se laisser abattre par l'infortune, et réprime en ces mots l'excès de sa douleur. « Femme de Pompée, oubliez-vous de quels aïeux (1) vous êtes née ? est-ce à une âme si courageuse de succomber sous les premiers revers ? Voici le moment d'éterniser la mémoire de vos vertus. La magnanimité de votre sexe n'est point attachée au maintien des lois, ni aux travaux des armes ; le malheur d'un époux en est l'unique épreuve ; elle consiste à le partager et à savoir le soutenir. Élevez, affermissez votre âme ; que votre piété envers moi combatte et surmonte le sort. Aimez votre époux d'autant plus qu'il est vaincu et malheureux. C'est à présent surtout que je fais votre gloire. Les faisceaux, le sénat, une foule de rois, tout s'éloigne, tout m'abandonne ; vous seule me restez. Commencez à vous regarder comme mon seul ami, mon unique

(1) Les Scipion.

compagne, et à me tenir lieu de tout. Il serait honteux, votre mari vivant, de montrer une douleur extrême. Réservez vos larmes pour mon trépas; ce sera le dernier gage de votre foi. Jusque-là vous n'avez rien perdu : je respire; ma fortune seule a péri; et si c'est elle que vous pleurez, c'est elle que vous avez aimée. »

A ce reproche de son époux, Cornélie soulève à peine sa tête languissante, et son cœur laisse échapper ces plaintes entrecoupées de sanglots. « O femme née pour le malheur de ceux à qui mon sort se lie, que ne suis-je entrée dans le lit de César ! J'ai coûté deux fois des larmes au monde. C'est une implacable furie qui a présidé deux fois à mon hymen. J'ai été funeste à Crassus (1); et son ombre, qui me poursuit, m'a vue transporter dans ton camp tout le malheur que j'avais attaché à ses

(1) Publius Crassus, fils du Triumvir, tué chez les Parthes, dans la défaite de son père.

armes. Misérable ! j'ai entraîné tous les peuples dans ta ruine , j'ai éloigné tous les dieux du plus juste parti. O Pompée ! ô mon illustre époux ! héros dont je n'étais pas digne ! quoi ! le sort qui me persécute, a eu le droit de t'opprimer ! Pourquoi formerai-je les nœuds impies qui t'allaient rendre malheureux ? Reçois ma mort , que je demande , en expiation de mon crime ; et pour te rendre la mer plus facile , les rois plus fidèles , l'univers plus soumis , pour apaiser les dieux , s'il est possible , jette dans les flots ta compagne : plus heureuse si elle s'était dévouée avant le malheur de tes armes pour en obtenir le succès , qu'elle te serve au moins à expier tous les maux qu'elle cause au monde. O Julie ! ombre que j'irritais , où que tu sois , te voilà vengée de mon hymen par les malheurs de la guerre civile. Viens , cruelle , viens jouir encore de mon supplice ; et apaisée par le trépas de ton odieuse rivale , pardonne à ton époux l'amour qu'il eut pour moi. »

joindre un époux triomphant, les femmes de Lesbos en lui disant adieu, auraient peine à rétenir leurs larmes : tant sa pudeur, sa probité, la modestie répandue sur son visage et dans ses chastes regards, lui ont attiré leur amour. Ce qui les a le plus touchées, c'est que loin de se rendre incommode à ses hôtes, et loin d'humilier même les plus petits, elle a vécu à Mitylène dans le temps des prospérités et de la gloire de Pompée, comme s'il eût été vaincu.

Le soleil était à demi plongé sous l'horizon, et, s'il est vrai qu'il y ait des peuples pour lesquels il se lève en se couchant pour nous, chacun des deux mondes ne voyait alors que la moitié de son globe de flamme. La nuit vient, et les soucis cruels et vigilants dont l'âme de Pompée est remplie, lui font parcourir de la pensée les villes et les peuples alliés des Romains, les cours de l'Orient, leurs mœurs, leur différent génie, et ces régions du Midi qu'une cha-

leur intolérable défend seule contre César. Souvent l'âme accablée de ces pénibles soins, et rebutée de l'affligeante image que lui présente l'avenir, il écarte, pour respirer, ces idées tumultueuses; et l'abattement de ses esprits qu'un trouble si violent épuise, lui laisse un moment de relâche. Alors il interroge son pilote sur l'art de lire dans le ciel la route qu'on tient sur les eaux; et ce savant observateur du cours silencieux des astres lui révèle tous ses secrets.

« Ordonnez, ajoute le pilote, et dites-moi quel est le rivage où vous voulez aborder. Le plus loin, lui dit Pompée encore irrésolu, le plus loin qu'il sera possible de Pharsale et de l'Italie. Avant d'avoir retrouvé ce dépôt si cher, je savais où tendaient mes vœux; mais mon épouse est avec moi : qu'importe où nous soyons ensemble? je laisse à la Fortune à nous choisir un port. »

Alors le pilote, au lieu de présenter la

pleine voile au vent, l'incline, afin de diriger sa route entre les écueils de la côte d'Asie et du rivage de Scio. La mer ressentit le mouvement de la voile, et la proue annonça, par le bruit des ondes, qu'elle y traçait un sillon nouveau. Tel et avec moins d'adresse, dans la course des chars, un écuyer habile, obligeant ses coursiers à décrire le tour le plus étroit du cirque, effleure la borne et l'évite.

Le soleil revient éclairer la terre, et sa lumière efface les astres de la nuit. Bientôt tout ce qui est échappé au naufrage en Thessalie se rassemble auprès de Pompée. Son fils Sextus fut le premier qui, du rivage de Lesbos, suivit ses traces sur les mers. Après lui, vinrent une foule de patriciens et de rois : car, même depuis sa ruine et la défaite de son armée, la Fortune ne put l'empêcher d'avoir des ministres couronnés; et dans sa déroute, il traînait après lui tous les sceptres de l'Orient. Déjotarus, l'un de ces rois, ayant découvert çà et là

, les signes épars de sa fuite, venait enfin de le joindre ; Pompée l'envoie au fond de l'Asie lui chercher de nouveaux secours.

« O le plus fidèle de tous les rois qui me sont attachés, lui dit-il, j'ai perdu tout ce qui, sur la terre, était au pouvoir des Romains; mais il me reste à éprouver le zèle des peuples du Tigre et de l'Euphrate, où ne s'étend point encore la domination de César. Allez en mon nom soulever l'Orient et le Nord ; pénétrez jusque dans le fond des états du Mède et du Scythe; rendez au superbe Arsacide (1) ces paroles que je lui adresse : Si l'ancienne alliance que nous avons jurée, moi par Jupiter Latien, vous par le culte de vos mages, subsiste encore entre Rome et vous ; Parthes, remplissez vos carquois, tendez vos arcs; souvenez-vous qu'en chassant devant moi les peuples du Caucase (2), je vous laissai la li-

(1) Phraate, roi des Parthes, descendant d'Arsace.

(2) Les Albaniens et les Hiberniens.

berté d'errer en paix dans vos campagnes, sans vous réduire à chercher dans les murs de Babylone un asile sûr contre moi. J'avais déjà franchi les bornes du vaste empire de Cyrus; et vers le fond de la Chaldée, je touchais aux bords où l'Hydaspe et le Gange vont se jeter au sein des mers. Cependant, lorsque la victoire me soumettait tout l'Orient, je voulus bien excepter le Parthe du nombre des peuples que je rangeais sous les lois de Rome, et leur roi fut le seul que je traitai d'égal. Ce n'est pas une fois seulement que les Arsacides m'ont dû la conservation de leur empire; et, après la sanglante défaite de Crassus en Assyrie, quel autre que moi eût apaisé le ressentiment des Romains? Engagés par tant de bienfaits, ô Parthes! voici le moment de passer l'Euphrate qui devait à jamais vous servir de barrière. Venez vaincre en faveur de Pompée; et Rome elle-même consent à être vaincue à ce prix. »

Quelque difficile que fût ce message ,

Déjotarus voulut bien s'en charger. Il dépose les marques de la royauté, et part sous l'habit d'un esclave. Dans les moments de péril et d'alarme, on voit souvent, pour sa sûreté, un roi se donner l'apparence d'un homme indigent et obscur : tant il est vrai que la vie du pauvre est plus tranquille et moins menacée que celle des maîtres du monde.

Pompée ayant jeté Déjotarus sur le rivage de l'Asie, poursuit sa route entre les écueils des îles d'Icare et de Samos. Il laisse derrière lui Éphèse et Colophone; et à la faveur d'un vent léger que l'île de Cos lui envoie, il passe devant Gnide, rase l'île de Rhodes, coupe le golfe de Telmesse, et la côte de Pamphylie se présente devant lui; mais n'y voyant pas encore d'asile assuré, il gagne le port de Phasèle, petite ville, où il n'a point à craindre le peu d'habitants que la guerre y a laissés, et qui, tous ensemble, n'égalent pas le nombre des Romains qu'il amène à sa suite. Il s'a-

vance et passe à la vue du mont Taurus, d'où tombent les eaux du Dipsante. Pompée eût-il jamais pu croire, dans le temps qu'il chassait de ces mers les pirates de Cilicie, qu'un jour, exposé sur un faible navire, il aurait besoin d'y trouver lui-même un passage tranquille et sûr ? Une grande partie du sénat se rallie auprès de son chef fugitif; et c'est à l'embouchure du Sélinus qu'il s'arrête et qu'il les assemble. Là, sa voix, qu'une douleur profonde avait tenue long-temps muette, rompt enfin le silence, et il parle en ces mots :

« Généreux compagnons de mes travaux et de ma fuite, vous qui, dans mon exil, êtes Rome pour moi; quoique nous soyons assemblés sur une plage solitaire, sur les bords de la Cilicie, où je me vois sans secours et sans armes, abandonné de tout l'univers, j'ose former de nouveaux desseins pour changer la face des choses. Rappelez, pour m'entendre et pour me secourir, toutes les forces de vos grandes âmes.

Je n'ai pas péri tout entier à Pharsale ; et mon malheur ne m'a point tellement abattu , que je ne puisse encore relever ma tête et me dégager du milieu des ruines où l'on me croit enseveli. Marius errant et caché entre les débris de Carthage , ne s'est-il pas relevé de sa chute ? ne l'a-t-on pas revu dans Rome, précédé par les faisceaux (1) ? n'a-t-on pas encore une fois inscrit son nom dans nos fastes ? et si la main de la Fortune s'est moins appesantie sur moi que sur lui, me tiendra-t-elle terrassé ! J'ai mille vaisseaux sur les mers de la Grèce ; mille chefs au premier signal se rangeront sous mes drapeaux : Pharsale a plutôt dispersé qu'elle n'a renversé mes forces. La seule réputation que mes anciens travaux m'ont faite dans tout l'univers, et un nom long-temps cher au monde, suffiraient pour me soutenir. Ce que je vous laisse à examiner, c'est à qui nous

(1) Consul pour la septième fois.

aurons recours de l'Égyptien, du Parthe ou du Numide, et sur les forces et la fidélité duquel des trois on peut le plus compter. Pour moi, je vais vous confier mes inquiétudes secrètes, et quelle serait ma résolution. L'enfance du roi d'Égypte m'est suspecte : pour lutter contre le malheur, le zèle a besoin d'un courage affermi par toute la vigueur de l'âge. D'un autre côté, l'artificieuse duplicité du Maure m'épouvante. Ce peuple a hérité de la haine de Carthage contre les Romains. Le Numide, qui occupe le trône, a dans le cœur tout l'orgueil d'Annibal ; et il n'est déjà que trop fier d'avoir vu Varrus suppliant, et d'avoir protégé nos armes. Le parti le plus sûr est donc de nous retirer vers l'Orient. L'Euphrate partage le monde ; une longue chaîne de montagnes sert de barrière à ces vastes contrées qu'un autre ciel éclaire, et qu'entoure un autre Océan. Vaincre et dominer sont les plaisirs de ces peuples fiers et vaillants ; leurs chevaux

sont superbes , leur arc est terrible ; dès l'enfance et jusque dans la vieillesse, ils le tendent avec vigueur; le trait décoché par leur main porte une mort inévitable : ils furent les seuls qui arrêterent l'impétuosité d'Alexandre; ils soumirent le Mède et l'Assyrien; nos javelots les intimident peu; et depuis le malheur de Crassus, ils savent trop qu'avec les carquois des Scythes leurs aïeux, ils peuvent défier nos armes. C'est peu pour eux d'aiguiser leurs flèches, ils savent les empoisonner : la plus légère blessure en est fatale; et dès que la pointe pénètre jusqu'au sang, elle y laisse la mort. Et que ne puis-je moins compter sur la valeur des Arsacides! Leurs destins, qui balancent les nôtres, ne leur inspirent que trop d'audace, et la faveur même des dieux ne les a que trop secondés. Je ferai donc sortir ces peuples des régions où naît le jour; je les ferai marcher vers nos climats, et y porter la guerre. S'ils me manquent de foi, s'ils trahissent l'alliance entre nous

jurée, je consommerai mon naufrage : on ne me verra point aller en suppliant implorer les rois que j'ai faits ; mais sur une terre éloignée, j'aurai la consolation de mourir sans coûter un nouveau trône à César, sans rien devoir à sa pitié. Cependant, plus je me rappelle ma vie passée, plus j'ose croire que mon nom est respecté dans l'Orient. Quelle gloire nos armes n'ont-elles pas acquise au-dessus de l'Euxin, aux bords du Tanais ? En quelle partie du monde avons-nous eu des succès plus rapides, des triomphes plus éclatants ? O Rome ! fais des vœux au ciel pour le dessein que je médite. Et que peuvent jamais les dieux t'accorder de plus favorable, que d'engager le Parthe dans tes guerres civiles, d'y consumer ses forces redoutables, et de l'envelopper dans tes malheurs ? Si le Parthe et César en viennent aux mains, quel que soit le vainqueur, il faut que la Fortune ou me venge, ou venge Crassus. »

Au murmure qui s'éleva dans l'assemblée, il fut facile à Pompée de juger qu'on désapprouvait son dessein. Lentulus se distingua dans ce conseil par la chaleur de son zèle, et la majesté de sa douleur. Il se lève, et il fait entendre ces paroles dignes d'un consul (1) :

« Eh quoi, Pompée, le malheur de Rome dans la Thessalie a-t-il jusque-là consterné votre âme ? un jour a-t-il tout renversé ? Pharsale a-t-elle vu périr jusqu'au dernier espoir de la république ? la plaie enfin est-elle si profonde, et le mal est-il incurable au point qu'il ne vous reste d'autre ressource que d'aller implorer le Parthe, et vous prosterner à ses pieds ? Pourquoi, transfuge de ce monde, aller chercher un ciel nouveau, des peuples inconnus, une terre étrangère ? Voulez-vous, esclave du Parthe, vous ranger sous

(1) L'histoire attribue cet avis à Théophraste de Lesbos.

ses lois, vous soumettre à son culte, aller avec les Chaldéens adorer le feu de leurs foyers? Vous qui prétendez n'avoir pris les armes que pour l'amour de la liberté, pourquoi, si vous pouvez endurer l'esclavage, en avoir imposé à ce malheureux univers? Le Parthe, qui frémit d'effroi quand il apprend que Rome vous avait mis à la tête de ses armées; le Parthe, qui vous a vu du fond de l'Hircanie et du rivage de l'Inde traîner les rois captifs après vous; le Parthe vous verra, triste rebut du sort, humilié, tremblant, consterné devant lui! Quels projets son orgueil ne va-t-il pas fonder sur notre puissance abattue en se comparant avec Rome, qu'il croira voir en vous suppliante à ses pieds? Sans doute il jugera de sa supériorité par votre abaissement. Et que lui direz-vous qui soit digne de votre courage et du rang que vous occupez? Le Barbare ignore votre langue, il faudra que vos larmes, les larmes de Pompée, implorent sa compassion. Qu'il vous

l'accorde : quelle honte pour Rome d'avoir besoin du Parthe pour venger ses malheurs ? Est-ce pour subir cet affront qu'elle vous a fait notre chef ? Pourquoi répandre chez ces Barbares le bruit de nos calamités ? Pourquoi leur découvrir des plaies qu'il eût fallu tenir cachées ? Pourquoi leur apprendre à franchir les barrières de leur empire ? La seule consolation de Rome, dans son malheur, était d'écarter tous les rois, et s'il fallait qu'elle eût un maître, d'avoir pour maître un de ses citoyens ; et vous, traversant l'univers, vous voulez attirer jusqu'au sein de Rome des peuples qui ne demandent qu'à la déchirer ! Vous reviendrez des bords de l'Euphrate, à la suite des étendards que le Parthe enleva au malheureux Crassus ! Que dis-je ? le seul de tous les rois qui, dans le temps que la Fortune ne se déclarait point encore, s'est exempté de cette guerre, osera-t-il, instruit de la victoire et des forces de César, s'associer à vos disgrâces ? se déclarer

pour vous, et marcher contre lui ? N'en attendez pas ce courage. Les peuples nés dans les frimas du Nord sont belliqueux et indomptables; mais ceux du Levant sont amollis par la douceur de leur climat. Ces robes longues et flottantes dont les hommes y sont vêtus, annoncent-elles des guerriers ? Il est vrai que dans les campagnes de la Médie, dans les champs du Sarmate, dans les vastes plaines qu'arrose le Tigre, le Parthe, ayant la liberté, de fuir et de se rallier, est un ennemi invincible; mais dans un pays de montagnes, lui fera-t-on gravir des rochers escarpés ? le fera-t-on marcher à travers des abîmes ? Surpris, attaqué dans la nuit, quel usage ses faibles mains feront-elles de son arc ? S'il faut passer à la nage un fleuve rapide et profond, est-il accoutumé à vaincre l'impétueux courant des eaux ? Et dans les chaleurs de l'été, au milieu des flots de poussière, couvert de sang et de sueur, soutiendra-t-il sous un soleil brûlant tout le

poids d'un jour de bataille ? Il ne connaît ni le béliet, ni aucune machine de guerre. Une tranchée à combler est un travail au-dessus de ses forces ; et tout ce qui s'oppose au vol d'une flèche, est un rempart contre lui. De légers combats, une guerre fugitive, des escadrons volants, des soldats plus propres à quitter leur poste qu'à chasser l'ennemi du sien, voilà le Parthe : il est réduit au lâche expédient d'empoisonner ses flèches ; il n'ose approcher l'ennemi ; mais du plus loin qu'il peut l'atteindre, il tend son arc, et laisse au vent le soin de diriger ses coups. L'épée a tout une autre force, et c'est l'arme de tous les peuples vraiment belliqueux et vaillants. Voyez les Parthes dans les combats : désarmés dès la première charge, sitôt que leur carquois est vide, ils sont obligés de s'enfuir (1) ; leurs bras n'ont aucune vi-

(1) Les Romains furent détrompés de cette erreur le jour de la défaite de Crassus. Ils espéraient

gueur; toute leur confiance est au venin, dans lequel ils trempent leurs flèches. Et vous, Pompée, vous comptez sur un peuple à qui, dans les combats, le fer ne peut suffire, s'il n'est secondé du poison ! Un si honteux secours vaut-il que vous alliez mourir loin de votre patrie, à l'autre bout de l'univers ? qu'une terre barbare vous couvre, et qu'on vous y accorde un humble et vil bûcher, grâce encore d'envie, dans un pays où Crassus est privé de la sépulture ? Toutefois votre sort n'est pas le plus malheureux ; car le trépas est le dernier des maux, et il n'a rien d'effrayant pour des hommes de courage. Mais que deviendra Cornélie ? Ce n'est pas la

que lorsque les Parthes auraient épuisé leurs carquois, ils cesseraient de combattre, ou se laisseraient joindre. Mais quand ils apprirent que l'armée ennemie avait un grand nombre de chameaux chargés de flèches, où ceux qui n'en avaient plus en allaient prendre de nouvelles, ils perdirent courage. (Plutarque, *Vie de Crassus.*)

mort qui l'attend chez le Parthe. Ignorez-vous comment ces peuples dissolus traitent les plaisirs de l'amour ? Leur usage est l'instinct des bêtes. Un même lit reçoit des épouses sans nombre ; les lois, les nœuds de l'hyménée y sont souillés par ce mélange impur ; ses mystères les plus secrets y sont célébrés sans pudeur, en présence de mille femmes, toutes esclaves d'un seul amant. Cette cour plongée dans l'ivresse et dans les délices des festins , ne s'interdit aucun excès de licence et de volupté. Les nuits se passent entre ces rivales à rallumer sans cesse les désirs d'un homme, et à les combler tour-à-tour. Les sœurs, les mères (noms sacrés que l'amour doit frémir de méconnaître) partagent la couche abominable des rois, leurs frères ou leurs fils. La fable d'OEdipe, quelque involontaire que fût son crime, le rend horrible aux yeux des nations ; et combien de fois, avec pleine lumière, un pareil commerce a donné des héritiers aux Arsacides !

Que ne se permet pas un roi qui se croit permis de donner des enfants à sa mère ! L'illustre fille des Scipion sera donc la millième femme destinée au lit d'un Barbare, et la plus exposée sans doute aux outrages d'un amour qu'elle irritera par sa fière sévérité, et par le nom de ses époux ; car un nouvel attrait pour les désirs du Parthe, ce sera de savoir que votre femme fut celle du jeune Crassus. C'est une captive qui lui est échappée dans la défaite des Romains, et qu'il croira que le sort lui ramène. Rappelez-vous, Pompée, ce carnage affreux de nos légions dans l'Assyrie (1) ; et vous rougirez, non-seulement d'implorer le secours de ce peuple funeste, mais d'avoir préféré la guerre civile à celle qui aurait dû nous venger de lui. Et quel plus grand crime aux yeux des nations dans le

(1) Selon Plutarque, il n'y eut que vingt mille hommes tués, et dix mille prisonniers ; mais Ap-pien fait monter bien plus haut cette perte.

gendre et dans le beau-père, que d'avoir laissé, pour se détruire entre eux, Crassus et les siens sans vengeance ! Il fallait que Rome, avec toutes ses forces et tous ses chefs les plus vaillants, fondît à la fois sur le Parthe ; et que, de peur de n'avoir pas assez d'armes pour l'accabler, laissant l'empire à découvert du côté du Germain et du Dace, elle abandonnât ses frontières, jusqu'à ce que la perfide Suze et la superbe Babylone eussent caché sous leurs ruines jusqu'aux tombeaux de nos vainqueurs. O Fortune, ce n'est point l'alliance des Arsacides, c'est la guerre avec eux que nous te demandons. Si Pharsale a consommé le crime et le malheur de la guerre civile, que le vainqueur marche contre le Parthe : c'est le seul peuple de l'univers dont nous puissions voir avec joie César revenir triomphant. Vous, Pompée, dès le moment que vous aurez passé l'Araxe, attendez-vous à voir Crassus, ce malheureux vieillard, tout couvert des flèches du Par-

the, vous apparaît et vous parler ainsi : *O toi, qu'après ma mort mon ombre errante et désolée regardait comme le vengeur de l'outrage fait à ma cendre ; tu viens à mon vainqueur barbare parler d'alliance et de paix !* Alors plus vous avancerez, et plus, à chaque pas, vous trouverez de monuments de la honte et du malheur de Rome. Les villes vous offriront les têtes de nos chefs qu'on y a portées en triomphe ; l'Euphrate vous rappellera tous ces illustres morts, dont il a roulé les cadavres ; le Tigre, tous ceux qu'il a engloutis sous la terre, et qu'il a revomis en reprenant son cours. Si vous pouvez aller à travers ces objets implorer l'amitié du Parthe, vous devez pouvoir aller implorer celle de César jusque sur le champ de Pharsale. Mais pourquoi ne pas préférer des peuples amis des Romains ? Si le Numide vous est suspect, si la mauvaise foi de Juba nous effraie, cherchons un asile en Égypte, dans l'héritage de Lagus. D'un côté, les écueils

des Syrtes, de l'autre, les bouches du Nil, dont les eaux repoussent la mer, défendent l'Égypte et la rendent d'un difficile et dangereux accès. Cette terre fertile est contente des richesses qu'elle produit, elle n'attend rien ni du commerce du monde, ni de l'influence du ciel; elle a mis toute sa confiance dans le fleuve qui l'arrose. Ptolomée, encore enfant, vous doit le sceptre qu'il possède; le royaume et le roi sont sous votre tutelle; qui peut craindre un monarque enfant? Son âge est l'âge de l'innocence; et ce n'est pas dans de vieilles cours qu'il faut chercher la justice, la bonne foi, le respect pour les dieux: l'habitude de tout pouvoir fait perdre la honte de tout oser; et on distingue les jeunes rois à la douceur de leur empire. »

Ces paroles de Lentulus entraînèrent tous les esprits; son avis l'emporta sur celui de Pompée: tant l'extrémité du péril et l'alternative pressante de la perte ou du

salut commun, rétablissent entre les hommes l'égalité et l'indépendance. Ils quittent la côte de Cilicie, et vont aborder à l'île de Chypre; séjour favori de la déesse à qui la mer de Paphos a donné le jour, et qui s'en souvient pour préférer à tous les temples de l'univers l'île témoin de sa naissance, si l'on peut croire que les dieux soient nés, et s'il est possible que jamais aucun d'eux ait commencé d'être.

Pompée, en s'éloignant de ce rivage, traverse la mer qui le sépare de l'Égypte, et luttant, à force de voiles, contre les eaux du Nil qui les repoussent, il parvient au bord où Péluse voit la plus vaste des bouches du fleuve s'épancher dans le sein des mers.

C'était le temps où la balance céleste ne tient qu'un moment en équilibre les heures du jour et celles de la nuit, et va rendre aux nuits de l'automne l'avantage que le bélier a donné aux jours du printemps. Le jeune roi était à Péluse, et le bruit répandu

dans sa cour que Pompée venait lui demander l'asile, y jeta l'alarme et l'effroi. A peine avait-on le temps de tenir conseil; cependant tous les infâmes courtisans de Ptolomée s'assemblent autour de lui. Il se trouve parmi eux un homme juste, un vieillard dont les ans ont mûri la sagesse, éteint les passions et adouci les mœurs. Achorée est son nom; Memphis l'a vu naître, Memphis qui du haut de ses murs observe les progrès du Nil lorsqu'il inonde les campagnes, Memphis si fier de ses dieux ! Ce sage, dévoué au culte des autels, avait vu plusieurs fois, dans le cours d'un long sacerdoce, accomplir le nombre des révolutions lunaires (1) que doit vivre le bœuf Apis. Il fut le premier qui donna sa

(1) On laissait vivre Apis vingt-cinq ans, selon Plutarque, mais, selon Ammien, le temps qu'il devait vivre était un secret consigné dans les livres mystiques. Ce temps n'était donc pas fixe, puisqu'il était inconnu.

voix dans le conseil : il rappela les bienfaits de Pompée, son amitié pour le père du roi, et la sainteté de leur alliance ; mais Photin , plus habile à démêler le caractère d'un mauvais prince, et plus instruit dans l'art de le persuader, osa proposer le meurtre de Pompée. « Ptolomée, dit-il, la bonne cause, quand elle est malheureuse, tient lieu de crime à qui l'embrasse, et si la foi qu'on garde à ceux que trahit la fortune obtient des éloges, elle attire des châtimens. Rangez-vous du parti des dieux et du sort, fléchissez devant les heureux, et repoussez les misérables. L'élément du feu et celui des eaux ne sont pas plus incompatibles que la droiture et l'intérêt. Toute la force des sceptres s'anéantit dès qu'on pèse leurs droits au poids de l'équité. La pudeur et l'honnêteté renversent les empires. L'autorité, odieuse par elle-même, ne se soutient que par la pleine liberté du crime, et par l'usage illimité du glaive. Le droit d'user de violence ne se

conserve qu'en s'exerçant. Que celui qui veut être juste descende du trône; l'absolu pouvoir ne peut jamais s'accorder avec la vertu, et qui rougit de tout violer, aura sans cesse tout à craindre. Punissez Pompée d'avoir méprisé la faiblesse de votre âge, et d'avoir pensé que, tout vaincu qu'il est, nous n'oserions lui fermer nos ports. Si vous êtes las de régner, ce n'est pas à lui qu'il faut livrer l'héritage de vos pères; vous avez une sœur à qui vous le devez, rappelez-la au trône d'où vous l'avez bannie. Mettons l'Égypte à couvert des armes romaines : tout ce qui n'aura point été au vaincu, sera épargné par le vainqueur. Pompée, chassé du monde entier, se voyant perdu sans ressource, cherche à s'appuyer sur un peuple qui le soutienne, ou qui tombe avec lui; les mânes des Romains qu'il a fait périr, le poursuivent. Ce n'est pas seulement son beau-père qu'il fuit; il fuit les regards du sénat, dont le plus grand nombre est la proie des vautours

de la Thessalie ; il craint les nations qu'il a laissées nageant ensemble dans les flots de leur sang ; il craint cette foule de rois qu'il a entraînés dans son naufrage. Chargé du crime de la Thessalie , rebuté partout , il se jette dans le seul pays qu'il n'ait pas encore ruiné ; et c'est ce qui le rend plus coupable envers vous. Pourquoi, Pompée, venir souiller et rendre suspecte à César cette Égypte qui s'est tenue en paix ? pourquoi la choisir pour le lieu de ta chute , et y transporter les destins de Pharsale et ton propre malheur ? Nous avons déjà un crime à expier aux yeux de César , celui de te devoir le sceptre , et d'avoir fait des vœux pour toi. Ce glaive que le sort nous force de tirer était destiné , non pas à toi , mais au vaincu ; c'est toi , Pompée , qu'il va percer ; nous aurions voulu que ce fût ton beau-père : ne nous demande rien de plus ; nous sommes emportés par le torrent qui entraîne l'univers. Et peux-tu douter qu'un attentat ne soit permis dès qu'il est

nécessaire ? Malheureux ! quelle confiance as-tu mise en nous ? quel secours peux-tu en attendre ? Ne vois-tu pas un peuple sans armes , et tout occupé à cultiver ses campagnes encore humides , aussitôt que le Nil a retiré ses eaux ? Il faut savoir mesurer ses forces, et avouer son impuissance. Êtes-vous, Ptolomée, un assez ferme appui, pour un homme dont la ruine écrase Rome elle-même ? Irons-nous remuer les cendres de Pharsale, et attirer la guerre sur nos bords ? Avant que l'un des deux partis fût abattu, nous n'en n'avons embrassé aucun ; et à présent nous suivrions des drapeaux que le monde entier abandonne ! Nous oserions défier un vainqueur dont la puissance et la destinée se déclarent si hautement ! Il est honteux d'abandonner celui qui tombe dans l'infortune, mais ce n'est qu'autant qu'on l'a suivi dans la prospérité ; et personne n'attend, pour choisir ses amis, l'instant où ils sont malheureux. »

Tout le conseil applaudit au crime ; et

le roi, encore dans l'enfance, fût flatté de voir que ses ministres lui déféraient l'honneur, nouveau pour lui, de prononcer sur ce grand coup d'état. Achilles est chargé de l'exécution. Il monte avec ses satellites sur une barque qui les contient à peine. O dieux! était-ce sur le Nil, et par les coups d'un peuple enseveli dans la honte et dans la mollesse, qu'un si grand homme devait périr, que Rome et le monde devaient succomber? L'infâme Égypte était-elle digne de contribuer à leur ruine? Discorde civile, interdis du moins le parricide à des mains étrangères; arme celles d'un citoyen. La tête de Pompée n'est-elle pas d'un assez grand prix pour coûter un crime à César? Quoi! Ptolomée, tu ne crains point d'être accablé sous sa chute? Le ciel tonne, et toi, faible enfant, tu oses porter ta main profane sur cette tête qu'environne la foudre! Respecte en lui, non le vainqueur du monde, non celui que le Capitole a vu trois fois traînant les rois après

son char, non le vengeur de Rome et du sénat, non le gendre de César enfin; mais, ce qui doit suffire à un roi, respecte un Romain dans Pompée. Quels fruits attends-tu de ce parricide? tu ne sais plus, prince cruel, ce que tu vas devenir; tu n'as plus aucun droit au sceptre de l'Égypte : c'est de Pompée que tu le tiens; sa mort te laisse sans appui.

Le héros avait fait ployer les voiles, et la rame poussait son vaisseau vers ce détestable rivage; alors s'avance au-devant de lui la barque qui porte ses assassins. Ils l'assurent, en l'abordant, que l'Égypte lui est dévouée, et que ses ports lui sont ouverts; mais prétextant les bancs de sable qui rendent l'abord difficile aux vaisseaux, ils l'invitent à descendre de son navire dans leur barque. Si les lois de la destinée et l'irrévocable décret de sa mort ne l'eussent pas entraîné vers les bords où il devait périr, il lui eût été facile de prévoir le complot tramé contre lui : car s'il y avait

eu de la bonne foi dans l'accueil qu'on lui faisait, si un zèle sincère eût ouvert le palais de Ptolomée à son bienfaiteur, ce roi lui-même, avec toute sa flotte, ne fût-il pas venu le recevoir? Mais Pompée cède à son mauvais destin: il descend dans la barque, il laisse ses vaisseaux, il préfère la mort à la crainte.

Cornélie allait se précipiter avec son époux sur la barque ennemie, d'autant plus résolue à ne le pas quitter, qu'elle avait un pressentiment de sa perte. « Demeurez, lui dit-il, Cornélie, et vous, mon fils, je vous en conjure : éloignés du rivage, attendez mon sort. Ce n'est qu'au péril de ma tête que je veux éprouver la foi de cette cour. »

Il dit, mais sourde à sa prière, Cornélie éperdue lui tendait les bras. « Où vas-tu sans moi? lui dit-elle : veux-tu m'abandonner une seconde fois, et m'éloigner des périls que tu cours? Jamais, tu le sais, nous ne nous séparons que sous de mal-

heureux auspices. Ah! si tu voulais m'écarter de tous les bords où tu descends, pourquoi venir me chercher à Lesbos? que ne m'y laissais-tu cachée? quoi! n'est-ce donc que sur les mers que tu me permets de t'accompagner? »

Quoique ses plaintes ne soient pas écoutées, Cornélie n'en demeure pas moins sur le bord du vaisseau, penchée et prête à s'élançer; et dans l'égarement où sa frayeur la jette, elle ne peut ni détourner ses yeux de la barque, ni les fixer sur son époux. La flotte de Pompée se tient à l'ancre dans l'inquiétude, et dans l'attente du succès. Elle craignait, non la violence ou la trahison de Ptolomée; mais que Pompée ne s'abaissât jusqu'à la prière, et ne fléchît devant un sceptre que lui-même il avait donné.

Comme le héros se prépare à descendre sur le rivage, Septime vient le saluer; Septime, soldat romain qui avait servi sous ses enseignes, et qui, depuis, ô lâcheté

infâme! avait quitté les aigles pour les drapeaux d'un roi dont il était le satellite : homme cruel, violent, atroce, et plus affamé de carnage que les bêtes féroces mêmes. O Fortune, qui n'eût pas cru que tu avais voulu épargner le sang des peuples en dérobant cette main meurtrière à la guerre civile, et en l'éloignant de Pharsale? Mais non, tu as disposé les glaives, de sorte qu'aucun pays du monde ne manque d'être souillé de sang, et que Rome t'offre partout des meurtriers et des victimes. O honte éternelle pour les vainqueurs! ô souvenir dont à jamais nos neveux rougiront à la face du ciel! Ce fut de l'épée d'un Romain qu'un roi se servit pour ce meurtre! ce fut, Pompée, sous l'un de tes glaives que Ptolémée fit tomber ta tête! Quelle sera chez la postérité la mémoire de ce perfide? et comment appeler l'attentat de Septime, si l'on donne le nom de parricide à l'action de Brutus?

Pompée touchait à sa dernière heure :

en passant dans la barque il était tombé au pouvoir de ses ennemis. Les assassins tirent l'épée, et le héros voyant le fer levé sur lui, s'enveloppe le visage de sa robe; il est trop indigné contre le sort pour lui présenter sa tête à découvert; il ferme les yeux et contient son âme, de peur qu'il ne lui échappe en mourant quelques plaintes ou quelques larmes, qui ternissent l'éclat immortel de son nom. Mais sitôt que le perfide Achillas lui a enfoncé l'épée dans le sein, il se laisse tomber sous le coup sans pousser un gémissement, sans daigner se plaindre du crime. Immobile et muet, il s'éprouve, il s'affermit contre la mort, et s'occupe de ces pensées : « Tout l'univers a les yeux sur toi; l'avenir même est attentif à ce qui se passe dans cette barque; prends soin de ta gloire, Pompée. Ta longue vie s'est écoulée dans les prospérités; le monde ignore, à moins que ta mort ne le prouve, si tu sais soutenir les revers. Ne conçois ni honte, ni regret, de

périr sous les coups d'un lâche : de quelque main que tu sois frappé , crois que c'est la main de César. Que ces traîtres déchirent mon corps, qu'ils dispersent mes membres ; je suis heureux : oui , grands dieux, je le suis : ma vertu me reste, et il n'est au pouvoir d'aucun de vous de m'enlever ce bien. Le malheur n'est attaché qu'à la vie ; le trépas va m'en délivrer. Cornélie et mon fils Sextus sont témoins de ce meurtre... O ma douleur, garde-toi d'éclater; laisse-les jouir de toute ma constance : s'ils admirent ma mort, ce qu'elle aura d'illustre leur fera supporter ce qu'elle a d'affreux. »

C'est ainsi que Pompée mourant maîtrise son âme, et la défend de tout ce qui peut la troubler. Mais Cornélie qui a moins de courage pour voir mourir son époux, qu'elle n'en aurait pour mourir elle-même, remplit l'air de ses cris douloureux. « O mon époux ! dit-elle, c'est moi qui t'assassine : le détour que tu as fait pour venir à

Lesbos , a donné à César le temps de te devancer sur le Nil ; car, quel autre que lui eût ordonné ce crime abominable ? Qui que tu sois, barbare, toi que le ciel envoie pour arracher la vie à mon époux, soit que tu serves la rage de César, ou que tu assouvisses la tienne, tu ne sais pas où ta main doit frapper pour déchirer l'âme de Pompée. Tu te hâtes de lui donner le coup mortel ! c'est tout ce qu'un vaincu demande. Que ma mort précède la sienne, et qu'il en soit témoin : voilà son vrai supplice. Si la guerre est son crime, je n'en suis pas exempte : je suis la seule Romaine qu'on ait vue suivre son époux et sur les mers et dans les camps : aucun de ses dangers ne m'a intimidée ; j'ai fait ce que les rois n'ont osé faire, j'ai tendu les bras au vaincu. Est-ce donc ainsi que ta femme, ô Pompée, a mérité d'être laissée sur un vaisseau, loin des dangers que tu courais ? Homme injuste, tu m'as fait l'outrage de ménager ma vie en exposant la tienne ! Je

trouverai la mort sans qu'un roi me l'en-voie. O vous, qui avez suivi Pompée, laissez-moi me jeter dans les flots ou me servir de l'un de ces cordages. Pompée n'a-t-il pas un ami qui daigne me plonger son épée dans le sein ? Ce qu'un tel service aura de cruel, sera imputé à César. Mais quoi ! vous m'empêchez de finir mes déplorables jours ? O mon époux ! tu respirez encore, et Cornélie n'est déjà plus libre ! on me défend de me donner la mort ; on me garde pour le vainqueur ! » A peine a-t-elle achevé ces mots, qu'elle tombe dans les bras des siens ; et le vaisseau plein d'épouvante s'éloigne et gagne la haute mer.

Pompée, en expirant, avait conservé sur son visage vénérable l'empreinte de la majesté ; on n'y voyait que de l'indignation contre les dieux qui l'avaient trahi ; l'effort même de la nature en ces derniers moments n'avait point altéré ses traits : c'est le témoignage de ceux qui virent sa tête exposée ; car Septime ajoutant le sacrilège

au parricide, avait arraché le voile qui couvrait la face du héros expirant; et comme il rendait les derniers soupirs, il lui avait tranché la tête. Mais le lâche Romain ne fut que l'instrument de ce nouveau forfait : Achilles, pour comble d'opprobre, lui en ravit l'odieux honneur; et ce fut lui qui présenta au roi ce reste sacré de Pompée.

L'impie et cruel enfant, pour mieux reconnaître les traits du héros, ose porter la main sur ce front que révéraient tous les rois de la terre: il ose en écarter ces cheveux blanchis qui en décoraient la majesté. Il fait exposer au bout d'une lance cette tête qui semble respirer, dont la bouche palpite encore, et dont les yeux sont entr'ouverts; cette tête d'un héros pacifique et juste, à l'aspect de laquelle le sénat, le Champ-de-Mars, la tribune, voyaient tous les cœurs s'émouvoir. O Fortune de Rome! c'est sous ces traits que tu aimais à te contempler. Ce ne fut pas assez pour le tyran de l'Égypte de voir la tête de Pom-

pée, il voulut que l'on conservât ce monument de son impiété. Infâme et dernier rejeton de la race de Lagos, prince indigne du jour que tu vas perdre, et du sceptre qui va passer aux mains de ton impudique sœur; quoi! tandis qu'Alexandre a sur le Nil un vaste et superbe tombeau, que des pyramides immenses couvrent les cendres des Ptolomée, et d'une foule de rois qui ont été la honte du trône; le corps de Pompée est le jouet des flots, et, poussé d'écueil en écueil, se brise contre le rivage! t'en eût-il coûté tant de soins de le conserver tout entier, ne fût-ce que pour l'offrir aux yeux de son beau-père? Voilà donc ce que réservait à Pompée cette Fortune qui élevait si haut ses destins, et de quel coup elle devait le frapper au comble des grandeurs humaines! La cruelle assemble en un seul jour tous les maux dont elle l'a exempté durant le cours d'une longue vie. Tel fut le sort de ce héros, qu'il ne connut jamais le mélange des succès et des revers.

Heureux , aucun des dieux ne le troubla ; malheureux , aucun ne lui fit grâce. Leur main suspendue sur lui ne l'a frappé qu'une fois ; le voilà jeté sur le sable , brisé par les écueils , et le misérable jouet des eaux qui se mêlent avec son sang. Son corps est si défiguré , que la seule marque à laquelle il soit reconnaissable , est d'être séparé de sa tête. Le sort voulut bien cependant lui accorder en secret une humble sépulture , soit pour qu'il n'en fût pas absolument privé , soit pour qu'il n'en obtînt pas une plus honorable.

Cordus , un vieux Romain du parti de Pompée , qui , de l'île de Chypre où il était questeur , s'était retiré en Égypte , ose , à la faveur de la nuit , sortir de sa retraite obscure ; il s'avance à pas tremblants vers le rivage de la mer. La lune répandait à peine à travers les nuages une triste et faible clarté ; mais à la lueur de ses rayons , le cadavre flottant sur les eaux blanchissantes , frappe les yeux de ce vieil-

lard; et dans son âme, à cette vue, la piété l'emportant sur la crainte, il entreprend d'attirer au rivage ce corps abandonné à la merci des flots. Dès qu'il peut le saisir, il le serre étroitement entre ses bras, et le dispute à la mer qui l'entraîne. Mais trop faible pour l'enlever, il attend que la vague le pousse; et secondé par elle, il l'amène au bord : lorsqu'il le voit à sec étendu sur le sable, il se jette lui-même sur le sein de Pompée, arrose de larmes toutes ses blessures, et se plaint au ciel en ces mots : « O Fortune ! ce Pompée, qui te fut si cher, ne te demande point l'encens et les parfums que Rome brûlerait sur son bûcher; il ne demande point que sa pompe funèbre rappelle ses anciens triomphes; que des chants lugubres retentissent à son passage; que des citoyens, avec un saint respect, le portent comme leur père; et qu'une armée en deuil, et la lance baissée, environne son cercueil. Accorde seulement à ce héros la sépulture d'un homme

du peuple , et un bûcher simple , où son corps se purifie et se consume. C'est bien assez , grands dieux ! de le priver des larmes de Cornélie. Si elle était ici , je la verrais étendue sur le sable , et les cheveux épars , auprès du corps de son époux qu'elle presserait dans ses bras ; mais quoiqu'elle ne soit pas encore bien éloignée , elle ne peut se joindre à moi pour lui rendre les derniers devoirs. »

Comme il parlait ainsi , il découvrit de loin le bûcher d'un jeune homme , qui , négligé par ses parents , brûlait sans qu'aucun d'eux veillât auprès de lui. Il en va dérober la flamme , et tirant de sous le cadavre quelques bois à demi brûlés : « Qui que tu sois , dit-il , ombre délaissée , et sans doute peu chère aux tiens , mais moins malheureuse que celle de Pompée , pardonne à une main étrangère de violer ton bûcher. S'il reste encore quelque sentiment au-delà de la vie , tu cèdes toi-même ta place ; et loin de te plaindre qu'on te dé-

robe une partie de ce bûcher, tu aurais honte d'en jouir seule, tandis que les mânes errants de Pompée en seraient privés. »

Alors retournant sur ses pas, il rassemble les débris d'un navire épars sur le rivage ; et après y avoir placé le corps du héros : « O grand homme, dit-il, ô toi qui fis la gloire du nom romain ; s'il est plus triste pour toi d'être réduit à ces indignes funérailles que d'être le jouet des flots, puisse ton ombre détourner les yeux des devoirs que je te vais rendre. L'iniquité du sort autorise les soins que je prends pour empêcher que tu ne sois en proie aux animaux dévorants du ciel, de l'onde et de la terre, ou exposé aux outrages de la haine de César. Contente-toi, s'il est possible, de cet indigne bûcher : au moins est-ce une main romaine qui te l'élève et qui l'allume. Si le ciel me permet jamais de retourner dans l'Italie, des cendres si sacrées ne resteront point dans ce profane lieu. Cor-

nélie les recevra de ma main, et les déposera dans une urne.... En attendant laissons sur ce rivage quelque marque qui enseigne le lieu de sa sépulture; et si quelqu'un veut apaiser ses mânes et les honorer dignement, qu'il sache où retrouver ses cendres. » Ainsi parlait le vieillard; et de son souffle, il excitait la flamme où le corps du héros se consumait lentement.

Dès que le jour commence à luire, Cor-
dus tremblant d'être surpris, s'éloigne et
va se cacher; mais sa piété ne lui permet
pas de laisser les funérailles imparfaites.
Il revient, retire des flammes le corps à
demi consumé, et l'ensevelit sous le sable.
Mais de peur que le vent n'en disperse les
cendres, il les couvre d'une pierre brute;
et sur un pieu à demi brûlé, il grave ces
mots : *C'est ici que Pompée repose* (1).

(1) Appien dit que quelqu'un y mit cette inscription :

Vix caperet templum quem parva recondit arena.

O Fortune! voilà ce que tu veux qu'on appelle le tombeau de Pompée. Le mont OËta est le tombeau d'Hercule, le Nysa celui de Bacchus, et Pompée n'a dans l'Égypte qu'une pierre et un peu de sable! Penses-tu, Cordus, y enfermer ses mânes? La terre entière est leur asile, son ombre a le droit d'habiter partout où s'étend la puissance et la gloire du nom romain. Ah! que du moins aucune marque n'indique sa sépulture. Alors toute l'Égypte lui sera consacrée; et incertains du lieu où il reposera, les peuples ne fouleront qu'avec respect la terre qui peut le couvrir. Hâte-toi, Cordus, de détruire ce monument du crime des dieux; ou si tu veux graver un nom si sacré sur la pierre, ajoutes-y tous ses hauts faits, et la guerre des Alpes contre Lépide, et celle d'Espagne contre Sertorius, et le triomphe accordé avant l'âge à un simple chevalier; ajoute la sûreté des mers rétablie par la défaite des pirates, les Maures vaincus, les peuples vagabonds du

Caucase domptés, et tous les rois qu'il a soumis vers le Nord et dans l'Orient. Dis qu'en posant les armes, il venait constamment reprendre la robe de citoyen; et que trois fois rentré dans Rome sur le char de victoire, il n'en voulut que l'honneur d'avoir donné des triomphes à sa patrie. Quel tombeau contiendrait tant de titres de gloire? et ici s'élève un poteau où son nom seul est gravé! ce nom que Rome lisait sur le frontispice de ses temples et sur des arcs décorés des dépouilles des nations, ce nom écrit près d'un vil tombeau, est presque caché sous le sable! le voyageur romain, s'il n'en est averti, passera sans l'apercevoir! Oh! que la prêtresse de Cumès était bien inspirée, lorsqu'elle recommandait aux Romains d'éviter les bords qu'un fleuve inonde pendant l'été. O fatale Egypte! puisse, pour te punir, ce fleuve détourner son cours; puisse le ciel refuser à tes campagnes les fécondes pluies de l'hiver, et cette terre fertile se changer en

des sables pareils aux sables de l'Éthiopie. Tandis que Rome reçoit dans ses temples tes monstrueuses divinités, tu laisses les mânes de Pompée dans la poussière ! Mais toi, Rome, qui as consacré des temples à ton tyran (1), tu n'as pas encore daigné faire apporter dans tes murs les restes de ton défenseur ! son ombre est encore exilée ! Tu as pu craindre autrefois d'irriter son vainqueur ; mais aujourd'hui qui peut t'empêcher de remplir un devoir si juste ? Et si la mer n'a point submergé le tombeau de Pompée, qui de nous croira profaner ses cendres, en prenant soin de les recueillir dans une urne digne de lui ? Heureux moi-même, et trop heureux, si Rome daignait me choisir pour les lui apporter dans mon sein ! O Pompée, le jour viendra peut-être, où pour apaiser la colère céleste, et faire cesser quelque fléau, les dieux mêmes nous prescriront de trans-

(1) A César.

porter tes restes au sein de ta patrie ; le souverain pontife ira au-devant de ton urne pour la recevoir, et traversera Rome chargé de ce dépôt. Cependant quel est le voyageur qui passera dans l'Orient sans aller révéler ta tombe, et qui voyant ta cendre confondue avec le sable, ne demandera pas qu'on apaise tes mânes ? L'indignité de ce tombeau ne nuira point à ta mémoire ; tes cendres placées dans nos temples et enfermées dans un vase d'or, imprimeraient moins de respect. Cette pierre battue par la mer de Libye, a quelque chose de plus auguste, de plus imposant que des autels. Souvent tel qui refuse son encens aux dieux du Capitole, adore le monceau de terre où sont cachés les débris d'un chêne frappé de la foudre. Ce sera même dans l'avenir un avantage pour toi, Pompée, de n'avoir pas eu pour tombeau un marbre superbe et durable. Dans peu, cet amas de poussière sera dissipé ; dans peu, la pierre où ton nom est gravé sera ense-

velie : il ne restera plus aucun vestige de ta mort ; et ce que l'Égypte racontera de ta sépulture , paraîtra peut-être aussi fabuleux que ce que la Crète raconte de celle de Jupiter.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

ARGUMENT DU LIVRE NEUVIÈME.

Apothéose de Pompée. Caton rassemble à Corcyre les débris de Pharsale, et passe en Afrique. **Plaintes et regrets de Cornélie** en s'éloignant du rivage de l'Égypte, où elle a cru voir de loin brûler le corps de son époux. Elle et Sextus viennent joindre Caton. **Fureur de Cnéius**, fils aîné de Pompée, en apprenant la mort de son père. **Honneurs funèbres** rendus dans le camp à la mémoire de ce héros, et aux mânes des Romains qui ont péri dans la Thessalie. **Éloge de Pompée**, prononcé par Caton. **Défection des Ciliciens**; discours de leur chef pour la justifier. Les Romains eux-mêmes veulent quitter les armes : **harangue de Caton**, qui les ramène et les retient. Caton veut aller se joindre au roi Juba. Il tente le trajet par mer. **Description des Syrtes.** La flotte de Caton est dispersée par une tempête. Il entreprend de faire le tour des Syrtes à travers les sables de Libye. **Discours qu'il tient à ses soldats** avant que de se mettre en marche. **Description de la Libye.** Tempête élevée sur terre, où l'armée romaine est prête à périr, ensevelie sous le sable. **Marche des Romains à travers ces plaines arides.** Réponse de

Caton à un soldat qui lui présente dans son casque un peu d'eau qu'il vient de puiser. On passe devant le temple de Jupiter Ammon; Caton refuse d'interroger l'oracle. L'armée poursuit sa route. Caton donne l'exemple d'une patience inépuisable. Enthousiasme du poète pour la vertu de Caton. On rencontre une source remplie de serpents; les soldats refusent d'y boire; Caton les rassure, et y boit le premier. Cause fabuleuse de l'effroyable quantité de serpents dont la Libye est peuplée. Mort cruelle de ceux des Romains qui sont mordus par ces serpents. Découragement et plaintes de l'armée. Comment elle fut secourue et sauvée par les Psylles, peuple de ces climats. Elle arrive enfin à Leptis, sur la côte fertile de la Libye. César, cherchant les traces de Pompée, passe en Phrygie, et parcourt les ruines de Troie. De là il fait voile vers l'Égypte. Dès qu'il se présente devant le Phare, Ptolomée envoie au-devant de lui, et on lui présente la tête de Pompée. Comment il reçoit ce présent.

LIVRE NEUVIÈME.

Les mânes de Pompée ne restèrent point ensevelis dans la poussière de l'Égypte. Ils se détachent de son corps à demi consumé, et s'élancent vers les régions éthérées. C'est entre le ciel étoilé et l'air qui enveloppe la terre, qu'habitent les mânes des demi-dieux. Cette incorruptible vertu qui, dans le cours de leur vie mortelle, a conservé leur âme innocente et pure, l'élève au ciel sur ses ailes de feu. Ce n'est point l'encens qui parfume les morts, ni l'urne d'or qui enferme leur cendre, qui les fait arriver dans ce lieu fortuné. Dès que Pompée y est parvenu, qu'il s'est pénétré de la vraie lumière, et qu'il a contemplé de près tous ces globes étincelants, dont les uns roulent sur nos têtes, et les autres sont fixes aux deux pôles des cieux;

il regarde le jour d'ici-bas comme une lueur qui se perd au sein d'une profonde nuit, et sourit de voir sa dépouille jouet du crime et de la mort. De là il vole comme l'éclair sur les champs de la Thessalie, sur les drapeaux sanglants de César, et sur les mers où sont encore répandues toutes ses flottes. Ce génie vengeur du crime se repose au sein du vertueux Brutus, et va se fixer dans l'âme de l'inflexible Caton.

Tandis que le sort de la guerre était en suspens, et qu'on pouvait encore douter quel maître la victoire allait donner au monde, Caton avait haï Pompée, quoiqu'il eût suivi ses drapeaux sous les auspices de la patrie, et à l'exemple du sénat; mais depuis le malheur de Pharsale, toute l'âme de Caton s'était livrée au vaincu. Il embrassa la patrie désolée et sans appui; il réchauffa les cœurs des peuples que la frayeur avait glacés; il remit l'épée dans les mains tremblantes qui l'avaient laissée tomber, et soutint la guerre civile sans dé-

sir de régner, sans crainte de servir. Caton ne fit rien pour sa propre cause; et depuis la mort de Pompée, son parti fut uniquement le parti de la liberté. Les forces en étaient dispersées, et la rapidité du vainqueur pouvait les enlever; Caton se hâte de les recueillir. Il se rend à Corcyre, et sur mille vaisseaux il emporte avec lui les débris de Pharsale. Sur cette flotte immense, dont la mer est couverte, qui croirait voir une armée en fuite? Il passe au-dessus de Malée, et devant l'ancre du Ténare qui communique au séjour des morts. De là il aborde à Cythère, et Borée qui enfle ses voiles, lui fait raser l'île de Crète, dont le rivage paraît s'enfuir. Caton arrivé en Afrique, force la ville de Phiconte à recevoir ses vaisseaux. Bientôt, à la faveur d'un vent paisible, il gagne la côte de Palinure. (Car l'Ausonie n'est pas la seule où ce pilote des Troyens ait laissé son nom : la Libye a des témoignages qu'il se plaisait dans ses tranquilles ports.) Là, des vais-

seaux qu'on découvre de loin, et qui voguent à pleine voile, tiennent les esprits dans le doute, s'ils leur apportent des ennemis ou des compagnons d'infortune. L'activité du vainqueur fait tout craindre : on n'aperçoit pas un navire où l'on ne tremble de voir César; mais ceux-ci ne sont pleins que de deuil, de gémissements, et de maux capables d'arracher des larmes, même à l'inflexible Caton.

Cornélie ayant engagé inutilement Sextus et sa flotte à retarder leur fuite, pour voir si le corps de Pompée, poussé vers le rivage de l'Égypte, ne serait pas ramené par les flots; et la flamme d'un bûcher lui annonçant de loin qu'il obtenait une humble sépulture : « O ciel, dit-elle, je n'étais donc pas digne d'allumer le bûcher de mon époux, de tomber moi-même sur son corps glacé, de le serrer entre mes bras, d'arroser ses plaies de mes larmes, de le placer au-dessus des flammes, d'y brûler mes cheveux arrachés de ma main, et de

recueillir dans mon sein ses cendres brûlantes encore, pour distribuer dans nos temples tout ce qui resterait de lui? Son corps brûle dénué de tous les honneurs funèbres. C'est peut-être un Égyptien qui rend à ses mânes ce devoir odieux! Ombre de Crassus, réjouis-toi d'être privée de la sépulture : celle qu'on accorde à Pompée, est un nouveau trait de la haine des dieux. Quoi! mon malheur est donc partout le même? jamais il ne me sera permis d'ensevelir mes époux, et jamais je ne presserai contre mon cœur gémissant une urne pleine de leurs cendres?.... Que dis-tu, Cornélie? te faut-il un tombeau pour entretenir ta douleur? ton cœur n'est-il pas tout rempli de Pompée? son image n'est-elle pas gravée et vivante au fond de ton âme? Ah! que celle qui veut survivre à son époux cherche des cendres qui la consolent.... Cependant cette faible lueur que j'aperçois de loin, Pompée! c'est la flamme de ton bûcher, c'est quelque chose de

toi encore.... Hélas ! ce feu se dérobe à moi ; la fumée qui s'en exhale, et qui emporte les restes de mon époux s'évanouit dans l'air aux rayons du soleil naissant. Les vents contraires à mes vœux, enflent la voile qui m'éloigne. Ah ! qu'on me laisse sur ces bords. Les lieux témoins de ses victoires, le Capitole même où il a triomphé, me seraient moins chers : Pompée heureux est oublié de moi : je le veux tel que le Nil le possède. Je ne me plaindrai point de rester sur une terre coupable : le crime a consacré le lieu. Fils de Pompée, c'est à toi de tenter le sort des combats. Porte par tout l'univers les étendards de ton père ; écoute ce qu'il m'a chargée de dire à ses enfants : Dès que mon heure sera venue, et que j'aurai fermé les yeux, mes fils, prenez tous deux en mains les flambeaux de la guerre civile ; et tant qu'il restera sur la terre quelque rejeton de ma race, qu'il ne soit pas permis aux Césars de régner. Soulevez au bruit de mon nom

tout ce qu'il peut y avoir au monde de rois indépendants et de cités libres encore. Voilà le parti que je vous laisse, les armes que je vous remets. Quiconque portera sur les mers le nom de Pompée, y trouvera des flottes. Il n'est aucun peuple qui ne consente à suivre mon héritier dans les combats. Conservez seulement une âme indomptable, et n'oubliez jamais quel père vous vengez. Il n'y a sous le ciel qu'un seul homme à qui vous puissiez obéir sans honte, s'il prend la défense de la liberté : C'est Caton.... C'en est fait, Pompée, j'ai acquitté ma foi ; j'ai accompli ta volonté dernière. Le moyen que tu as pris pour m'engager à te survivre, a réussi. Je n'ai pas voulu emporter au tombeau tes paroles. Je suis libre enfin de te suivre à travers l'éternelle nuit, et aux enfers, s'il y a des enfers. J'ignore combien durera cette mort lente ; mais si mon âme tarde à rompre ses liens, si elle a pu te voir expirer sans voler après toi, elle en sera cruelle-

ment punie. Consumée par la tristesse, étouffée par les sanglots, c'est avec mes larmes qu'il faut qu'elle s'écoule. Je n'aurai recours ni au fer, ni au lien fatal. Il serait honteux pour moi de ne pouvoir mourir de ma seule douleur. » En parlant ainsi, elle s'enveloppe la tête de lugubres voiles, et se dévouant aux ténèbres, elle se jette au fond du vaisseau. Là, elle embrasse étroitement la douleur qui la dévore, s'abreuve et jouit de ses larmes, et chérit les maux que lui cause le souvenir de son époux. Ni le mugissement des flots, ni le bruit des vents à travers les cordages, ni le cri d'effroi qui s'élève dans le vaisseau prêt à périr, rien ne l'émeut. Elle attend la mort, déjà étendue comme dans un cercueil; et au milieu de la tempête, elle fait pour elle-même des vœux contraires aux vœux des matelots.

Ce fut d'abord au rivage de Chypre que la poussa la mer écumante. Mais bientôt s'élève du côté de l'aurore, un vent plus

doux, qui la conduit aux bords de la Libye, vers le camp même de Caton (1).

L'ainé des enfants de Pompée plongé dans une tristesse morne, l'esprit frappé du noir pressentiment qui annonce les grands malheurs, reconnaît du haut du rivage les compagnons de son père; et voyant son frère avec eux, il s'élance sur leur vaisseau. « Sextus, lui dit-il, où est mon père ? l'appui de Rome, le chef des nations est-il vivant ? ou Rome, en le perdant, a-t-elle tout perdu ? » Son frère lui répond : « Que vous êtes heureux d'avoir abordé loin de l'Égypte, et de n'avoir que la douleur d'entendre le crime dont mes yeux ont été les témoins ! Pompée est mort, et ce n'est ni par le glaive de César, ni par

(1) Comme Caton allait rangeant la côte, il rencontra Sextus, le plus jeune des fils de Pompée, qui lui dit le premier comment son père avait été tué en Égypte.... Il aborda premièrement en la ville de Cyrène. (Plutarque, *Vie de Caton d'Utique*.)

une main digne de ce grand parricide. L'infâme roi du Nil en est l'auteur. Pompée s'était livré à lui sous la garde des dieux garants de l'hospitalité, et sur la foi de ses bienfaits prodigués à cette indigne race. Il est mort victime d'un roi qu'il avait couronné lui-même : j'ai vu de lâches meurtriers déchirer le sein de mon père, et ne pouvant me persuader que le tyran de l'Égypte eût pris sur lui cet attentat, je croyais que César nous y avait devancés. Mais j'ai été moins saisi d'horreur de voir assassiner ce vieillard auguste, que de voir sa tête qu'on avait tranchée, portée en triomphe au palais du tyran. Sans doute il attend le vainqueur pour la lui offrir, et il la garde pour attester son crime. A l'égard du corps du héros, nous ignorons s'il est en proie aux oiseaux du ciel et aux chiens voraces de l'Égypte, ou si c'était lui que consumait dans le silence de la nuit, un bûcher que nous avons vu allumé sur le rivage. Quelque injure que ce corps ait re-

que, je ne la reproche qu'aux dieux. Mais réserver sa tête à César, c'est l'outrage et le crime des hommes. »

Cnéius à ce récit ne répandit point sa douleur en gémissements et en larmes ; mais sa piété se changeant en fureur :
• Nochers, dit-il, dégagez les ancres, lancez nos vaisseaux sur les mers ; que la flotte , à force de rames, lutte et vogue contre les vents. Chefs des Romains, vengeurs de mon père , suivez-moi. La guerre n'eut jamais une plus digne cause. Allons ensevelir les cendres de ce héros ; allons nous baigner dans le sang du lâche roi qui l'a fait périr. Quoi ! je ne démolirai point les temples , les palais, les tombeaux de l'Égypte ? je ne plongerai pas le cadavre d'Alexandre dans le lac (1) qui baigne ses murs ? je ne serai pas traîner dans le Nil les membres d'Amasis et de ses successeurs, arrachés du fond de leurs pyramides ? Oui, mon père, je ven-

(1). Le lac Marœotis.

gerai sur eux tes mânes privés de la sépulture; je renverserai les statues de leur Isis et de leur Osiris; c'est sur leurs débris enflammés que je ferai brûler la tête de Pompée, et le bœuf Apis, tout sacré qu'il est, sera immolé sur son tombeau. Pour punir cette odieuse terre, je dévasterai ses campagnes. Le Nil aura beau s'y répandre, nul ne cultivera ses dons. O mon père, tu posséderas seul l'Égypte après en avoir vu chasser les hommes et les dieux. » Il dit et veut que la flotte s'élance sur le sein des mers irritées. Mais Caton, témoin de sa fureur, en la louant, sut l'apaiser.

Cependant, le bruit de la mort de Pompée s'étant répandu dans le camp, tout le rivage retentit de gémissements et de plaintes. La terre n'avait jamais vu d'exemple d'un si grand deuil; jamais tant de peuples ensemble n'avaient pleuré la mort d'un seul homme. Mais ce fut surtout lorsqu'on vit Cornélie, les yeux épuisés de larmes, le visage couvert de ses cheveux épars,

sortir du fond du vaisseau; ce fut alors que les cris et les sanglots redoublèrent. Dès qu'elle est descendue sur une terre amie, elle ramasse les vêtements et les riches dépouilles de Pompée, ses armes, ses robes de pourpre, cette parure triomphale que le Capitole avait vue trois fois; elle les fait brûler sur un bûcher funèbre. Malheureux! voilà les cendres qui lui restent de son époux. Sa piété servit d'exemple à celle de toute l'armée, et le rivage fut bientôt couvert de bûchers consacrés aux mânes de ceux qui avaient péri dans la Thessalie. Mais les regrets de cette multitude, et les reproches qu'elle faisait aux dieux sur la perte de son héros, touchèrent moins l'ombre de Pompée que le témoignage que lui rendit Caton : ce fut en peu de paroles; mais ces paroles portaient d'un cœur tout plein de la vérité.

« Il nous est mort, dit-il, un citoyen qui, sans approcher de la modération et de l'austère équité de nos pères, était cepen-

dant un exemple utile dans un temps où les droits les plus saints sont méconnus et violés. Il fut puissant, et il respecta la liberté de sa patrie. Le peuple eût consenti à l'avoir pour maître, et il vécut en homme privé. Il gouvernait le sénat, mais le sénat régnait. Il ne s'attribua jamais aucun des droits de la guerre : ce qu'il voulait qu'on lui accordât, il voulait qu'on fût libre de le lui refuser. Il a possédé d'immenses richesses, mais il en a plus acquis à l'état qu'il n'en a réservé pour lui. Il a su prendre les armes, il a su les quitter. Il a préféré la gloire des combats aux honneurs de la pourpre ; mais dans les camps même, il a chéri la paix. Chef des armées, il se plaisait à exercer le pouvoir suprême, mais il se plaisait à le déposer. Sa maison fut chaste, fermée au luxe, incorruptible à la prospérité. Son nom fut illustre et révérend chez les nations, et d'un grand poids dans l'autorité et la puissance de notre ville. Sous Marius et Sylla, la li-

berté réelle avait péri; mais il nous en restait l'ombre; et cette ombre elle-même s'évanouit à la mort de Pompée. On n'aura plus honte de prétendre à régner, et il n'y aura plus dans Rome ni vestiges de république, ni apparence de sénat. Tu es heureux, Pompée, d'avoir trouvé la mort au sortir de Pharsale, et que le Nil te l'ait offerte lorsqu'il t'eût fallu la chercher : tu aurais eu peut-être la faiblesse de vivre sujet de César. Le premier avantage de l'homme, dans le malheur, est de savoir mourir; le second, d'y être forcé. O Fortune, s'il faut que Rome subisse le joug d'un tyran, fais pour moi de Juba un nouveau Ptolomée! qu'il me garde pour être offert aux yeux de César, j'y consens, pourvu qu'il commence par me trancher la tête. »

L'ombre généreuse de Pompée entendit ces paroles, et ce fut pour lui un plus grand honneur que si la tribune et les places de Rome avaient retenti de ses louanges.

Cependant, la discorde s'élève dans le

camp. Le soldat, découragé par la mort de Pompée, demande à quitter les armes; et Tarcon, chef des Ciliciens, est celui qui donne le signal de la désertion. Caton qui le vit prêt à s'échapper avec sa flotte, accourut au rivage, et lui dit : « O Cilicien, qui jamais n'as renoncé au brigandage, vas-tu de nouveau infester les mers? Pompée n'est plus; tu redeviens pirate. » En disant ces mots, il regardait tous ces séditionnels assemblés en tumulte. L'un d'eux alors, sans dissimuler la résolution de s'enfuir : « Pardonne, Caton, lui dit-il, si la mort de Pompée nous détache de son parti. Lui seul nous y avait engagés. C'est pour lui que nous avons pris les armes, et non pour la guerre civile. Celui que l'univers préférerait à la paix, ne vit plus; et une cause qui n'est plus la sienne devient étrangère pour nous. Permetts-nous d'aller revoir nos dieux domestiques, nos femmes et nos enfants. Car aussi-bien quel sera le terme de cette guerre, si Pharsale, si la

mort même de Pompée n'en est pas la fin ? Le temps de vivre est passé pour nous ; laisse-nous chercher une mort tranquille, et nous assurer un tombeau. A peine la guerre civile promet-elle la sépulture à ses chefs. Et qu'a de si affreux le sort qui nous attend ? les vaincus sont-ils condamnés à subir le joug d'un Barbare ? est-ce au pouvoir du Scythe ou de l'Arménien que la Fortune nous fait tomber ? C'est devant un Romain décoré de la pourpre que nous allons poser les armes. Celui qui, du vivant de Pompée, fut le second, est aujourd'hui pour nous le premier des hommes. Fidèles à la mémoire de Pompée, nous lui rendons cet honneur insigne de souffrir après lui le maître que le sort nous donne, mais de n'avoir plus de chef de notre choix. O grand homme, tu seras le seul que nous aurons suivi dans les combats ; et après toi, c'est au destin que nous nous laisserons conduire : car il n'y a rien à espérer d'une plus longue résistance ; tout est sou-

mis, tout est livré à la fortune de César. Sa victoire a dissipé nos forces. Les malheureux n'ont point d'amis, et tous les cœurs leur sont fermés. César est donc dans l'univers le seul assez puissant et assez généreux, pour être le refuge et le salut des vaincus. Sous Pompée, la guerre civile était pour nous un devoir; à présent elle serait un crime. Toi, Caton, si c'est le parti des lois et de la patrie que tu veux suivre, imite-nous, et viens te ranger sous les drapeaux d'un consul. »

En parlant ainsi, il s'élance sur la poupe, et une nombreuse jeunesse s'y jette en foule sur ses pas. C'en était fait de Rome, et sur tout le rivage on voyait l'armée en tumulte demander à se rendre à César, si la voix du vertueux Caton ne se fût élevée encore.

« Et vous aussi, Romains, dit-il, vous n'avez combattu que pour le choix d'un maître ! C'est donc le parti de Pompée, et non celui de Rome, que vous avez suivi ?

Quoi! dès l'instant que vous cessez de travailler à vous donner des chaînes, que vous vivez pour vous, et non plus pour un chef, qu'en mourant, du moins vous n'avez plus à craindre d'avoir acquis, au prix de votre sang, l'empire du monde à un homme; et que vous êtes sûrs, si vous venez à vaincre, de n'avoir vaincu que pour vous : dès cet instant, vous vous laissez, vous vous rebutez de la guerre! votre tête à peine est délivrée du joug qu'elle veut le reprendre, et vous ne pouvez plus vous passer d'un roi! Ah! c'est à présent, si vous êtes des hommes, qu'il est digne de vous d'affronter les dangers. Pompée lui-même pouvait abuser du sang qu'il vous faisait répandre; désormais, c'est pour la patrie, pour elle seule que vous refusez de tirer l'épée et de braver la mort. Vous touchez à la liberté; de trois tyrans, un seul vous reste; et vous aurez la honte de souffrir que l'Égyptien, que le Parthe, ait plus fait pour vous que vous! Allez, cœurs lâches et ram-

pants, rendez le crime de Ptolomée inutile. On n'aura garde de vous accuser d'avoir trempé vos mains dans le sang; on croira bien plutôt que c'est vous qui, les premiers, avez tourné le dos dans la déroute de Pharsale. Allez en toute sûreté vous présenter à César : il est juste qu'il vous laisse la vie, puisque vous vous rendez à lui sans avoir soutenu ni siège ni combat. O vils esclaves ! en perdant votre maître, vous courez vers son héritier ! Que ne méritez-vous de lui plus que la vie et le pardon ? Vous avez en vos mains la fille de Métellus (1), la femme et les fils de Pompée; traînez-les aux pieds de César; renchérissez sur le présent que Ptolomée lui prépare. Celui qui portera ma tête au tyran, peut en attendre aussi un prix considérable, et cette récompense vous prouvera du moins qu'il était bon de suivre mes drapeaux. Prenez courage; et par un

(1) Cornélie, fille de Métellus Scipion.

crime atroce, signalez-vous aux yeux de César. La fuite seule, sans quelque grand forfait, ne serait qu'une lâcheté. » Il dit, et ces paroles ramènent au rivage les vaisseaux qui gagnaient la mer.

Tels on voit des essaims d'abeilles, en quittant les cellules de cire d'où elles sont écloses, oublier leur premier asile, et au lieu d'entrelacer leurs ailes, voler sans guide et chacune à son gré : les fleurs n'ont plus d'attrait pour elles; et dans leur course oisive et vagabonde, elles dédaignent d'y goûter. Mais si le son de l'airain se fait entendre, saisies d'étonnement, elles suspendent leur essor; l'ardeur du travail, l'amour des fleurs, le désir d'en extraire la liqueur du miel se réveille en elles; et le pasteur rassuré, tranquille sur le gazon du mont Hybla, se réjouit d'avoir conservé la richesse de sa cabane. De même, à la voix de Caton, tous les esprits sont ramenés. Il leur inspire le courage et la constance de souffrir tous les maux d'une juste guerre.

Mais dès-lors il se proposa de tenir sans cesse occupés aux durs exercices des armes une multitude d'hommes qui n'avaient point appris à supporter le repos.

Il commença par les fatiguer sur les sables de ce rivage, et le siège de Cyrène fut le premier de leurs travaux. Quoique cette ville eût d'abord été fermée au parti de Caton, il n'en tira aucune vengeance : sa victoire est la seule peine qu'il fait subir aux vaincus.

De là il veut aller vers les confins du Maure, se joindre avec le roi Juba (1). Les Syrtes s'opposent à son passage ; mais,

(1) Étant à Cyrène, il ouït nouvelles que Scipion, beau-père de Pompée, s'était retiré vers le roi Juba,.... il délibéra de s'aller joindre à eux. Il se mit en chemin par terre, à cause que c'était en la saison de l'hiver.... Ils furent sept jours entiers à marcher continuellement, lui servant de guide, et marchant le premier à pied. (Plutarque, *Vie de Caton d'Utique*.) Selon Strabon, ils furent trente jours en marche.

quel que soit l'obstacle , sa vertu courageuse espère de le surmonter.

Quand la nature tira l'univers du chaos, elle laissa , dans le partage des éléments , les Syrtes indécis entre la terre et l'onde; car ils ne sont absolument ni sous les eaux, ni au-dessus. Limite incertaine, et des deux côtés également inaccessible, c'est une mer interrompue par des écueils, c'est une terre entrecoupée par les courants d'une mer profonde. Ce sont comme des bords rangés l'un devant, l'autre , et entre lesquels on entend les flots se briser et mugir. Ainsi, la nature a laissé inutile cette partie d'elle-même. Peut-être aussi qu'autrefois les Syrtes étaient pleinement inondés ; mais le rapide flambeau du jour qui aspire l'humide élément pour fomentier ses dévorantes flammes, épuise sans cesse les eaux qui sont le plus près de la zone brûlante , et la mer lui dispute encore les terres qu'il veut dessécher. Le temps viendra cependant que les Syrtes seront une plage ari-

de ; car dès à présent même, le fond n'en est couvert que d'une légère surface d'eau ; et cette mer, qui doit tarir un jour, commence à laisser voir ses sables.

Dès que la rame, en sillonnant les ondes, a lancé la flotte loin du port de Cyrène, le vent du midi se lève en frémissant, environné de noirs orages. Ce vent exerçant sa fureur sur les climats de son empire, soulève la mer et la chasse loin des sables de la Libye, dont il lui fait un rivage nouveau. Malheur aux vaisseaux dont il saisit la voile : malgré tout l'effort des cordages, il la fait voler par-dessus la proue, et la tient enflée au-delà. Que le nocher la ploie et l'attache aux antennes, sa prévoyance est inutile : les antennes mêmes se brisent, et le mât reste dépouillé. Ceux des vaisseaux qui ont baissé leurs mâts, échappés à la fureur du vent, deviennent le jouet de l'onde, et sont jetés sur les écueils. Là, tandis que la proue appuie sur le sable, la poupe est suspendue

et flotte sur les eaux ; et le navire , entre deux périls , a d'un côté la terre qui menace de le briser , de l'autre , la vague irritée qui s'efforce de l'engloutir. Le reste de la flotte est plus heureux : emporté loin du bord sur une mer profonde , il n'est battu que par les flots. Le plus grand nombre des vaisseaux , guidés par de sages pilotes , et sûrs de leur route avec des matelots à qui ce rivage est connu , vont aborder au marais de Triton. Le dieu dont la trompe fait retentir tous les rivages de la mer , se plaît , dit-on , dans ce lac paisible qui n'est pas moins cher à Pallas. Quand cette déesse fut née de la tête de Jupiter , elle vint sur la terre , et ce fut en Libye (car de tous les climats , c'est le plus près du ciel , comme le prouve sa chaleur) , ce fut là qu'elle descendit. Elle se vit pour la première fois dans le cristal de ces tranquilles eaux ; son pied se posa sur leur rive ; et ce lieu fut si agréable à la déesse , qu'elle en prit elle-même le nom de Tritonide.

Non loin de là serpente le Léthé : on dit qu'il descend chez les morts, et qu'ils y boivent l'oubli de la vie. Sur ces mêmes bords fleurissait le jardin des Hespérides, qui, sous la garde d'un vigilant dragon, portait jadis des fruits dorés; mais depuis long-temps, il ne conserve plus aucune trace de ses richesses. Que l'envieux dispute à l'antiquité ses prodiges, et à la poésie son merveilleux; il n'en est pas moins vrai qu'il y eut autrefois dans ces climats une forêt dont les rameaux étaient chargés de pommes d'or. Les fleurs avaient l'éclat et la couleur des fruits, et les arbres ployaient sous le poids de ces richesses renaissantes. Le soin en était confié à une troupe de jeunes vierges; et un dragon, dont jamais le sommeil n'appesantit la paupière, embrassant la tige des arbres, gardait ce jardin précieux. Ce fut Alcide qui en enleva les fruits, et qui, laissant la forêt dépouillée de ses trésors, les apporta dans l'Argolide au tyran qui lui commandait.

La flotte échappée aux écueils des Syrtes , ayant donc gagné ce rivage, ne s'exposa point au-delà ; mais sous le fils aîné de Pompée, elle se tint dans les ports de la côte la plus riche de la Libye : le reste fut recueilli par Caton , sur les mêmes bords d'où il était parti. Mais la vertu de ce héros ne pouvant se résoudre à demeurer oisive , il ose se frayer une route par des régions inconnues ; et se confiant à ses armes, il veut tourner du côté de la terre les Syrtes qu'il n'a pu franchir. L'hiver même l'y détermine , car il lui interdit la mer : les pluies qu'il fait espérer rassurent ceux que les chaleurs effraient ; et la saison qu'adoucit le climat , et le climat que la saison tempère , semblent , dans cette longue route, devoir épargner au soldat ce qu'un soleil brûlant ou ce qu'un âpre hiver lui feraient souffrir l'un sans l'autre.

Caton, avant de s'engager dans ces vastes plaines de sable où règne la stérilité, tient ce discours à son armée : « O vous

qui, en suivant mes drapeaux, ne demandez qu'à mourir libres, et qu'à dérober votre tête au joug, tenez vos âmes préparées aux grands efforts de vertu et à des travaux dignes d'elle. Nous allons traverser des déserts brûlés par le soleil, où l'on trouve à peine quelques sources d'eau, et qui sont peuplés de serpents venimeux. Le voyage est pénible, et je ne le propose qu'à ceux qui ont renoncé au soin de leur salut, et pour qui c'est assez d'aller au secours des lois et de la patrie expirante. Que ceux-là seuls viennent avec moi, à travers des sables où jamais avant nous les pas de l'homme ne furent imprimés. Car je ne veux tromper personne, ni engager une foule timide à me suivre, avec la crainte au fond du cœur. Je ne veux pour compagnons que ceux dont le courage s'accroît dans les dangers, et qui, sur ma foi et à mon exemple, ne connaissent rien de plus beau, ni de plus romain, que de souffrir même les plus grands maux. Mais si quel-

qu'un a besoin qu'on lui réponde de son salut, s'il tient aux douceurs de la vie, qu'il s'en aille chercher un maître par un chemin plus facile et plus sûr. Dès que j'aurai mis le pied sur le sable, que le soleil darde sur moi ses feux, que des serpents gonflés de venin m'environnent; je veux éprouver le premier tous les périls qui vous menaceront. Si quelqu'un me voit boire avant lui, qu'il se plaigne de souffrir la soif; qu'il se plaigne de la chaleur, s'il me voit chercher un ombrage; qu'il se rebute d'aller à pied, s'il me voit aller à cheval à la tête de mes cohortes, ou si on distingue à quelque marque le chef entre les soldats. Les serpents, la soif, la chaleur, l'aridité de ces vastes plaines sont des délices pour la vertu. C'est dans les dures extrémités que la patience triomphe, et jouit d'elle-même. Une âme honnête n'a jamais tant de joie que lorsque, par de grands efforts, elle s'éprouve et se ressent. Du reste, il fallait tous les maux que la Li-

bye nous prépare, pour nous sauver du déshonneur attaché à la fuite, et faire voir que ce n'est ni la peine, ni le danger que nous fuyons. »

Ainsi Caton pénètre et remplit tous les cœurs du feu de sa vertu, et de l'amour des travaux pénibles. A l'instant même, il prend sa route sur ce rivage qu'il ne doit plus revoir; et la Libye, où ce grand homme va être enseveli dans un humble tombeau, s'empare de sa destinée, qu'il suit avec tranquillité.

Si l'on en croit l'opinion commune, l'Afrique est la troisième partie du monde; mais, par son étendue et sa position, elle fait partie de l'Europe. Car le Nil n'est pas plus éloigné que le Tanaïs des bornes du couchant; et l'Asie, dont ces deux fleuves sont la limite, est plus étendue elle seule que l'Afrique et l'Europe ensemble. Elle partage avec l'une les climats du Midi, les climats du Nord avec l'autre; et tandis qu'elles deux s'unissent pour embras-

ser l'Occident, tout l'Orient est occupé par elle.

La Libye n'est fertile que vers les bords où le soleil va se coucher dans l'onde; encore n'a-t-elle point de vives sources qui l'arrosent : mais quelquefois les aquilons y vont répandre en pluie les nuages du nord, et la sérénité de notre ciel fait la richesse de cette terre. Elle ne produit rien de pernicieux : ni l'or, ni le fer ne germent dans son sein; elle n'enfante aucun de nos crimes. Innocente et pure, elle ne contient que les éléments de la végétation. Ce qu'elle a de plus précieux, ce sont des forêts de citronniers, dont même ses peuples ignoraient l'usage. Pour eux, le feuillage et l'ombre de ces bois en faisaient toute la valeur. Ce furent nos mains qui portèrent la hache dans ces forêts inconnues, quand notre luxe alla chercher aux extrémités du monde des tables ainsi que des mets, pour les délices de nos festins. Mais la côte qui embrasse les Syrtes, placée sous un ciel

trop ardent, et voisine de la brûlante zone, étouffe sous un sable aride les dons de Cérès et de Bacchus. Aucune racine n'y trouve à s'attacher et à se nourrir : cette terre a perdu les germines de la vie ; et le ciel ne prend aucun soin de lui rendre la fécondité. La nature y languit dans un stérile engourdissement, et l'influence des saisons ne se fait point sentir à ces sables arides. Seulement il y naît çà et là quelques plantes sauvages, dont le Nazamon se nourrit. Ce peuple dur et farouche habite nu aux environs des Syrtes ; il fait son butin des débris des vaisseaux qui sont jetés sur les écueils. Du haut des sables du rivage, ces brigands attendent leur proie, et sans que jamais aucun vaisseau arrive au port, ils en recueillent les richesses. C'est ainsi que, par des naufrages, le Nazamon est en commerce avec tous les peuples de l'univers.

Telle est la route que l'austère vertu ordonne à Caton d'oser suivre. C'est là qu'une jeunesse, qui se croyait du moins

en sûreté du côté des vents et des tempêtes, retrouva tous les périls, toutes les frayeurs de la mer : car le vent du midi (1) est bien plus furieux sur ce rivage que sur les flots, et y fait bien plus de ravages. La Libye n'a point de montagne qui s'oppose à sa violence, ni de rocher qui rompe et qui dissipe ses tourbillons impétueux. Il n'y rencontre point de forêts sur lesquelles ses efforts se brisent, et où il se lasse à tor dre et à déraciner des chênes durcis par les ans. Sa course est libre dans ces vastes plaines, et il y exerce sans obstacle toute la rage qu'Éole inspire à ses enfants. Mais il ne mêle point de nuages chargés de pluie aux tourbillons de sable dont il obscurcit l'air. C'est une colonne de poussière qu'il élève et tient suspendue, sans en laisser

(1) Anciennement, dit Plutarque, il émut une telle tourmente en ces plaines-là, et y enleva de tels monceaux de sable, que cinquante mille hommes de l'armée de Cambise y demeurèrent morts dessous. (*Vie d'Alexandre.*)

échapper ni retomber le sommet. Le malheureux Nazamon voit le sol qu'il habite enlevé, et ses cabanes renversées ; le toit qui couvre le Garamante, vole dispersé dans les airs. La flamme ne lance pas plus haut les corps qu'elle fait éclater ; et autant qu'on voit s'élever les flots de fumée qui éclipsent le jour, autant s'élèvent vers le ciel ces noirs volumes de poussière. Cette tempête qui assaillit les Romains, fut plus violente que jamais : elle aurait ébranlé la terre si la Libye eût été formée de durs rochers qui, dans leurs flancs, eussent emprisonné ce vent furieux. Le soldat ne peut plus se tenir debout ; le sable même qu'il foule aux pieds, s'échappe et fuit sous ses pas chancelants. Un tourbillon rapide emporte et roule dans les airs les casques, les boucliers, les lances. Qui sait même à quelle distance il les fit voler ; si ce ne fut pas un prodige de voir ces armes tomber du

ciel (1); et si on ne reçut pas comme un présent des dieux cette dépouille des hommes. Ainsi peut-être un vent du midi ou du nord avait arraché à quelque peuple de l'Ausonie ces bouchiers qui tombèrent au pied des autels de Numa, et que l'élite de la jeunesse patricienne porte dans nos solennités. Toute l'armée s'étend sur la terre, dont la surface est bouleversée; et le soldat, de peur d'être enlevé, ramassant les plis de sa robe, se tient non-seulement couché, mais des deux mains ancré sur le sable : à peine encore en est-ce assez; et dès qu'il se croit affermi par son poids et par ses efforts, des flots de sable l'ensevelissent. C'est pour lui un travail à chaque instant nouveau que de s'en dégager; et forcé enfin de se lever debout, il se trouve encore investi par un monceau de poussière.

(1) Cela est outré : mais c'est un de ces traits que l'on pardonne à un jeune poëte.

Dès que le vent s'est apaisé, et que les nuages de sable qui obscurcissaient l'air se dissipent, l'armée romaine ne voit plus dans cette solitude immense aucune trace de sa route, et n'a plus pour indices des lieux que les astres qu'on a pour guides sur la vaste plaine des mers. L'horizon de la Libye laisse même au-dessous de lui nombre d'étoiles qui, vers le pôle, dirigent les matelots. La sérénité d'un ciel brûlant est pour le soldat un nouveau supplice. Son corps est trempé de sueur, et sa bouche embrasée d'une soif dévorante. Alors on découvre de loin une veine d'eau qui filtre à peine à travers le sable. Un soldat creusant cette faible source, y puise un peu d'eau dans son casque, et va l'offrir au général. Ils avaient tous la gorge remplie d'une brûlante poussière, et cette liqueur dans les mains de Caton excitait l'envie de toute l'armée. Mais Caton, au soldat qui la lui présentait, « Quoi! dit-il, me crois-tu le seul sans vertu parmi tant

d'hommes de courage, et m'as-tu vu jusqu'à présent si amolli, si peu capable de soutenir ces premières chaleurs? Homme indigne, tu mériterais que, pour te punir, je te fisse boire cette eau, en présence de tous ces braves gens, qui éprouvent la soif, et qui l'endurent. » Alors, avec indignation, il jette le casque par terre, et l'eau répandue leur suffit à tous (1).

On approchait de ce temple élevé dans les déserts du Garamante, et le seul qui fût en Libye. Il est consacré à Jupiter; mais le dieu n'y est pas représenté la foudre à la main, comme sur nos autels : il a des cornes de béliet, et on l'appelle Ammon. La structure de ce temple n'étoit point une profane magnificence; ni le rubis, ni l'or de l'Orient n'éclate dans les offrandes qu'on y suspend; et quoique seul

(1) Pareille chose étoit arrivée à Alexandre, lorsqu'il poursuivait Darius. (Plutarque, *Vie d'Alexandre*.)

adoré des peuples de l'Éthiopie, de l'Arabie et de l'Inde, ce dieu est pauvre, son temple est pur, il y garde inviolablement la simplicité de son premier culte; et depuis tant de siècles, il se défend encore du luxe de l'Asie et de l'or des Romains.

Une forêt verdoyante, dont le temple est environné, atteste qu'un dieu y réside: car les sables qui s'étendent depuis les murs de Bérénice jusqu'à la ville de Lep-tis, n'ont jamais produit un feuillage, et la forêt d'Ammon est une merveille unique dans ces climats. Une fontaine qui coule près du temple, est la cause de ce prodige. Le limon qui se mêle au sable qu'elle arrose, le lie en l'humectant, et compose avec lui une terre souple et fertile. La forêt cependant n'est pas assez touffue pour faire obstacle aux traits du jour, lorsqu'il se balance au plus haut du ciel. L'arbre à peine alors en défend sa tige, tant les rayons qui l'environnent chassent l'ombre vers le centre, et l'abrégent de tous

côtés. On a reconnu que c'est là que le cercle du solstice touche à celui des signes du ciel.

Les peuples de l'Orient assiégeaient les portes du temple, et demandaient à consulter l'oracle de Jupiter. Mais la foule s'ouvrit avec respect devant le général romain. Les amis de Caton le conjuraient d'éprouver la vérité de cet oracle si célèbre dans l'univers, et de juger par lui-même s'il méritait sa renommée antique. Labiénus était celui qui le pressait le plus instamment d'interroger le ciel sur les événements cachés dans l'avenir. « Le hasard, disait-il, ou plutôt notre bon destin, fait trouver sur notre passage l'oracle du plus grand des dieux; de quel prix ses conseils ne sont-ils pas pour nous ? Il peut nous conduire au-delà des Syrtes, et nous éclairer sur les succès divers que cette guerre doit avoir : car à qui les dieux confieraient-ils plus intimement leurs secrets qu'à la sainteté de Caton ? Votre vie a tou-

jours eu pour règle leur suprême loi. Un dieu vous éclaire et vous guide. Voici pour vous une occasion de communiquer avec Jupiter. Demandez-lui quel sera le sort de César et le destin de Rome; si les peuples rentrés dans leurs droits verront leur liberté et leurs lois rétablies, ou si le fruit de la guerre civile sera perdu pour l'univers; remplissez-vous de l'esprit divin dont vous consulterez l'organe; et passionné pour l'austère vertu, demandez aux dieux en quoi elle consiste; demandez-leur une règle infaillible de justice et d'honnêteté. » Caton, plein de la divinité qui résidait en silence au fond de son âme, prononça ces paroles dignes de l'ancre prophétique : « Que veux-tu, Labiénus, que je demande? Si j'aime mieux mourir libre, les armes à la main, que de vivre sous un tyran; si cette vie n'est rien que le retardement d'une vie heureuse et durable; s'il y a quelque force au monde qui puisse nuire à l'homme de bien; si la Fortune perd,

ses menaces quand elle s'attaque à la vertu; s'il suffit de vouloir ce qui est louable, et si le succès ajouté à ce qui est honnête? Nous savons tout cela, et Ammon lui-même ne le graverait pas plus profondément dans nos cœurs. Nous sommes tous dans la main des dieux; et que leur oracle se taise, ce n'est pas moins leur volonté que nous accomplissons. La divinité n'a pas besoin de paroles : celui qui nous a fait naître, nous dit, quand nous naissons, tout ce que nous devons savoir. Il n'a point choisi des sables stériles pour ne s'y communiquer qu'à un petit nombre d'hommes : ce n'est point dans cette poussière qu'il a caché la vérité. La divinité a-t-elle d'autre demeure que la terre, l'onde, le ciel et le cœur de l'homme juste? Pourquoi chercher si loin les dieux? Jupiter est tout ce que tu vois, tout ce que tu sens en toi-même. Que ceux qui, dans un avenir douteux, portent une âme irrésolue, aient besoin d'interroger le sort : pour moi, ce

n'est point la certitude des oracles qui me rassure, mais la certitude de la mort. Timide ou courageux, il faut que l'homme meure. Voilà ce que Jupiter a dit, et c'est assez. »

Telle fut la réponse de Caton; et sans chercher à affaiblir la foi qu'on avait à ce temple, il s'en éloigne, laissant aux peuples leur Ammon, qu'il n'a pas voulu éprouver.

Il marche à la tête de ses troupes, une lance à la main; comme un simple soldat. Dans les travaux qu'ils ont à soutenir, son exemple est l'ordre qu'il donne. On ne le voit ni porté sur un lit, ni traîné sur un char. Forcé de céder au sommeil, il plaint le peu de moments qu'il ne peut lui refuser. Si, après une longue marche, on trouve une eau salubre, il est le dernier à soulager sa soif; il se tient sur le bord, et fait boire avant lui jusqu'aux valets de son armée.

Si la plus grande gloire est due au plus

vraiment homme de bien, et si l'on considère la vertu en elle-même sans aucun égard aux succès, ceux de nos ancêtres que nous vantons le plus, ne sont près de Caton que des hommes heureux. Qui jamais, ou par ses victoires, ou par le sang qu'ont répandu ses armes, a mérité un si grand nom ? J'aimerais mieux avoir fait cette marche triomphante autour des Syrtes, à travers la Libye, que de monter trois fois au Capitole sur le char de Pompée, ou que de marcher, comme Marius, sur la tête de Jugurtha. Le voici, Rome, le voici, le vrai père de la patrie, le héros digne de tes autels, celui par qui, dans aucun temps, tu n'auras honte de jurer; celui dont un jour, si jamais ta tête se relève libre du joug, tu seras sûrement un dieu.

A mesure qu'on avançait sous cette zone, que la nature a interdite aux humains, les rayons du soleil devenaient plus ardens, les sources d'eau beaucoup plus rares. Cependant, on rencontra au milieu

des sables une fontaine abondante, mais si remplie de serpents, qu'elle avait peine à les contenir. Le froid aspic rampait sur ses bords ; et le dipse brûlant au milieu des eaux n'y pouvait éteindre sa soif. Caton qui vit que son armée allait périr si elle s'abstenait de boire à cette source : « Amis, dit-il, votre frayeur est vaine : la morsure des serpents est venimeuse ; le poison que leur dent distille est mortel quand il se mêle avec le sang ; mais l'eau dans laquelle ils nagent ne l'est pas. » En disant ces mots, il puise de cette eau peut-être empoisonnée ; et dans tous les sables de la Libye, cette fontaine fut la seule dont il voulut boire le premier.

D'où vient que l'air de la Libye, si fertile en venins mortels, peuple ces climats de serpents ? Ce n'est pas à nous d'en chercher la cause. Mais une fable répandue à ce sujet dans l'univers, a tenu lieu de la vérité.

Au fond de l'Afrique, et vers ces bords

où l'Océan bouillonne sous un soleil brûlant, Méduse tenait son empire. Ce fut de son sein que la nature fit naître les premiers serpents. Ce fut de sa bouche hideuse qu'on entendit pour la première fois sortir leurs sifflements aigus, et qu'on vit leurs langues élancées agiter leurs mobiles dards. Comme une longue chevelure, ils se déployaient sur son dos, et la Gorgone se plaisait à les sentir flotter sur ses épaules. Autour de son front se dressaient les couleuvres entrelacées, et le venin des vipères dé coulait de ses cheveux. Son regard frappait tous ceux qui la voyaient en face d'une mort qu'ils n'avaient le temps ni de craindre ni de sentir. Le corps était pétrifié avant que l'âme en fût détachée. Ni le père de Méduse (1), ni sa mère Ceto, ni ses sœurs les Gorgones, ne peuvent la regarder; aucun des animaux ne soutient sa vue, les serpents même de sa tête se replient

(1) Phorcus, dieu marin, fils de Neptune.

en arrière pour éviter son aspect. En la voyant, les oiseaux du ciel tombent en cailloux, les bêtes féroces se durcissent en pierres, les peuples voisins de l'Éthiopie éprouvent le même sort : ce fut par elle qu'aux bords du Couchant, Atlas, qui, debout, soutenait le ciel, fut tout-à-coup transformé en montagne; et lorsque l'épouvante régnait parmi les dieux, Pallas, portant sur son égide la tête de la Gorgone, termina la guerre des Titans en les changeant tous en rochers. Pallas avait demandé cette tête à Persée pour prix du secours qu'elle lui donna, lorsque avec les ailes de Mercure et sa faux ruisselante encore du sang d'Argus, le fils de Jupiter et de Danaë fendit les airs pour aller combattre Méduse. Pallas, en lui traçant sa route, lui donna un bouclier d'airain, dans lequel l'image de la Gorgone se réfléchissait à ses yeux. Méduse était plongée dans un sommeil profond, qui fut pour elle celui de la mort. Mais tous ses serpents n'é-

taient pas endormis : les uns tombaient languissamment sur son visage et sur ses yeux fermés à la lumière, les autres veillaient à la défense de sa tête. Persée était saisi d'effroi; mais Pallas dirige son vol, et guidant elle-même sa main tremblante, elle fit tomber sous le tranchant du fer cette tête effroyable, armée de serpents. Combien plus terrible en fut l'aspect après qu'elle eut été tranchée! quels flots de venin elle répandit! combien de morts cause sa vue! Pallas elle-même en eut horreur; et pour sauver Persée qu'elle eût pétrifié, quoiqu'il en détournât ses yeux, elle fit au visage de la Gorgone un voile épais de ses cheveux, et du tissu de ses conleuvres. Ainsi, le fils de Danaé enleva au ciel la tête de Méduse. Il allait diriger son vol sur les régions de l'Europe; mais Pallas lui ordonna d'épargner ces fertiles champs et les peuples qui les cultivaient. Car, qui n'eût pas levé les yeux pour regarder Persée fendant les airs? et c'en était fait de

tous ceux qui auraient vu la tête fatale. Il prend donc une route qui l'éloigne du Couchant, et qui lui fait traverser les sables de la Libye, solitude immense qui ne reçoit aucune espèce de culture, et que la nature a livrée aux feux dévorants du soleil. Cette terre condamnée à la stérilité, et qui jamais n'a rien produit d'utile, dès qu'elle est arrosée du sang que distille la tête du monstre, conçoit et couve dans son sein les germes qu'y répand cette pluie empestée et que foment la chaleur. De là sont éclos, dit la fable, l'aspic, le seps, le dipsé, le prester, et le céraste, et le scytale, et le rapide jaculus, et le basilic dont le souffle est mortel à tous les autres serpents, et vous qu'on révère dans nos climats (1), dragons ailés, brillants d'écailles d'or, et sans venin partout ailleurs que sous le ciel ardent de la Libye. Vous vous lancez du haut des airs sur les taureaux que votre queue embrasse et qu'elle étouffe dans ses

(1) Les Grecs les appelaient *Agathodæmones*.

replis. La masse énorme de l'éléphant ne le garantit pas lui-même. C'est par un chemin tout semé de ces serpents venimeux que Caton mène ses soldats endurcis à la souffrance, et il a la douleur de les voir périr de blessures presque invisibles, et dans des tourments inouïs.

Aulus, jeune porte-enseigne, se sent embrasé d'un feu qui le dévore; le venin qui coule dans ses veines est celui d'un dipse, dont la dent subtile s'est à peine laissé sentir. Aulus prend cette ardeur pour celle de la soif: ni l'honneur de ses armes, ni la voix de Caton affligé de le voir souffrir, rien ne le retient; il jette son enseigne, il court furieux çà et là, cherchant une eau qui le désaltère; de son épée enfin, il se coupe les veines, et il s'abreuve de son propre sang. Caton ordonne qu'on se mette en marche, pour dérober à ses soldats ce spectacle décourageant; mais un objet plus douloureux encore se présente à lui. Un Romain, nommé Sabellus, se sentant

mordu par un seps, l'arrache aussitôt de la plaie où ses dents enfoncées tenaient obstinément; et du fer de son javelot, il le perce et l'attache à la terre. Le seps, quoique le plus petit, est le plus cruel de tous les reptiles. A peine son venin a coulé dans les veines, que les chairs fondent comme la neige, ou comme la cire aux rayons du soleil, et les os restent dépouillés; les os même en sont pénétrés, et il les réduit en poussière, sans laisser aucune apparence du corps qu'il a consumé. Un autre genre de mort succède. Un soldat marse, appelé Nasidius, reçoit l'atteinte du prester. A l'instant même son sang bouillonne comme l'eau dans l'airain brûlant; un rouge de feu colore son visage; son corps s'enfle, sa peau se tend, sa forme naturelle est comme ensevelie dans une monstrueuse masse; ses compagnons n'osant l'inhumér, s'éloignent de son corps hideux, dont le volume s'accroît encore, et le laissent en proie aux oiseaux voraces qui s'abstien-

dront d'y toucher, et aux bêtes féroces qu'un trépas soudain punira d'en avoir fait leur proie.

Tullus, magnanime jeune homme et sectateur passionné de la vertu de Caton, expire de la morsure d'un serpent non moins redoutable : au lieu de sang, c'est un poison vermeil qui jaillit de toutes ses veines : sa bouche le vomit à grands flots, ses yeux le répandent en larmes, ses pores l'exhalent en sueur; et tout son corps n'est qu'une plaie. Pour toi, malheureux Lévus, c'est l'aspic qui fait couler un froid mortel jusqu'à ton cœur. Sans qu'aucune douleur t'annonce sa morsure, tes yeux appesantis sont couverts d'un épais nuage, et le sommeil te conduit chez les morts. Le serpent jaculus, auprès duquel la pierre qui se détache de la fronde, et la flèche qui part de la main du Scythe, seraient lentes à fendre l'air, atteint le brave Polus à la tempe; et la vie, pour lui échapper, n'attend pas l'effet du venin. Que servit à Murrhus d'a-

voir percé un basilic du fer de sa lance ? Le poison subtil et rapide s'insinua le long du bois que tenait la main du jeune homme : il en sentit l'atteinte, et dans le même instant il se coupa la main d'un coup de son épée ; alors voyant, exempt de péril, le venin dévorer sa proie, il s'applaudit de lui avoir livré cette partie de lui-même. Qui croirait, à voir le scorpion, qu'il eût la force de donner une mort si précipitée ? Qui craindrait de fouler le sable où se tient caché l'imperceptible solpuga ? Les Parques cependant leur ont donné des droits sur les jours des faibles mortels, et les Romains en font l'épreuve. Ni le jour, ni la nuit, ne leur laisse un repos tranquille ; la terre où ils se couchent leur est suspecte : ils n'ont pour lit ni chaume, ni feuillage ; ils sont étendus sur le sable, exposés à mille morts. La chaleur de leur corps attire les serpents, que saisit la fraîcheur des nuits ; et ce n'est qu'après les avoir réchauffés dans leur sein, qu'ils se réveillent à leurs morsures.

Ce qui les désespère, c'est que n'ayant pour guide que le ciel, ils ne connaissent de leur route ni la mesure, ni le terme. « O dieux, s'écriaient-ils souvent, rendez-nous les combats que nous fuyons, rendez-nous les champs de Pharsale. Pourquoi faire périr indignement des hommes de courage, qui ont juré de mourir les armes à la main? Ici, c'est le dipse et le céraste qui nous font la guerre, et qui combattent pour César. Qu'on nous mène donc sous la zone torride, sous le char du soleil, nous y périrons, mais victimes des astres du ciel, non des reptiles de la terre. Ce n'est pas de l'Afrique, ce n'est pas de toi, Nature, que nous nous plaignons. En livrant cette terre aux serpents, tu l'avais interdite aux hommes. Tu la rendis stérile pour les en écarter, et pour les garantir des poisons qu'elle engendre. C'est nous qui sommes venus malgré toi habiter parmi les serpents. Qu'il nous voit bien punis, celui des dieux qui pour rendre ces champs de la

mort inaccessibles aux humains , a placé d'un côté les écueils des Syrtes , et de l'autre la zone brûlante ; qu'il nous voit bien punis d'avoir enfreint ses lois ! Peut-être approchons-nous des barrières du monde , et allons-nous pénétrer dans les retraites les plus cachées, les plus profondes de la nature. De plus grands maux peut-être nous y sont réservés. N'est-ce point là que l'élément du feu se mêle avec celui des eaux , et que le ciel affaisse la terre ? Car nous ne connaissons rien au-delà des sables de la Libye ; et nous regretterons peut-être ce désert rempli de serpents : en eux du moins la vie existe, l'homme y peut respirer comme eux. Hélas ! nous ne demandons point à revoir les champs de notre patrie : le doux climat de l'Europe , le beau ciel de l'Asie est trop loin de nous ; mais l'Afrique où est-elle ? où l'avons-nous laissée ? Quand nous avons quitté Cyrène, le froid de l'hiver s'y faisait sentir. Dans le peu de chemin que nous avons fait, l'or-

dre des saisons est-il renversé ? Nous avons sans doute passé le milieu du ciel ; nous avançons vers l'autre pôle ; nous faisons le tour de la terre. Peut-être Rome en ce moment est-elle sous nos pieds. Ah ! pour toute consolation dans nos peines, nous demandons que nos ennemis, que César lui-même, osent nous poursuivre par où nous les fuyons. »

Ainsi leur dure patience se soulageait par des plaintes. Mais ce qui leur fait supporter ces travaux, c'est la vertu de leur chef, qui, couché comme eux sur le sable, défie à toute heure la Fortune de triompher de lui. Il partage seul tous les maux qui désolent son armée. Partout où il est appelé, il y vole, et il y apporte plus que la vie, la force de souffrir la mort. En expirant devant lui, on n'oserait laisser échapper une plainte. Et quel pouvoir auraient les plus grands maux sur l'âme de celui qui sait les vaincre, même dans l'âme des autres, et dont le seul aspect leur apprend

que la douleur ne peut rien ? La Fortune enfin, lasse d'éprouver ces malheureux , leur offrit un secours si long-temps attendu.

Il y a parmi les Marmarides un peuple qu'on nomme les Psylles (1). C'est le seul dans toute la Libye pour qui les serpents ne soient point à craindre. Il joint contre eux la vertu des herbes à la force des enchantements, et il semble avoir fait un pacte avec la mort. Ce peuple est si persuadé que son sang est incorruptible au venin, qu'aussitôt que ses enfants viennent au jour il les expose à la morsure de l'aspic, pour éprouver si en eux ce sang n'a point souffert de mélange adultère. Ainsi l'oiseau de

(1) Caton, dit Plutarque, amenait avec lui de ces hommes qu'on appelle en Afrique les Psylles, lesquels guérissent les morsures des serpents, et sucent le venin avec la bouche, et charment et enchantent les serpents mêmes, de manière qu'ils les rendent comme évanouis, et n'ayant pouvoir aucun de mal faire. (*Vie de Caton d'Utique.*)

Jupiter, dès qu'il a fait éclore ses petits, les présente au soleil levant ; et ceux dont l'œil fixe a la force de soutenir l'éclat de ses rayons, sont reconnus et nourris par leur père ; mais ceux que la lumière blesse et qui baissent les yeux, sont abandonnés. L'épreuve de la naissance est la même parmi les Psylles : ils ne reconnaissent pour leur enfant que celui qui, sans être effrayé, joue avec les serpents qu'on lui met dans les mains. Le don que ce peuple a de les enchanter, ne lui est pas seulement utile à lui-même ; il l'emploie encore au salut de ses hôtes, auprès desquels il veille à leur défense ; et sa piété est l'unique refuge de l'étranger dans ces climats. Ce fut elle qui sauva l'armée de Caton. Ce bon peuple suivait sa marche ; et lorsque le chef ordonnait de dresser les tentes, les Psylles prenaient soin de purifier le camp, en brûlant à l'entour les herbes odorantes qu'ils savent employer à leurs enchantements. Ainsi le soldat passait des nuits tran-

quilles. Mais si quelqu'un, pendant le jour, avait reçu l'atteinte de ces reptiles venimeux, c'était alors que l'art des Psylles usait des charmes les plus forts pour arrêter le cours du poison, et pour le retirer des veines. Si la force des herbes enchantées ne suffit pas, ils appliquent leur bouche à la plaie, ils pressent le venin avec leurs lèvres, ils l'expriment avec leurs dents, et ils reconnaissent au goût le serpent qui l'a distillé.

Soulagée par leur secours, l'armée s'avavançait à travers ces campagnes; et la lune avait déjà renouvelé, perdu et repris sa clarté, depuis qu'elle voyait Caton errer dans ces sables stériles.

Cependant la terre sous leurs pas commençait à s'affermir, et sa consistance annonçait l'humidité qui la fertilise; déjà même on voyait de loin s'élever des arbres, peu touffus encore, et clair-semés sur l'horizon; déjà l'on découvrait quelques cabanes couvertes de chaume. Oh!

quelle fut la joie des troupes, lorsque, pour présage d'un plus heureux climat, elles virent pour la première fois de fiers lions venir à leur rencontre ! Leptis était la ville la plus prochaine ; et ce fut dans ce séjour tranquille qu'elles passèrent un hiver exempt des chaleurs du Midi et des frimas du Nord.

Dès que César, rassasié de sang, se fut éloigné de Pharsale (1), il écarta tous autres soins pour s'attacher à poursuivre son gendre. Après avoir inutilement suivi ses traces sur la terre, guidé par la renommée, il le chercha sur les eaux. Il traverse le Bosphore de Thrace, il voit ce rivage fameux par les amours d'Héro, et cette mer où périt Hélé, et qui depuis en a porté le nom. De là il gagne la côte de Sigée, et ces bords dont la renommée le remplit d'admiration. Il parcourt les rives du Si-

(1) Ce fut Brutus, selon Plutarque, qui, par conjecture, indiqua à César la route que Pompée avait prise, (*Vie de Brutus.*)

mois, et le promontoire de Rhœté, consacré par le tombeau d'Ajâx. Il marche à travers ces ombres qui doivent tant au génie des poètes ! Il erre dans les champs de la fameuse Troie ; il cherche les traces des murs élevés par Apollon. Quelques buissons stériles, quelques troncs de vieux chênes couvrent les débris du palais des rois et des temples des dieux. Troie entière est ensevelie sous des ronces ; ses ruines même ont péri. Il reconnaît le rocher où fut enchaînée Hésione, et la forêt témoin des amours d'Anchise et de Vénus, et l'ancre où siégea le beau Pâris, le juge des trois déesses, le lieu d'où fut enlevé Ganimède, et le mont sur lequel la crédule OEnoue rendit heureux son infidèle amant. Il ne voit pas un seul endroit qui ne rappelle un nom célèbre. Il avait passé, sans s'en apercevoir, un petit ruisseau qui serpentait dans la poussière ; ce ruisseau était le Xanthe. Il portait négligemment ses pas sur un monceau de terre couvert de gazon ; un

Phrygien lui dit : « Que faites-vous ? vous foulez les mânes d'Hector. » Il passait auprès d'un tas de pierres renversées, qui n'étaient plus que d'informes débris. « Quoi ! lui dit son guide, vous ne regardez pas l'autel de Jupiter, où Pyrrhus immola Priam ? »

O travail immortel et sacré des poètes ! tu sauves de l'oubli tout ce que tu veux ; c'est par toi que les peuples triomphent de la mort, et revivent dans tous les âges. César ne porte point envie à la mémoire de ces héros que leur poète a éternisée, car si les muses du Latium peuvent prétendre à quelque gloire, j'ose te promettre que la race future lira ton nom dans mes vers, aussi long-temps que le nom d'Achille dans les vers du chantre de Smyrne. Mon poëme ne périra point, et ne sera jamais condamné aux ténèbres.

Dès que les yeux de César se sont rassasiés du spectacle de la vénérable antiqui-

te, il érige à la hâte un autel de gazon (1); et après y avoir allumé la flamme, il y fait ainsi sa prière : « Dieux des cendres de Troie, ô qui que vous soyez qui habitez parmi ses ruines, et vous, aïeux d'Énée et mes aïeux, dont les lares sont aujourd'hui révévés dans Albe et dans Lavinium, et dont le feu apporté de Phrygie brûle encore sur nos autels; et toi, Pallas, dont la statue, qu'aucun homme ne vit jamais, est conservée à Rome dans le lieu le plus saint du temple de Vesta, comme le gage solennel de la durée de notre empire; le dernier, et peut-être le plus fameux des des-

(1) Alexandre en passant sur les ruines de Troie, y fit des effusions funéraires aux héros dont les corps y étaient ensevelis, principalement à Achille.... On lui demanda s'il ne voulait point voir la lyre de Paris, qu'on disait avoir conservée. Il répondit : « Je n'ai pas grande envie de voir celle-là; mais je verrais volontiers celle d'Achille, sur laquelle il jouait et chantait les hauts faits et prouesses des hommes vertueux du temps passé. (Plutarque, *Vie d'Alexandre*.)

cendants d'Iule, fait fumer l'encens sur vos autels, et vous rappelle par ses vœux dans le sein de votre patrie. Accordez-moi des succès heureux dans le reste de mes travaux : je rétablirai ce royaume, et je le rendrai florissant. L'Ausonie reconnaissante relèvera les murs des villes de Phrygie, et Troie à son tour fille de Rome, renaitra de ses débris. »

Après avoir formé ces vœux, il remonte sur ses vaisseaux, et profitant de la faveur des vents, il leur livre toutes ses voiles, afin de réparer le temps qu'il a perdu sur les bords phrygiens. Déjà il a passé Lesbos, bientôt il laisse après lui l'Asie; et le zéphire qui pousse la flotte, ne laissant pas un moment ses cordages détendus, fait voir à César, dès la septième nuit, les flambeaux du Phare allumés sur le rivage de l'Égypte. Mais l'éclat du jour avait effacé celui de ces flambeaux nocturnes, avant que César arrivât dans le port. Au tumulte qu'il vit régner sur le rivage, au

bruit confus de mille voix qui se confondaient dans les airs, il conçut des soupçons sur la foi de Ptolomée et de son peuple; et n'osant d'abord s'y livrer, il tint sa flotte loin du rivage. Bientôt un satellite de Ptolomée, chargé de ses affreux présents, aborde en pleine mer les vaisseaux de César, et lui présente la tête de Pompée, mais couverte d'un voile; et avant de l'offrir à ses yeux, sa bouche exécration commence par exalter le crime de son maître.

« Vainqueur de la terre, dit-il à César, ô vous, le plus grand des Romains, et, ce que vous ne savez point encore, maître paisible et de Rome et du monde, puisque Pompée ne vit plus; le roi du Nil vous assure le prix de vos travaux et sur la terre et sur les mers. Il vous présente ce qui manquait seul à votre victoire de Pharsale. En votre absence, il a terminé pour vous la guerre civile. Pompée cherchant à réparer les pertes qu'il avait faites dans la

Thessalie, est venu tomber sous nos coups. C'est à ce prix, César, que Ptolomée vient d'acheter votre faveur. C'est d'un tel sang qu'il a voulu cimenter son alliance avec vous. Recevez sous vos lois le royaume d'Égypte, sans qu'il vous coûte un seul de vos soldats; acceptez l'empire absolu de la mer où le Nil se jette; acceptez tout ce que vous donneriez pour la tête de Pompée; et regardez comme le plus fidèle de vos clients celui à qui les destins ont permis d'exécuter un si grand coup d'état. Ne croyez pas, César, qu'il ne soit d'aucun prix, parce qu'il a été facile. L'aïeul du jeune prince était lié avec Pompée des nœuds de l'hospitalité; son père lui devait sa couronne. Que vous dirai-je de plus? Vous donnerez vous-même un nom au service qu'il vous a rendu, ou vous attendrez que l'univers le nomme. Si c'est un crime, vous avouerez que le mérite en est plus grand, puisqu'on vous en a épargné le reproche. »

Après ce discours, il découvre et présente à César la tête de Pompée. La mort avait déjà changé ses traits. César eut peine à les reconnaître (1). Ce ne fut point à la première vue qu'il rejeta cet horrible présent, et qu'il en détourna les yeux : ses regards s'y attachèrent pour s'en assurer; mais lorsqu'il eut vérifié le crime, et qu'il put paraître en sûreté sensible et généreux, il répandit quelques larmes, que la douleur ne faisait point couler; et du fond d'un cœur satisfait, il fit sortir des plaintes simulées. Il ne fallait pas moins, pour déguiser sa joie, que tous les signes de la douleur. Par-là il dérobe au tyran du Nil le mérite de son forfait; et les larmes qu'il

(1) Lorsqu'on lui présenta la tête de Pompée, il détourna les yeux, dit Appien, et il ordonna qu'on l'ensevelit dans un lieu des faubourgs, où il fit élever un petit temple à Némésis. Plutarque ajoute qu'il reçut le cachet de Pompée; et qu'en le regardant il se mit à pleurer. (Plutarque, *Vie de César*.)

répand sur la tête de Pompée, le dispensent de la payer. Lui qui, sans changer de visage, avait foulé aux pieds les corps des sénateurs, et qui d'un œil sec avait vu Pharsale, il n'osa refuser à Pompée des gémissements et des pleurs. O César, tu as fait une guerre implacable à celui que tu devais pleurer ! Non , ce n'est pas ton alliance avec Pompée qui te touche ; ce n'est pas le souvenir de ta fille et de son enfant ; tu sais que Pompée était cher aux peuples, et tu espères que tes regrets les rangeront sous tes drapeaux. Peut-être aussi es-tu indigné qu'un autre que toi ait osé croire pouvoir disposer de sa vie, et qu'on l'ait dérobé au triomphe de son superbe vainqueur. Mais, quel que soit le sentiment qui t'arrache des larmes, il est bien éloigné d'une piété véritable ; et ce n'était pas pour le sauver que tu le cherchais avec tant d'ardeur et sur la terre et sur les mers. Oh ! qu'il est heureux que la mort te l'ait enlevé ! Quelle honte la Fortune a épargnée à

Rome, en ne lui donnant pas le spectacle de César pardonnant à Pompée, et lui laissant la vie !

César ne laissa pas de soutenir par ses paroles les apparences de sa douleur. « Va, traître, emporte loin de mes yeux, dit-il, ces dons funestes de ton roi : votre crime est encore plus grand envers César qu'envers Pompée. Vous m'enlevez le seul prix, le seul avantage de la guerre civile, celui de sauver les vaincus. Si la sœur de Ptolomée ne lui était pas odieuse, je le paierais comme il le mérite; je lui enverrais en échange la tête de Cléopâtre. Qui lui a permis de mêler à mes victoires des trahisons et des assassinats ? est-ce pour lui donner sur nous le droit du glaive que nous avons combattu dans la Thessalie ? l'avons-nous rendu l'arbitre de nos jours ? Ce pouvoir que je n'ai pas voulu partager avec Pompée, souffrirai-je que Ptolomée ose l'exercer avec moi ? En vain tant de peuples armés seraient entrés dans nos que-

relles , s'il restait dans l'univers d'autre puissance que César , et si la terre avait deux maîtres. Je quitterais dès ce moment ce rivage que je déteste , sans le soin de ma renommée , qui me défend de laisser croire que je vous fuis par crainte plutôt que par indignation. Et ne croyez pas que je me trompe à ce que vous faites pour le vainqueur : l'accueil qu'a reçu Pompée en Égypte m'était préparé ; et si ce n'est pas ma tête que tu portes à la main , je ne le dois qu'au bonheur de mes armes en Thessalie. Le péril était bien plus grand que je ne croyais dans cette journée ! je ne craignais pour moi que l'exil , la colère de Pompée , le ressentiment de Rome , et je vois que le glaive de Ptolomée m'attendait si j'avais fui. Cependant, je veux bien pardonner à son âge et ne pas punir sa faiblesse du crime qu'on lui a suggéré. Mais qu'il sache que le pardon est tout le prix qu'il en peut attendre. Vous, ayez soin d'élever un bûcher, où la tête de ce

héros se consume ; non pas afin que votre crime soit à jamais enseveli, mais afin que son ombre soit apaisée. Sur un tombeau digne de lui , portez votre encens et vos vœux ; recueillez ses cendres dispersées sur ce rivage , et donnez un asile à ses mânes errants. Que du sein des morts il s'aperçoive de l'arrivée de son beau-père, et qu'il entende les regrets que ma piété donne à son trépas. En préférant tout à César, en aimant mieux devoir la vie à son client d'Égypte, qu'à moi , il a dérobé un beau jour au monde ! L'exemple et le fruit de notre réconciliation est perdu. Les dieux ne m'ont point exaucé, puisqu'ils n'ont pas permis, ô Pompée, que jetant mes armes victorieuses, et te recevant dans mes bras, je t'aie conjuré de reprendre pour moi ton ancienne amitié, et que je t'aie demandé pour toi-même la vie ; satisfait, si, par mes travaux, j'avais mérité d'être ton égal. Alors, dans une paix constante, j'aurais obtenu de toi de pardonner ma victoi-

re aux dieux, et j'aurais obtenu que Rome me l'eût pardonnée à moi même. »

Quelque touchantes que fussent ces paroles, aucun de ceux qui l'écoutaient ne mêla ses larmes aux siennes. Ils renferment tous leur douleur, ils la déguisent sous l'apparence de la joie; et d'un air satisfait (ô lâche complaisance!) ils regardent le crime atroce dont César paraît affligé.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

ARGUMENT DU LIVRE DIXIÈME.

Entrée de César dans Alexandrie. Il visite les temples des dieux et le tombeau d'Alexandre. Cléopâtre, au milieu de la nuit, vient se jeter à ses pieds : il la réconcilie avec le roi son frère; leur réunion est célébrée dans un festin. Le sage Achorée y assiste. César l'interroge sur les merveilles de l'Égypte. Réponse du vieillard. Complot de Photin et d'Achillas. Celui-ci s'avance avec une armée. César s'enferme dans le palais avec le jeune roi pour otage. Il y est assiégé. Il fait périr Photin. Arsinoë, sœur de Cléopâtre, se rend au camp des Égyptiens, fait assassiner Achillas, et met Ganimède à sa place. Le siège continue. César tente, pour s'échapper, de regagner les vaisseaux qui sont dans le port. Il est attaqué sur la levée qui joint la ville avec l'île du Phare.

LIVRE DIXIÈME.

Dès que César, renvoyant devant lui la tête de Pompée, est descendu sur ce rivage odieux, il s'élève un combat entre sa fortune et le destin de la coupable Égypte, pour décider si le Nil subira la même loi que le Tibre, ou si le glaive de Ptolomée enlèvera au monde le vainqueur après le vaincu. O Pompée! ton ombre secourut ton beau-père : elle déroba César au fer de tes assassins ; et sans la défiance que lui inspira ta mort, ce n'eût pas été lui, mais le peuple romain que l'Égypte aurait eu pour maître.

D'abord, se croyant assuré de la foi de Ptolomée, après le crime qui en était le gage, il entra, précédé de ses étendards, dans les murs fondés par Alexandre. Mais à la vue des faisceaux, le peuple d'Égypte

murmure, indigné que Rome vienne jusque dans ses murs commander à ses rois, et s'attribuer leur puissance. Ce tumulte avertit César que les esprits étaient émus et divisés, et que ce n'était pas à lui qu'on avait immolé Pompée. Mais, dissimulant sa frayeur sous un visage serein, il parcourut d'un pas intrépide les temples de Sérapis et des autres dieux de l'Égypte, monuments dont la splendeur atteste l'ancienne puissance des Macédoniens. Cependant ni la beauté de ces édifices, ni les richesses qu'ils étalent, ni la majesté du culte qu'on y rend aux dieux, ni la magnificence et la grandeur de la ville qui les renferme ne touchent l'âme de César. Un seul objet l'émeut et l'intéresse, c'est le tombeau d'Alexandre. Il y descend avec une ardeur impatiente, il contemple d'un œil immobile le lieu où repose cet illustre brigand, dont le ciel vengeur délivra la terre. Ses restes, qu'il eût fallu disperser dans l'univers, sont recueillis comme en

un sanctuaire. La Fortune épargne jusqu'à ses mânes, et le bonheur de son règne se perpétue même après sa mort. Car si jamais la liberté rentrerait dans ses droits sur la terre, ce serait pour être le jouet des peuples qu'on aurait conservé les cendres de leur oppresseur, et non pour offrir au monde l'exemple utilement terrible, du pouvoir immense qu'un homme peut usurper sur les nations.

On le vit sortir de la Macédoine, héritage obscur de ses aïeux, regarder avec mépris Athènes, dont son père avait fait la conquête, et, poussé par ses heureux destins, marcher à travers les royaumes de l'Asie et sur des champs couverts de morts. Son glaive destructeur moissonne les peuples de l'Orient; les fleuves les plus éloignés, dans la Perse l'Euphrate, et le Gange dans l'Inde, sont teints du sang qu'il fait couler; rapide fléau de la terre, foudre terrible dont les coups frappent les nations entières, astre ennemi du genre

humain. Il se préparait à lancer des flottes sur l'océan qui environne la terre. L'onde, le feu, rien ne l'arrête : il affronte les écueils des Syrtes, il traverse les sables de la Libye, pour aller consulter Ammon. Par l'Orient, il fût arrivé aux bords où le soleil se couche; il eût fait le tour des deux pôles; il eût vu les sources du Nil. La mort l'arrêta dans sa course, et la nature n'eut pas d'autre borne à opposer à l'ambition de ce furieux. Le même orgueil jaloux, qui lui fit souhaiter d'avoir à lui seul l'empire du monde, ne put souffrir qu'il se donnât un égal dans un successeur. Il aima mieux laisser sa dépouille à déchirer entre ses héritiers. Maître de Babylone, il mourut dans ses murs, révérendu du Parthe qu'il avait dompté. O souvenir humiliant pour Rome ! le Parthe a redouté la lance macédonienne plus que le javelot romain ! Notre empire s'est étendu jusque sous les astres de l'ourse, jusques aux bornes du Couchant, et bien avant

dans les climats d'où le vent du midi se lève; et le seul effort des Arsacides nous arrête dans l'Orient! une petite province de l'empire d'Alexandre a été l'écueil de nos armes, et le tombeau de nos guerriers!

Ptolomée de retour de Péluse avait calmé par sa présence les rumeurs d'un peuple timide; et César ayant pour otage le jeune roi captif dans son palais, y croyait être en sûreté. Ce fut alors que Cléopâtre, quittant la maison de campagne où elle était reléguée, et s'exposant la nuit sur une barque, se présenta devant le Phare, corrompit le gardien du port, dont elle fit baisser les chaînes, et se rendit dans le palais, même à l'insu de César : femme dangereuse, l'opprobre de l'Égypte, l'Érynnis des Latins, et dont les coupables attraits ont fait le malheur de Rome. Autant la fatale beauté de Sparte (1) alluma de haines

(1) Hélène.

entre les héros de la Grèce et de la Phrygie, autant Cléopâtre excita de fureurs entre les plus grands des Romains. Au son du sistre égyptien, elle jeta, je rougis de le dire, la terreur dans le Capitole. Avec le peuple amolli de Canope (1), elle osa marcher contre les aigles romaines, et se promettre de rentrer triomphante dans le port du Phare, en y menant captif le second des Césars. Leucate (2) vit le moment où il était douteux, si l'empire ne passerait pas aux mains d'une femme, et d'une femme étrangère. Elle en conçut l'espoir ambitieux dès la première nuit qu'elle passa dans les bras de César.

Qui peut, trop faible Antoine, ne pas te pardonner ton amour insensé pour elle ? L'âme inflexible de César a respiré les mêmes feux. Au milieu de sa rage et de ses fureurs, dans un palais habité par les mâ-

(1) Ville d'Égypte.

(2) Promontoire de l'Épire, non loin duquel se donna la bataille d'Actium.

nes de Pompée, tout fumant encore lui-même du sang qu'il a versé dans la Thessalie, cet amant adultère a pu mêler aux soins dont il était tourmenté les plaisirs d'un honteux amour, et former au sein des alarmes des nœuds criminels dont les fruits feront rougir la pudeur et la foi. Quel excès de honte ! il oublie que sa fille a été la femme de Pompée ! ô Julie ! il te donne des frères, nés d'une femme dont il n'est point l'époux ; et pour cette femme impudique, laissant à ses ennemis tout le temps de se rassembler en Libye , il perd avec elle, au sein des voluptés, les moments les plus précieux ; il aime mieux lui donner l'Égypte, que de s'assurer l'univers.

Cléopâtre se confiant à sa beauté, parut devant César, affligée, mais sans verser de larmes. Elle n'avait pris de la douleur que ce qui pouvait l'embellir encore. Échevelée, et dans ce désordre favorable à la volupté, elle l'aborde, et lui parle en ces mots :

« O César ! ô le plus grand des hommes ! si l'héritière de Lagus , chassée du trône de ses pères , peut encore dans son malheur se souvenir de son rang ; si ta main daigne la rétablir dans tous les droits de sa naissance , c'est une reine que tu vois à tes pieds. Tu es pour moi un astre salutaire qui vient luire sur mes états : c'est ton équité que j'implore. Je ne serai pas la première femme qui aura dominé sur le Nil. L'Égypte obéit sans distinction à une reine , comme à un roi. Tu peux lire les dernières paroles de mon père expirant : il veut qu'épouse de mon frère , je partage son lit et son trône ; et le jeune roi , pour aimer sa sœur , n'a besoin que d'être rendu à lui-même. Mais le perfide Photin s'est emparé de son esprit , comme de sa puissance. Ce n'est pas l'héritage de mon père que je réclame à tes genoux ; c'est la dignité de sa couronne , l'honneur et la liberté de son fils avili par le plus honteux esclavage. Daigne , César , éloigner de lui

le satellite armé qui l'assiège, et ordonne au roi de régner. De quel orgueil son ministre infâme n'est-il pas enflé, depuis qu'il a tranché la tête de Pompée ! C'est toi, César, puissent les dieux écarter ce présage ! c'est toi qu'il menace à présent ; et il n'est déjà que trop honteux pour le monde et pour toi, que la mort de Pompée ait été le crime ou le bienfait du perfide et lâche Photin. »

Le langage de Cléopâtre eût vainement flatté César ; mais le charme de sa beauté se communique à sa prière, et plus éloquents que sa voix, ses yeux parlent et persuadent. Ainsi, après avoir séduit son juge, elle employa une nuit honteuse à l'enchaîner dans ses liens.

César ayant rétabli la paix entre Cléopâtre et son frère, la joie de ce grand événement fut célébrée dans un festin. Cléopâtre y fit éclater un luxe, dont Rome encore n'avait pas l'idée. Le lieu du festin ressemblait à un temple, mais tel que le

siècle présent, quoique plus corrompu, le construirait à peine. Les toits étaient chargés de richesses, les bois des lambris étaient cachés sous d'épaisses lames d'or. Les murs n'étaient pas incrustés, mais bâtis d'agate et de porphyre; dans tout le palais, on marchait sur l'onix. Le vestibule était revêtu d'ivoire. L'ébène de Méroé y était prodiguée; elle y tenait lieu du chêne vil, et servait aux portes du palais de support, et non d'ornement; sur ces portes immenses, l'écaille de la tortue de l'Inde est appliquée en relief, et dans chacune de ses taches une émeraude étincelle. Au dedans, on ne voit que des vases de jaspe, que des sièges émaillés de rubis et de diamants, que des lits, où la pourpre, l'or, l'écarlate éblouissent les yeux par ce riche mélange, que la navette des Égyptiens sait donner à leur tissu. La salle du festin se remplit d'une multitude d'esclaves, différents d'âge et de couleur; les uns brûlés par le soleil d'Éthiopie, et portant

leurs cheveux relevés en arrière, et repliés autour de leur tête ; les autres d'un blond si clair et si brillant, que César dit n'en avoir pas vu de plus argenté sur les bords du Rhin. On y voit aussi une malheureuse jeunesse à qui le fer a ôté sa vigueur. Parmi elle, on distingue l'âge viril, mais dénué de ses forces, et ayant à peine sur le menton le duvet de l'adolescence.

Ptolomée et Cléopâtre se mirent à table ; et César, plus grand que les rois, prit place entre le frère et la sœur. Peu contente du sceptre de l'Égypte, et du cœur du roi son frère et son époux, Cléopâtre avait employé tous les artifices du luxe à relever l'éclat de sa beauté. Les dons les plus précieux de la mer Rouge brillent dans ses cheveux, et forment sa parure ; la blancheur de son sein éclate à travers un voile de Sidon, que les femmes d'Égypte ont su rendre plus clair encore en séparant avec l'aiguille les fils de ce léger tissu.

Sur des appuis d'ivoire aussi blancs que

la neige, on a posé des tables du bois du mont Atlas, et si belles que César n'en eut jamais de pareilles, même depuis qu'il eut vaincu Juba.

Reine insensée, à quelle imprudence te porte ton ambition ? En étalant aux yeux d'un hôte vainqueur, tout-puissant et armé, ces richesses dignes d'envie, ne crains-tu pas d'allumer en lui le désir de s'en emparer ? Quand même il n'aurait pas résolu de s'enrichir des dépouilles du monde ; quand ce serait, au lieu de César, un des héros de ces temps heureux, où la pauvreté fut en honneur dans Rome, un Fabrice, un Curius, ou ce consul (1) que l'on tira de la charrue, et qu'on amena tout couvert de la poussière de son champ ; qu'il fût assis à cette table, il serait tenté d'emporter en triomphe dans sa patrie une si superbe dépouille.

(1) Attilius Séranus, ou Quintius Cincinnatus, le premier tiré de la charrue pour être consul, le second pour être dictateur.

On sert dans des vases d'or tout ce que l'air, la terre, le Nil et la mer ont produit de plus exquis, tout ce que l'ambition d'un luxe effréné a pu rechercher de plus rare. Ce n'est pas aux besoins de la nature, mais aux délices de la table, qu'on immole dans ce festin une foule d'animaux qui sont des dieux sur le Nil. Des urnes de cristal versent l'eau de ce fleuve, la plus flatteuse au goût qui soit dans l'univers. De profondes coupes de pierre précieuse reçoivent le jus délicieux des vignes de Méroé, cette liqueur qu'un soleil ardent fait bouillonner, et à laquelle il donne en peu de temps la maturité d'une longue vieillesse. Le nard odoriférant, et la rose qui ne cesse de fleurir dans ces climats, couronnent le front des convives. Leurs cheveux distillent les parfums que ces bords mêmes font éclore, et dont la subtile essence ne s'est point évaporée, comme quand ils passent sur des bords éloignés.

Là, César apprend à dissiper les riches-

ses de l'univers conquis ; et honteux d'avoir employé ses armes à vaincre un ennemi pauvre , il ne demande qu'un sujet de guerre contre un peuple si opulent.

Lorsque tous les goûts rassasiés eurent mis fin aux plaisirs de la table, César s'adressant au sage Achorée, qui , en longue robe de lin, assistait à cette fête, l'engagea dans un entretien qui fut prolongé bien avant dans la nuit. « Vieillard dévoué au culte des autels, et sans doute chéri des dieux qui vous accordent de si longs jours, daignez, lui dit-il de l'air le plus affable, m'apprendre l'origine des peuples de l'Égypte. Décrivez-moi ces heureux climats et les mœurs de leurs habitants; leurs rites sacrés et les divers symboles sous lesquels ils adorent la Divinité. Expliquez-moi les caractères mystérieux qu'on voit gravés sur vos tombeaux antiques , et dévoilez enfin des dieux qui ne demandent qu'à se manifester. Si vos ancêtres ont initié l'Athénien Platon dans la science des choses

saintes, à qui pouvez-vous confier ces secrets sublimes, qui en soit plus digne que César? et à qui l'univers doit-il être connu, si ce n'est à son maître? Je suis venu chercher Pompée en Égypte; mais votre renommée m'y attirait autant que le bruit de sa fuite. Au milieu même des combats, j'ai toujours vaqué à l'étude des mouvements du ciel, du cours des étoiles et des secrets des dieux. Ma période de l'année (1) ne le cède point à celle d'Eudoxe, le disciple de Platon. Mais avec cet amour extrême de la vérité, la plus noble passion de mon âme, il n'est rien que je désire aussi ardemment de savoir, que les causes, inconnues depuis tant de siècles, du déborda-

(1) L'année grecque, de trois cent cinquante-quatre jours, donnait en quatre ans quarante-cinq jours d'erreur. L'année de César est de trois cent soixante-cinq jours, et la quatrième est bissextile; en sorte que sa période n'a qu'un jour d'erreur en cent trente-quatre ans. C'est cette erreur que le calendrier de Grégoire XIII a corrigée.

ment de votre fleuve, et dans quel lieu, si long-temps inaccessible, il prend sa source. Qu'on me donne une pleine assurance de trouver les sources du Nil, et j'abandonne la guerre civile (1). » Dès que César eut achevé, le sage vieillard lui répondit ainsi :

• Oui, César, il m'est permis de vous révéler les secrets de nos vénérables ancêtres, ces secrets qui, jusqu'à ce jour, ont été inconnus aux profanes mortels. Que d'autres se fassent un devoir religieux de renfermer tant de merveilles dans le silence; pour moi, je crois qu'il est agréable aux dieux d'entendre annoncer les prodiges de leur sagesse, et que leurs lois soient révélées à tous les peuples du monde. »

Alors il développa aux yeux de César tout ce que l'antique Égypte avait pu sa-

(1) Ce désir de César semblerait outré, si l'ambition que le poète lui attribue n'avait pas été celle de Cyrus, de Cambyse, d'Alexandre, etc.

voir de l'ordre éternel qui préside aux mouvements des corps célestes, de leur influence sur la nature, et des fonctions qu'ils remplissent dans le système de l'univers.

« Quant à l'accroissement du Nil, ajouta le sage, c'est une erreur des anciens de l'avoir attribué aux neiges de l'Éthiopie (1). Il n'en est point de ces climats comme de ceux de l'ourse et de Borée : la couleur même des peuples qui les habitent vous annonce un soleil brûlant et un air sans cesse embrasé par le souffle du vent du midi. Ajoutez à cela que tous les fleuves, dont la fonte des glaces grossit la source, commencent à s'enfler au retour du printemps dès la première dissolution des neiges; au lieu que le Nil n'élève jamais ses eaux, que le chien céleste n'ait dardé ses rayons, et ne rentre dans ses rivages qu'après que la balance, devenue l'arbitre du jour et de la

(1) Opinion d'Anaxagore.

nuît, les a égalés l'un à l'autre (1). Le Nil n'est pas soumis aux mêmes lois que les autres fleuves. Il ne se déborde point en hiver, où l'éloignement du soleil rendrait ses bienfaits inutiles. Destiné à tempérer les feux d'une saison trop ardente, il sort de son lit au milieu de l'été. Placé sous la brûlante zone, de peur que le ciel n'y consume la terre, il se tient prêt à la secourir; et c'est contre les flammes dévorantes que vomit la gueule du lion, que ce fleuve élève ses eaux. Sitôt que le tropique commence à s'embraser, Syène (2) expirante sous le char du soleil, implore son dieu tutélaire : le fleuve vient à son secours; et il ne cesse d'inonder ses campagnes que lors-

(1) L'accroissement du Nil commence peu de temps après l'équinoxe du printemps; mais il est insensible jusque vers le solstice d'été. Dès-lors il va en augmentant jusqu'à l'équinoxe d'automne.

(2) Ville de la Thébaïde, au bord du Nil, sous le tropique : 23 degrés 50 minutes de latitude septentrionale, selon Ptolémée.

que le soleil, déclinant vers l'automne, ne plonge plus sur Méroé (1). Qui peut dire les causes de ce prodige ? C'est ainsi que la mère commune, la sage nature, a voulu déterminer le cours du Nil : il le fallait pour le bien du monde.

» L'antiquité attribuait aussi l'accroissement du Nil aux vents du nord, qui, tous les ans, dans la même saison, règnent constamment dans les airs avec une pleine puissance : soit que ces vents chassent vers le midi les nuages du pôle (2), et que ces nuages fondus en pluie grossissent les

(1) Espèce d'île formée par les bras du Nil, ou plutôt par deux fleuves qui se joignent au Nil : 16 degrés 25 minutes de latitude, selon Ptolémée, et 18 degrés, selon M. d'Anville.

(2) Véritable cause que Démocrite avait reconnue, et qu'Aristote avait apprise d'Eudoxe ou de Platon, qui la tenaient des prêtres d'Égypte. Ces vents que le poète dit être les zéphyrs, étaient, selon les Grecs, les vents étésiens, ou vents du nord, qui seuls sont opposés au cours du Nil vers son embouchure.

sources du Nil; soit que les flots de la mer, soulevés par la même cause, suspendent la chute des eaux de ce fleuve, et que, refoulé vers sa source, il soit forcé de surmonter ses bords et de se répandre dans les campagnes (1).

» Il en est qui ont supposé de longs canaux dans les entrailles de la terre; et entre les rochers qui composent la solide épaisseur du globe, des vides profonds, par lesquels la chaleur du midi attire les eaux du Nord, et les rassemble au milieu du monde, lorsque le soleil s'éloignant du pôle, lance directement ses feux sur Méroé. Alors, disent-ils, par des routes cachées, l'Éridan, le Danube, tous les fleuves du Nord, viennent grossir le Nil, et un seul lit ne peut contenir toutes les eaux que vomit sa source (2).

» On croit aussi que c'est dans l'Océan

(1) Opinion de Thalès.

(2) Opinion commune parmi les prêtres d'Égypte.

qui embrasse et qui contient la terre , que le Nil va puiser ses eaux, et qu'elles déposent leur amertume dans l'immensité de leur cours.

» On n'a pas manqué de dire encore que le soleil , qui se nourrit des humides vapeurs qu'il aspire, lorsqu'il touche à notre tropique , en élève plus qu'il n'en peut consumer, et que par la fraîcheur des nuits, ces eaux surabondantes, rendues à la terre, se joignent à celles du Nil (1).

» Pour moi, s'il m'est permis de prononcer sur ce grand phénomène , je crois qu'entre les fleuves répandus sur la terre, les uns, long-temps après qu'elle a été formée, sont sortis de son sein par les secousses qui ont brisé ses veines, et sans qu'un dieu les en ait tirés; que les autres ont été compris dans la première disposition du mécanisme de la nature, et ont commencé avec le grand tout; que ceux-là coulent au

(1) Opinion d'Hérodote.

hasard, mais que ceux-ci sont dirigés par l'ouvrier et le moteur suprême, qui les soumet aux lois de l'ordre universel, et que de ce nombre est le fleuve à qui l'Égypte doit sa richesse et sa félicité.

• Le désir que vous témoignez de connaître sa source, a été l'ambition des rois de Perse, d'Égypte et de Macédoine. Il n'est point de siècle qui n'eût été glorieux de transmettre cette découverte aux siècles à venir. Mais le mystère qu'en a fait la nature, demeure encore impénétrable⁽¹⁾. Le plus grand des rois que Memphis révère, Alexandre voulut dérober au Nil le secret de son origine. Il envoya une troupe d'élite jusqu'au fond de l'Éthiopie; la zone brûlante les arrêta; ils virent le Nil fumant

(1) Dans le 18^e siècle, des missionnaires portugais ont cru avoir découvert les sources du Nil en Abyssinie, dans le royaume de Goiam; mais selon M. d'Anville, ils ont pris pour le Nil un des fleuves qui se jettent dans le Nil; et celui-ci est le *Fleuve-Blanc*, dont la source reste inconnue.

sous les feux de l'astre du jour. Sésostris pénétra vers les bords du Couchant jusqu'aux limites du monde; et dans sa course triomphante, ce roi superbe se fit traîner, dit-on, par des rois attelés à son char; mais il parvint à boire les eaux du Rhône et de l'Éridan, plutôt que celles du Nil à sa source. L'insensé Cambyse porta la guerre jusque dans l'Éthiopie, et après avoir été réduit à se nourrir de la chair de ses compagnons, il revint sur ses pas sans avoir découvert le lieu où le Nil prend naissance.

» Fleuve mystérieux, la fable même n'ose parler de ton origine : tu es inconnu partout où tu parais, et aucune nation n'a eu la gloire de pouvoir dire, *il est à moi*. Je vais donc publier du cours de tes eaux, ce que m'en a révélé le dieu qui nous cache ta source (1). Tu viens en croissant du milieu de l'axe de la terre. Tu oses traver-

(1) Le poète a pris ce morceau de son oncle Sénèque.

ser le brûlant tropique, en dirigeant tes flots vers le pôle de l'ourse, et contre les aquilons. Bientôt tu t'égaras en longs détours vers le couchant et vers l'aurore ; tu roules dans l'Éthiopie une onde qui lui est étrangère. L'univers ne sait d'où tu lui viens, ni à quelle partie de lui-même il doit les biens que tu lui fais. La nature a jeté sur ta tête un voile qu'elle n'a permis à aucun peuple de lever. Elle n'a pas voulu que le monde pût te voir faible et rampant ; elle a caché dans l'éloignement les replis de tes eaux naissantes. Elle a mieux aimé te faire admirer, que te faire connaître aux humains. En te voyant grossi des pluies et des frimas d'un hiver éloigné, on s'imagine que tu franchis les deux solstices, et que tu parcoures les deux pôles. Une partie du monde demande où tu commences, et l'autre où tu finis ton cours. Tu te partages en deux canaux pour embrasser l'île de Méroé, peuplée de noirs habitants, et plantée de bois d'ébène ; mais

quoique ces bois y abondent et la couronnement de leurs rameaux, les ardeurs de l'été n'y sont tempérées par aucun ombrage : tant l'île est directement frappée des feux du lion. De là tu traverses les régions du soleil, sans que le volume de tes eaux diminue ; tu parcoures d'immenses plaines de sable, tantôt ramassé en un seul lit avec toutes tes forces, tantôt divisé en rameaux, ou répandu sur des rivages faciles à surmonter. En approchant des murs de Phile, barrière commune de l'Égypte et de l'Éthiopie, tu rassembles de nouvelles ondes ; tu les promènes lentement dans les déserts qui bordent le golfe Arabe. Qui croirait à voir dans ces plaines le cours tranquille de tes eaux, que dans peu tu vas les soulever avec tant de fureur et de violence ? C'est lorsqu'à travers des rochers escarpés et de profonds abîmes, tes chutes rapides font écumer et bondir tes flots mugissants, c'est alors qu'indigné des obstacles qui traversent ton cours, torrent sou-

gueux, tu te révoltes, et lances ton écume jusqu'au plus haut des airs. Tout frémit au bruit de tes vagues ; et la montagne, dont tu bats les flancs, s'ébranle avec un profond murmure.

» Au-delà de ce long détroit, Abaton, cette roche sacrée chez nos vénérables ancêtres, et deux écueils qu'il leur a plu d'appeler les veines du Nil, parce qu'on y observe les premiers signes de son accroissement, soutiennent le choc de ses eaux bondissantes. Plus loin s'élèvent des montagnes, que la nature lui oppose pour l'empêcher de se répandre, et qui privent les champs de Libye du riche tribut de ses eaux. Entre les flancs de ces montagnes, dans une profonde vallée, son onde captive et domptée, coule paisiblement dans un majestueux silence. C'est à Memphis qu'il est réservé de lui ouvrir de vastes plaines qu'elle lui permet d'inonder, sans qu'aucune digue s'oppose au débordement de ses eaux. »

Tel fut l'entretien que César, aussi tranquille qu'en pleine paix, poursuivit jusqu'au milieu de la nuit, avec ce vieillard vénérable. Mais l'âme atroce de Photin, déjà souillée d'un meurtre abominable, ne peut plus s'abstenir de crimes. Après l'assassinat de Pompée, il ne voit rien qui ne lui soit permis. L'ombre de ce héros le tourmente; les furies vengeresses l'irritent, et le poussent à de nouveaux forfaits : il croit ses mains dignes aussi de verser le sang de César, ce sang dont la Fortune a résolu d'arroser les pères conscrits, pour expier leur défaite. Peu s'en fallut que le châtiment de la guerre civile, et la vengeance du sénat, ne fussent confiés à ce vil esclave. Sauvez-nous, grands dieux, de cette honte : empêchez que César ne périsse d'une autre main que de celle de Brutus : le supplice du tyran de Rome ne serait plus que le crime du Phare, et l'exemple en serait perdu.

Photin médite une entreprise à laquelle

le destin s'oppose. Ce n'est point par trahison qu'il attente à la vie de César; c'est à force ouverte qu'il ose attaquer ce chef invincible. Telle est, Pompée, l'audace que lui inspire le succès de ta mort, qu'il prétend faire tomber la tête de ton vainqueur comme la tienne, et le réunir à toi. Voici ce qu'il écrivit à son complice Achillas, qui alors était à Péluse, avec toutes les forces de l'Égypte : car le jeune roi les lui avait confiées, et l'avait armé autant contre lui-même que contre ses ennemis.

« Repose-toi, lui disait Photin, dans une honteuse mollesse; reste plongé dans un profond sommeil. Cléopâtre, en ton absence, s'est emparée du palais; le Phare n'est pas seulement trahi, mais il est livré aux Romains. Toi seul tu manques à la fête de l'hymen qu'on célèbre ici. Cléopâtre, cette sœur impie, vient de s'unir à son frère, après s'être unie à César; et passant de l'un à l'autre de ses deux époux, elle tient le sceptre du Nil, et mérite celui du Tibre.

Cette femme dangereuse a pu captiver l'âme d'un homme tel que César; et tu lui confies celle d'un enfant! S'il passe une nuit avec elle, si une fois reçu dans ses bras, il a goûté le charme de ses caresses incestueuses, et si, sous le nom d'une amitié sainte, il a respiré un criminel amour, il lui accordera tout, et ma tête et la tienne, chacune pour prix d'un baiser. Nous expierons le crime de sa beauté sur les gibets ou dans les flammes. Il n'y a plus pour nous ni secours, ni refuge : elle a d'un côté le roi pour mari; de l'autre, César pour amant; et peux-tu douter qu'à ses yeux nous ne soyons tous deux coupables, nous qui n'avons jamais recherché ses faveurs? Hâte-toi, viens, je t'en conjure, au nom du crime que nous avons commis ensemble, et dont nous perdons tout le fruit; au nom de cette alliance que le sang de Pompée a scellée entre nous; viens par un prompt soulèvement allumer tout-à-coup la guerre. Marche au palais, change en fu-

néraillies les fêtes nocturnes de l'hymen; que dans le lit nuptial même Cléopâtre soit immolée, avec celui des deux qui se trouvera dans ses bras. Que la fortune du chef des Romains n'étonne point notre courage. Le même coup du sort qui l'a élevé si haut, et qui a imposé son joug à l'univers, fait notre gloire comme la sienne. La mort de Pompée nous égale à César. Jette les yeux sur ce rivage, où notre crime eût dû nous rendre tout-puissants; consulte ces flots encore teints du sang que nous avons versé; et demande-leur s'il est quelque forfait que nous n'ayons droit d'entreprendre. Regarde ce peu de poussière qui fait le tombeau de Pompée, et qui couvre à peine son corps : celui que tu crains n'était que son égal. Nous ne sommes pas nés d'un sang illustre; mais qu'importe? nous n'avons pas en notre pouvoir les richesses et les forces des nations; mais par le crime nous sommes grands, et faits pour accomplir de hautes destinées. Ne

vois-tu pas que la Fortune attire elle-même en nos mains ces hommes puissants qu'elle a proscrits ? Après une illustre victime, une plus illustre vient s'offrir à nous. Apaisons par ce sacrifice les mânes plaintifs des Romains ; il est possible que le meurtre de César engage Rome à pardonner aux meurtriers de Pompée. Qu'est-ce qui t'effraie ? est-ce le nom de César ? et que fait un nom pour sa défense ? César n'est ici qu'un soldat : il a laissé loin de lui ses forces. Cette nuit seule, si tu le veux, terminera la guerre civile, vengera les nations, et précipitera chez les morts cette tête qui nous reste encore à immoler au repos du monde. Venez tous plonger avec fureur vos mains dans le sang de César ; que les Égyptiens rendent ce service à leur roi, et les Romains à leur patrie. Toi, cher Achillas, ne perds pas un instant. Tu trouveras César fatigué des délices de la table, troublé par les vapeurs du vin, et prêt à se livrer aux plaisirs de l'amour. Ose tout :

les dieux seront pour toi, les vœux des Caton et des Brutus te les rendront favorables. »

Achillas s'empresse d'obéir à la voix qui l'appelle au crime. Il ne fait point, comme il est d'usage, donner le signal dans le camp, la trompette par aucun son n'annonce que l'on prend les armes; on transporte à la hâte et sans bruit tous les instruments de la guerre. Les troupes s'avancent (1); elles sont en partie composées de Latins; mais ces transfuges ont oublié leur naissance, et se sont corrompus au point qu'ils obéissent à un esclave, et qu'ils marchent sans honte sous le satellite d'un roi, eux pour qui même il serait infâme de souffrir ce roi à leur tête : hommes sans foi, sans pitié envers les dieux, ni envers la patrie; mains vénales, pour qui l'action la mieux payée est la plus juste. Ce n'est pas en Ro-

(1) Elles montaient à vingt mille hommes de pied, et deux mille hommes de cavalerie.

maines, mais en vils mercenaires qu'ils attentent à la vie de César. O malheureuse Rome, en quel lieu ne trouves-tu pas la guerre civile ? Ceux des tiens que l'Égypte a pu soustraire à la Thessalie, exercent sur le Nil les fureurs de Pharsale. Hélas ! qu'auraient-ils fait de plus, si Pompée, reçu en Égypte, les eût rangés sous ses drapeaux ? Il fallait donc que chaque main romaine servît la colère du ciel, et lui payât un tribut de sang ! patrie expirante, il n'est permis à aucun de tes enfants de s'abstenir du parricide ! Et voilà comme il a plu aux dieux de te voir déchirer le sein. Oe n'est plus entre le beau-père et le gendre que les peuples sont partagés : l'esclave d'un roi se met à la tête de la guerre civile ; Achillas commande un parti de Romains ; et si le sort ne prenait pas soin de garantir César du coup qui le menace, ce parti serait le vainqueur.

Les deux chefs de l'entreprise étaient au moment de l'exécuter. Dans le tumulte

te de la fête, le palais était ouvert aux surprises de la nuit. Le sang de César pouvait rejaillir sur la coupe des rois, et sa tête tomber sur leur table. Mais Achilles et Photin craignirent que, dans le trouble et la confusion d'un combat nocturne, Ptolomée ne fût lui-même enveloppé dans le carnage, et que quelque main égarée, ou conduite par le destin, ne fît tomber sur lui ses coups. La confiance qu'ils avaient en leurs forces fut telle qu'ils dédaignèrent de hâter leur crime (1), et qu'ils méprisèrent l'occasion de l'exécuter infailliblement. Deux esclaves regardent la perte du moment d'immoler César, comme facile à réparer : on le réserve jusqu'au lendemain, pour en faire justice en plein jour ! on donne à César une nuit à vivre ; et grâce à l'eunuque Photin, sa mort est différée jusques au lever du soleil !

(1) Il est à remarquer qu'une faute semblable fit avorter la conjuration de Pison, qui coûta la vie à notre jeune poète.

L'aurore, du haut du mont Cassius, regarde l'Égypte et y répand le jour, le jour qui dans ces climats est brûlant dès sa naissance. Alors on voit de loin s'avancer vers les murs, non pas des troupes semées dans la campagne et voltigeant par escadrons, mais une armée rangée en bataille, et marchant d'un pas égal, comme elle irait à l'ennemi dans une guerre légitime. Elle est résolue à combattre de près, et préparée également pour l'attaque et pour la défense.

César se hâte d'assembler les siens (1) répandus dans la ville, et s'enferme dans le palais, honteux d'être réduit à chercher

(1) César n'avait amené avec lui que les restes de deux légions, réduites ensemble à trois mille hommes, et huit cents hommes de cavalerie. Sa flotte n'était composée que de dix longs vaisseaux rhodiens, et de quelques navires d'Asie. Mais il reçut des secours, et il eut bientôt jusqu'à trente-quatre vaisseaux, parmi lesquels il y en avait quinze à quatre et à cinq rangs de rames.

un refuge. Le palais même est encore trop vaste pour le petit nombre de ses défenseurs : leur chef les ramasse en un point. La colère et l'effroi l'agitent ; il craint l'assaut dont il est menacé , et il est indigné de le craindre. Ainsi frémit un fier lion dans la cage qui le renferme , et il brise ses dents à ronger les barreaux de sa prison. Ainsi, dieu de Lemnos , s'irriterait ta flamme dans les cavernes de la Sicile, si quelque puissance fatale fermait les bouches de l'Etna.

Cet homme audacieux , qui naguère au pied de l'Émus parcourait d'un œil fier, du haut d'une éminence , tous les grands de Rome assemblés , l'armée du sénat , et Pompée à la tête ; qui , condamné par sa propre cause , et n'ayant rien à espérer des dieux , marcha sans crainte , et osa se promettre de rendre injustes les destins ; ce même homme est pâle et tremblant aux apprêts de la révolte d'un esclave ; à son approche il va se cacher dans l'obscurité

d'un palais, comme les enfants et les femmes quand leur ville est prise d'assaut. Il met tout l'espoir de sa vie dans une porte qui l'enferme. Il court égaré où la frayeur le guide, sans toutefois quitter le jeune Ptolomée, qu'il a sans cesse à son côté. Il est résolu à se venger sur lui; et si les flèches et les flambeaux lui manquent, il fera voler sur ces esclaves la tête de leur maître, au lieu de flammes et de traits. C'était ainsi que Médée, redoutant le vengeur de sa trahison et de sa fuite, attendait son père irrité, tenant d'une main la tête de son frère, et de l'autre le glaive prêt à la trancher.

Cependant l'extrémité du péril obligea César de tenter les voies de la paix. Un des suivants de Ptolomée fut envoyé vers Achilles et Photin, pour leur reprocher leur conduite, et leur demander, au nom du roi, par quel ordre ils avaient pris les armes. Mais, au mépris des droits les plus saints, et des lois les plus inviolables chez

tous les peuples du monde, ils firent massacrer l'envoyé de leur maître et le ministre de la paix : crime atroce partout ailleurs, mais qui doit à peine être compté parmi les forfaits monstrueux dont l'infâme Égypte est chargée. Peuple amolli et corrompu, ta lâcheté a fait ce que la barbarie des peuples les plus féroces n'eût osé faire : tes crimes leur sont inconnus.

César, que la guerre environne, se voit pressé de toutes parts. Déjà tombent dans le palais mille traits lancés du dehors. Cependant l'ennemi n'emploie ni le bélier, qui d'un seul coup eût ébranlé les murs et brisé les portes, ni aucune autre machine capable de les forcer; il n'a pas même recouru aux flammes : répandu autour du palais, il se contente d'en investir l'enceinte, sans jamais réunir ses forces pour s'ouvrir un passage et tenter un assaut. Les destins combattent pour César, et sa fortune lui sert de forteresse.

On attaque aussi le palais du côté de la

mer (1), où cet édifice pompeux s'avance au milieu des flots sur une digue audacieuse. Mais César est présent partout : d'un côté, il repousse l'ennemi avec le fer; de l'autre, avec le feu; et telle est sa constance et son activité, qu'assiégé lui-même, il se comporte en assiégeant. Sur les vaisseaux unis pour le combat, il fait lancer des torches de poix allumée. Le feu n'est pas lent à se communiquer aux cordages, et aux bois enduits de cire dont les navires sont couverts. Les antennes et les bancs des rameurs sont en même temps embrasés.

(1) Il y avait dans le port, outre la flotte de César, cinquante vaisseaux à trois et à cinq rangs de rames, que l'Égypte avait envoyés à Pompée; et qui s'étaient retirés depuis sa défaite; de plus, vingt vaisseaux réservés pour garder la ville. César les fit tous brûler. En peu de jours, les Égyptiens se firent une nouvelle flotte, de vaisseaux réparés, ou construits à la hâte, au nombre de vingt-sept, à quatre et à cinq rangs de rames, sans compter les plus petits. (César, *de la guerre civile*, liv. 3.)

sés. Déjà la flotte à demi consumée s'enfonce dans les eaux ; et bientôt la mer est couverte d'armes, d'hommes et de débris. L'incendie ne se borne pas aux vaisseaux, il gagne les maisons voisines de la mer. Le vent favorise la flamme ; et emportée par un rapide souffle, elle se répand sur les toits avec la même vitesse que ces feux volants allumés dans l'air qui n'ont pour aliment qu'une vapeur subtile, et dont l'œil suit à peine le lumineux sillon. Ce désastre rappela au secours de la ville les troupes qui assiégeaient le palais ; et César n'eut garde de donner au sommeil un temps si cher et si propice : dans l'obscurité de la nuit, il s'élance sur ses vaisseaux, et profitant toujours avec succès des hasards de la guerre, et du temps qui s'enfuit, il emploie ce peu d'instant à s'emparer de l'île du Phare, qui servait alors de barrière à la mer.

Sous le règne du devin Protée, cette île était loin du rivage, et assez avant au

milieu des flots; à présent elle touche presque aux murailles d'Alexandrie. César en tira deux avantages : l'un, d'interdire la mer aux ennemis; l'autre, d'assurer aux secours qu'il attendait lui-même, l'entrée du port, l'accès des murs, et la communication libre avec la mer.

Cette nuit même, sans plus différer, il punit le traître Photin, mais non par le supplice qu'il aurait mérité : il ne fut ni attaché à la croix, ni jeté dans les flammes, ni déchiré par les bêtes féroces. O justice des dieux ! on lui trancha la tête : Photin mourut de la mort de Pompée !

Cependant, la jeune sœur de Cléopâtre, Arsinoé, par l'industrie de son esclave Ganimède, parvient au camp des ennemis; et en l'absence du roi, dont elle prend la place, elle s'attribue le pouvoir suprême, et fait plonger le fer vengeur dans le sein du perfide et rebelle Achillas. O Pompée, voilà encore une victime qu'on envoie à ton ombre. Mais ce n'est pas assez pour

toi ; et nous préservent les dieux que ce soit là le terme de ta vengeance. La cour d'Égypte et son roi même ne suffisent pas pour apaiser tes mânes ; et jusqu'à ce que les glaives du sénat soient enfoncés dans le sein de César, Pompée ne sera point vengé.

L'audace des Égyptiens ne fut point abattue, ni leur fureur étouffée par la mort de leur général ; ils retournèrent aux combats sous la conduite de Ganimède ; et ce jour où César courut le plus affreux danger, suffirait seul pour perpétuer sa mémoire dans tous les âges.

Sur la levée étroite qui traverse le port et joint l'île du Phare à la ville, César, à la tête des siens, s'était avancé pour gagner des vaisseaux qu'il voyait vides et sans défense. Dans un instant, il est environné de tous les périls de la guerre. Devant lui et à ses côtés, d'épaisses lignes de vaisseaux le pressent, et bordent l'enceinte du port ; par-derrière, ceux de la ville le chargent

en même temps : pour lui, nul moyen de salut, ni dans la fuite, ni dans la valeur; à peine a-t-il l'espoir d'une mort honorable. Ce n'est pas au milieu d'une armée qu'il a défaite, et sur un champ couvert d'ennemis égorgés, qu'il touche au moment de périr; c'est sans verser une goutte de sang qu'il se voit pris, forcé par le lieu même, et sans savoir s'il doit craindre ou s'il doit souhaiter la mort. Dans cette extrémité, se rappelant Scæva, et sa défense sur la brèche du fort devant Dirrachium, il pense à la gloire immortelle dont se couvrit ce Romain, lorsque, sur les débris du rempart que l'ennemi allait franchir, il résista seul à Pompée.....

SUPPLÉMENT.

Le pont que César défendait sur la levée, était forcé; il allait être pris lui-même. Abandonné des siens, il se jeta sur une barque, afin de gagner ses vaisseaux. Mais prévoyant que la barque, où se précipitait la foule, allait couler à fond, il s'élança dans la mer et joignit sa flotte à la nage, quoiqu'il y eût deux cents pas de distance, et qu'il ne nageât que d'une main (1), tenant de l'autre ses papiers élevés au-dessus de l'eau. Les uns (2) disent qu'il tenait aussi sa cotte-d'armes avec les dents, pour ne pas laisser ce trophée à l'ennemi; les autres (3) prétendent qu'il l'abandonna, et que ce fut là son salut; car l'ennemi dirigea ses traits

(1) Suétone, Plutarque, etc.

(2) Suétone.

(3) Florus, Appien.

sur la dépouille flottante de César, qu'il prenait pour César lui-même. Dès qu'il eut gagné sa flotte, il envoya au secours des siens. Il avait perdu quatre cents soldats, et un peu plus que le même nombre de matelots et de rameurs. Mais l'audace et l'ardeur de ses troupes, loin de se laisser abattre par ce revers, n'en fut que plus intrépide, et il eut besoin de la retenir plutôt que de l'exciter.

Les Égyptiens voyant la constance des Romains s'affermir dans les succès et s'accroître dans les disgrâces, firent demander à César de leur envoyer leur jeune roi pour leur prescrire ce qu'ils devaient faire, assurant que s'il leur répondait de l'amitié des Romains, ils s'y livreraient avec confiance. Quoique César connût bien la perfidie de ce peuple, il n'hésita point à lui accorder sa demande. Si Ptolomée devait lui rester fidèle, il était utile de le renvoyer; et s'il se déclarait contre lui, ce serait un roi, et non plus un esclave, qu'il

aurait pour adversaire : cela seul l'aurait décidé. Il renvoya donc le jeune prince; et celui-ci poussa la dissimulation jusqu'à le prier, les larmes aux yeux, de ne pas l'obliger à s'éloigner de lui. Mais à peine il se vit en liberté, qu'il lui déclara une guerre implacable.

Cependant, un des lieutenants et des amis de César, appelé Mitridate, arrivant de Syrie en Égypte avec un puissant secours, s'était emparé de Péluse, et marchait vers Alexandrie. Ptolomée ayant appris qu'il approchait du Delta, fit passer à ses troupes le bras du Nil, au-delà duquel l'ennemi était campé. Il l'attaqua; mais il fut repoussé; et César, instruit de ce qui se passait, étant venu au-devant des siens, les joignit après leur victoire.

Ptolomée avait pris un poste qui dominait la plaine. César entreprit de l'y forcer; et la terreur s'étant emparée des Égyptiens, les uns furent tués sur la place, les autres se précipitant du côté du Nil, allè-

rent s'y noyer. Le roi, qui se sauvait sur une barque, fut submergé lui-même, et César rentra victorieux dans Alexandrie. L'Égypte se soumit à lui, et il en remit le sceptre à Cléopâtre, en société avec son second frère. Il ne voulut pas, dit Tacite, faire de l'Égypte une province, de peur qu'elle ne tombât entre les mains de quelque préteur violent, qui suscît de nouveaux troubles. Mais, si l'on en croit César lui-même (1), sa conduite en Égypte eut pour motifs l'alliance que Ptolomée, père de ceux-ci, avait faite avec Rome ; sous son précédent consulat, et le testament de ce même roi, dans lequel il suppliait Rome, au nom de tous les dieux et au nom de l'alliance qu'il avait jurée avec elle, de faire exécuter fidèlement ses dernières volontés. Cette guerre avait duré neuf mois.

Tandis que ces choses se passaient en É-

(1) De la guerre civile, liv. 3.

gypte, Pharnace s'était emparé de la Cappadoce et de la petite Arménie. Cl. Domitius Calvinus, lieutenant de César, l'en avait voulu chasser; mais Pharnace l'ayant battu, avait pris la ville de Pont, l'avait mise au pillage, avait fait vendre comme esclaves tous les citoyens et mutiler tous les enfants qui n'avaient pas atteint l'âge de puberté. César se met en marche, passe par la Syrie, y distribue des récompenses à ceux qui ont bien mérité de lui, rassure les esprits des peuples, règle et termine leurs différends, reçoit dans son alliance les rois et les princes voisins, s'en fait des amis à lui-même et des alliés aux Romains. Il donne à Sextus César le gouvernement de cette province et de la Cilicie, qu'il trouve également soumise; et après y avoir tout réglé comme dans l'Assyrie, il s'avance dans la Cappadoce. Alors, comme il approche de la Galatie, le roi Déjotarus, allié de Pompée, vient en criminel suppliant lui demander pardon. César lui pardonne

et lui rend les marques de la royauté, se bornant à lui demander sa cavalerie avec une légion que ce prince avait formée à la manière des Romains.

Arrivé enfin dans le Pont, il rassembla ses troupes (1), qui n'étaient redoutables ni par le nombre ni par la discipline; à la réserve de la sixième légion de vétérans, qu'il avait amenée avec lui d'Égypte, mais que les combats et les fatigues avaient si fort ruinée, qu'elle était réduite au nombre de mille hommes. Il ne laissa pas de faire dire à Pharnace qu'il eût à se retirer. Pharnace, qui savait bien que César était pressé et impatient de se rendre à Rome, essaya de gagner du temps; mais César, avec cette promptitude qui lui était naturelle, et que la nécessité exigeait alors, marche à lui, et campe en sa présence près de la ville de Zéla.

Pharnace, à la tête de son armée, des-

(1) Plutarque dit qu'il avait trois légions.

cend de la hauteur où il était posté, et d'une même impulsion il monte celle que César occupe (1). Les Romains étonnés de tant d'audace, sont ébranlés d'abord; mais leur valeur se ranime et l'emporte : l'armée de Pharnace est précipitée du haut du camp de César, et poursuivie jusque dans le sien, d'où Pharnace, à peine échappé, s'enfuit avec quelque débris de sa cavalerie. Ce fut de ce champ de bataille que César écrivit à Rome : *Je suis venu, j'ai vu, et j'ai vaincu.*

Transporté de joie d'avoir terminé en si peu de temps une guerre de cette importance, César livre à ses soldats toutes les richesses du camp ennemi, renvoie à Déjotarus les troupes qu'il lui avait prises, laisse dans le Pont Célius Vincianus avec deux légions; de là, prenant sa route par la Galatie et la Bithynie, il achève de tout régler dans les provinces de l'Orient; et

(1) Appien ne parle pas aussi honorablement qu'Hirtius de la valeur des troupes de Pharnace.

avec la même célérité qu'il a mise à exécuter de si grandes choses , il arrive dans l'Italie.

Rome en son absence n'était pas tranquille : il s'y était élevé une sédition populaire, qui fut éteinte à son arrivée ; mais il s'en excita une plus dangereuse. Les soldats qui, sous ses drapeaux , avaient combattu à Pharsale, demandaient la récompense qui leur avait été promise , et leur congé à titre d'émérites. César leur fit dire que la guerre n'était point finie , et que leur récompense leur était assurée dès que tout serait terminé. Ils répondirent que ce n'étaient plus des promesses, mais des effets qu'ils demandaient. Alors César, malgré les instances de ses amis , se présenta dans le Champ-de-Mars. Les soldats s'y rassemblent , encore émus , mais sans leurs armes, et le saluent selon l'usage, en l'appelant leur général. Il leur demande ce qu'ils veulent. Ils n'osent lui parler de paiement, mais ils demandent leur con-

gé. Ils espéraient que le besoin qu'il avait d'eux l'obligerait à les retenir. Mais lui, contre leur attente, *votre congé ?* dit-il, *je vous l'accorde ;* et comme ils restaient tous muets et immobiles d'étonnement, *je ne laisserai pas,* ajouta-t-il, *de vous donner ce que je vous ai promis, quand j'aurai triomphé avec d'autres que vous.* A ces mots remplis de clémence, la honte et l'émulation les saisirent : il leur parut infâme d'abandonner leur général, et insensé de s'attirer sa haine, après s'être déjà rendus odieux à l'autre parti. Chacun attendait en silence que César ajoutât quelque chose de plus ; et ses amis l'exhortaient à ne pas laisser ses soldats dans l'abattement où il les voyait : il reprit la parole, et au lieu de les appeler soldats, il les appela *quirites*, citoyens. Ce nom leur fut insupportable ; et par un cri général, ils annoncèrent leur repentir, et demandèrent à servir encore. César, sans les écouter, fit semblant de descendre de son tribunal, et ce fut alors

que leurs cris redoublèrent. Ces braves gens le conjuraient de rester, et de les punir. Il s'arrêta comme incertain de sa résolution; et puis se retournant vers eux : « Je ne punirai personne, dit-il, mais je ne puis que m'affliger de voir ma dixième légion, ma légion favorite, donner l'exemple de la sédition. Je vous accorde votre congé; mais je reviendrai, et à mon retour, j'accomplirai mes promesses. Dès que la guerre sera finie, je vous distribuerai des terres, non pas, comme Sylla, des terres enlevées à d'autres citoyens, pour nourrir entre eux et vous une discorde éternelle, mais des terres du domaine public, mais des terres qui sont à moi; et s'il n'y en a pas assez, j'en achèterai à mes dépens. » Alors, ce ne fut qu'un applaudissement, et une acclamation générale. La dixième légion demeura seule consternée, croyant César irrité contre elle, et elle disait : *Qu'il nous décime, et qu'il nous pardonne.* César enfin se laissa fléchir, et

leur pardonna. L'histoire a peu d'exemples aussi frappants du pouvoir des mœurs et de la discipline.

Un autre sujet de chagrin pour César, ce fut de voir avec quelle insolence ses amis, Dolabella, Anitius, Antoine et Corfinius, abusaient à Rome de sa faveur; mais le besoin qu'il avait de tels ministres l'obligea de dissimuler.

Une guerre nouvelle l'appelait en Afrique : il ne perdit pas un moment. La seconde année de sa dictature expirait; il fut élu consul pour la suivante, et incontinent il se rendit en Sicile au port de Lilybée. Là, quoiqu'il apprît que Scipion et Juba réunis avaient à lui opposer une cavalerie innombrable, six légions de Numides, dix légions de Romains, une multitude de troupes légères, cent vingt éléphants, et de puissantes flottes, il n'en fut point découragé. Il assemble des galères et des navires de transport, il réunit six légions et deux mille hommes de cavalerie; à mesure que

ces troupes arrivent, il les embarque ; et laissant à Alliénius , proconsul en Sicile, le soin de lui envoyer en toute diligence ce qu'il ne peut pas emmener, il fait voile avec toute sa flotte. Il aborde près d'Adrumète , et y débarque trois mille hommes de pied, et quinze cents hommes de cheval seulement ; car le reste s'est dispersé. De là il marche vers Leptis ; et cette ville franche et libre lui envoie des députés, pour l'assurer qu'elle lui est dévouée. Le hasard y conduit plusieurs de ses vaisseaux, et il apprend que les autres ne sachant où aborder, ont tourné du côté d'Utique. Il renvoie sa flotte en Sicile prendre de nouvelles troupes , et fait demander à la Sardaigne et aux provinces les plus voisines les vivres dont il a besoin ; il détache dix vaisseaux, pour recueillir ceux qui se sont égarés ; et ayant appris que dans l'île de Cercine , occupée par l'ennemi , il y a des magasins de blé , il charge C. Sallustius Crispus d'aller s'emparer de cette île.

Les ordres de César étaient si absolus, qu'il fallait obéir, sans alléguer les difficultés ; mais les lenteurs le désolaient : il prit le parti de s'embarquer lui-même, pour aller chercher ses vaisseaux. Il était sorti du port de Ruspine, et il luttait contre les vents qui l'empêchaient de s'éloigner, lorsqu'il vit venir à lui une partie de ces vaisseaux dont il était en peine, et avec eux il rentra dans le port.

Tout faible qu'il était, il ne déguisait point, il exagérait même à ses troupes les forces de l'ennemi. « Apprenez, leur disait-il, que Juba arrive en peu de jours avec dix légions, trente-huit mille hommes de cavalerie, cent mille de troupes légères, et trois cents éléphants. » Sa politique lui réussit : ces forces qu'on redoutait de loin, on les méprisa en les voyant de près ; et Juba présent détruisit l'impression de terreur qu'avait faite sa renommée.

Le premier combat que César eut à sou-

tenir, ce fut la veille des calendes de janvier, trois jours après son arrivée en Afrique. Labiénus était à la tête de l'armée ennemie, et il fut secondé par de nouvelles troupes que lui amena Pétréius, ancien lieutenant de Pompée. La manœuvre de la cavalerie numide était nouvelle pour les troupes de César, et cette cavalerie avait tous ses avantages dans la plaine immense où l'action se passait. Elle n'en fut pas moins rompue et repoussée deux fois, par l'habileté de César et la valeur de ses légions (1).

César, instruit que Scipion devait venir incessamment l'attaquer avec toutes ses forces, ne négligea rien pour la sûreté de son camp; il fit des soldats de ses matelots, et les exerça à lancer des traits, pour avoir des troupes légères à opposer à celles de

(1) Appien dit que Scipion était absent, que Labiénus fut blessé à la cuisse, et que Pétréius laissa échapper la victoire, disant qu'il n'en fallait pas dérober l'honneur à Scipion.

l'ennemi. Mais il était dans la disette : les blés du pays avaient été enlevés, et l'on avait arraché les laboureurs de la charrue; ce qui avait fait manquer la dernière moisson. Il fallut à César une vigilance, une habileté, une constance incroyables, pour se soutenir, avec si peu de forces et de ressources, contre des armées innombrables, qui l'assiégeaient dans son camp. Il y était réduit à nourrir ses chevaux d'algue marine, lavée dans de l'eau douce. Il avait encore la douleur de voir sous ses yeux brûler les villages, ravager les champs, enlever ou tuer les bestiaux, détruire ou désertir les villes et les places, égorger ou traîner dans les fers leurs principaux habitants, et sous le nom d'otages, emmener les enfants, dont on faisait des esclaves. Il entendait les cris, il voyait les larmes des députés des villes qui l'imploraient, et il ne pouvait les secourir. Il pressait avec les plus vives instances les secours qu'il attendait, et nuit et jour il avait les yeux sur la

mer, dans l'impatience de les voir arriver. Ils arrivèrent enfin : d'un côté Sallustius Crispus enlève tous les blés de l'île de Cercine, et les envoie au camp de César; de l'autre, le proconsul Alliénius embarque à Lilybée deux légions, huit cents hommes de cavalerie gauloise, et mille frondeurs et archers. Le convoi, par un vent favorable, arrive en quatre jours dans ce même camp; la joie y éclate, la confiance y renaît, et la frayeur commence à se répandre dans celui des ennemis.

Dès-lors César se vit en état de donner à son camp plus d'étendue et plus d'aisance. Le six des calendes de février, il se mit en marche au milieu de la nuit, et alla s'établir sur un amphithéâtre de collines qui bordait la mer, et devant lequel s'étendait une plaine de quinze mille pas. L'ennemi avait un poste sur l'une de ces collines : ce poste fut attaqué; et Labiénus, pour le soutenir, détacha l'aile droite de sa cavalerie. César à l'instant fit avancer

l'aile gauche de la sienne; et une espèce de château qui interrompait la vue, ayant empêché Labiénus de voir le mouvement que faisait César, il ne s'aperçut qu'il était coupé qu'au moment qu'il fut attaqué par derrière. La cavalerie numide épouvantée prit la fuite; et les troupes qu'elle abandonnait se trouvant enveloppées, on en fit un carnage affreux. Les légions de Scipion, témoins de ce désastre, en furent effrayées, et se jetèrent dans leur camp.

César, depuis cet avantage, ne cessa de se présenter à l'ennemi, mais sans s'exposer à être enveloppé par la cavalerie numide. Scipion avait, au centre de son armée, la ville d'Uzite, en face du camp de César. Celui-ci, des deux extrémités de la hauteur qu'il occupait, tira deux lignes qu'il dirigea sur les deux angles des murs de la ville. Ce retranchement était destiné à protéger les deux flancs de son armée lorsqu'elle approcherait de la ville pour l'attaquer, et à faciliter la désertion de l'ar-

mée ennemie dans la sienne , ce qui lui réussit mieux qu'il n'osait l'espérer. Il avait encore pour objet de se procurer dans la plaine , au moyen des puits , l'eau qui manquait sur les collines, et qu'il fallait tirer de loin.

Tandis qu'une partie de l'armée était occupée à ces travaux, l'autre se tenait sous les armes en présence de l'ennemi. Mais quoique Juba se fût joint à Scipion avec des forces redoutables, l'assurance et l'intrépidité de César leur imposait; et la seule fois qu'ils osèrent tenter une légère attaque, ils furent si bien repoussés, que sans la nuit qui survint, ou plutôt sans un vent orageux qui faisait voler la poussière dans les yeux des soldats de César, Labiénus et Juba étaient pris, et leur cavalerie absolument détruite.

Dans ces circonstances, arrivèrent de Sicile, dans l'armée de César, la neuvième et la dixième légion. Les travaux des lignes

étaient achevés, et César avait fermé son camp par une parallèle assez loin de la ville pour n'avoir pas à craindre les traits lancés du haut des murs.

Scipion met son armée en bataille ; et César déployant la sienne, se dispose à le recevoir. Scipion méditant la même manœuvre que Pompée à Pharsale, avait placé à mille pas de son aile droite un corps de cavalerie numide, avec une multitude de frondeurs et d'archers, pour envelopper l'aile gauche de César au moment que son aile droite l'attaquerait en face. César fit de son côté ce qu'il avait fait en Thessalie : il tripla son aile gauche, y posta sa cavalerie ; et ne comptant pas assez sur elle, il la couvrit d'une légion, mêlant de plus entre les chevaux des gens de pied légèrement armés. Ce fut sans doute par ces dispositions qu'il intimida l'ennemi ; et ce qu'on n'avait jamais vu jusqu'alors, les deux armées se tinrent en présence depuis le ma-

tin jusqu'au soir, sans que ni l'une ni l'autre osât risquer l'attaque.

Mais César qui manquait de vivres dans son camp, fut obligé de le quitter. Il partit la nuit, et alla s'établir sous la ville d'Agar, dont il était maître. Scipion le suivit de près, et divisa son armée en trois camps, à six milles de l'ennemi. César ne pouvait faire un pas sans être environné et assailli par la cavalerie numide; et ce nouveau genre de guerre excédait ses légions. Ce qui lui causait encore plus d'inquiétude, c'est que n'ayant eu affaire jusqu'alors qu'à cette cavalerie légère et sans frein, qui lui échappait à chaque instant et à chaque instant revenait à la charge, il ne connaissait pas encore les légions de l'armée ennemie, et qu'il ne savait pas comment il lui serait possible de faire face à tout, s'il fallait soutenir à la fois le choc des troupes légères et l'attaque des légions. Les éléphants l'embarrassaient encore, et il en a-

vait fait venir d'Italie pour y aguerrir ses soldats. Il lui avait fallu renoncer à ses manœuvres accoutumées; et au lieu de ces mouvements rapides et hardis qu'il exécutait contre les Gaulois, peuple franc et sans artifice, qui, dans les combats, méprisait la ruse et n'employait que la valeur, il s'était réduit à une conduite attentive, inquiète et lente, ayant sans cesse à se garantir des surprises et des embûches d'un ennemi fourbe et rusé.

Enfin, César étant campé devant la ville de Thapsus qu'il avait investie, afin de la réduire, Scipion, pour la secourir, marche vers lui par les hauteurs. Il avait à passer un défilé de mille cinq cents pas entre des salines et la mer : ce fut là que César vint au-devant de lui. L'ordre de bataille de Scipion était formidable, et César balançait à l'attaquer d'abord; mais ne pouvant plus retenir l'ardeur de ses soldats, il monte à cheval et charge à leur tête. A l'ins-

tant, une grêle de flèches et de pierres tombe sur les éléphants (1); ces animaux effrayés tournent le dos, écrasent les troupes rangées derrière eux, et ouvrent un passage à celles de César. La cavalerie maure, placée du même côté que les éléphants, prend aussi l'épouvante; le désordre et l'effroi gagnent les légions; et celles de César renversant tout ce qui leur résiste, s'emparent des retranchements.

L'armée de Scipion éperdue et dispersée dans la campagne, où le vainqueur la poursuit, se jette dans le camp qu'elle a quitté la veille dans l'espoir de s'y rallier; mais les soldats ont beau chercher des yeux un chef qui les commande, il ne s'en trouve plus aucun. Ils passent de ce camp à celui de Juba; mais ils trouvent en arrivant que

(1) Ce fut, dit Appien, la cinquième légion qui demanda à être opposée aux éléphants, et qui les mit en fuite; en mémoire de cette action, elle eut depuis des éléphants pour enseignes.

César s'en est emparé. Alors, désespérant de leur salut, ils gagnent une hauteur voisine et mettant bas les armes, ils font le signe accoutumé pour demander à se rendre. Cela même ne put les sauver. Les vétérans de César, outrés de douleur et de rage du massacre qu'on avait fait de ceux des leurs qui avaient été pris sur deux vaisseaux et menés au camp de Scipion, égorgèrent sans pitié les vaincus même à la vue de César, dont ils imploraient la clémence, et qui demandait grâce pour eux.

César, après avoir pris trois camps, tué cinquante mille des ennemis, et dissipé tout le reste, sans avoir perdu que cinquante des siens, laisse quelques légions devant les places qui lui résistent, et va droit à Utique où commande Caton.

Presque tout ce qui s'était sauvé de l'armée de Scipion s'était retiré dans Utique(1),

(1) Ce morceau est extrait de Plutarque, *Vie de*

et Caton fit tous ses efforts pour les engager à se tenir dans cette place et à s'y défendre courageusement; mais il ne put les y déterminer. Il fallut consentir à leur fuite, et il leur donna ses vaisseaux. Pour lui, tranquille au milieu des ruines de sa patrie, il ne s'occupa que du salut des siens : il les accompagna jusque sur le port, et les regarda s'embarquer, embrassant tous ses hôtes et amis, et leur disant adieu. Lui-même, il leur avait conseillé de se sauver comme les autres. Quant à son fils, il ne lui persuada point de s'en aller, et ne crut pas devoir le presser d'abandonner son père.

Les sénateurs qui étaient restés auprès de lui, le suppliant de leur pardonner s'ils n'étaient pas tous des Caton, lui avouèrent qu'ils avaient dessein d'envoyer vers César, pour demander grâce, d'abord pour

Caton, traduction d'Amiot. J'y ai mêlé seulement quelques traits pris dans Appien.

lui, résolu, s'ils ne l'obtenaient pas, d'y renoncer pour eux-mêmes, et de combattre pour son salut jusques au dernier soupir. Caton répondit qu'il leur savait gré de l'affection qu'ils lui témoignaient, et qu'ils faisaient bien de pourvoir à leur propre salut; mais que pour le sien, il n'en fallait point parler; que c'était aux vaincus à prier, et aux coupables à demander pardon; que pour lui, grâces aux dieux, il avait toujours été invincible et irréprochable. Les habitants d'Utique lui ayant offert de même d'intercéder pour lui, il leur répondit en souriant qu'il n'avait pas besoin de conciliateurs auprès de César, et que César le savait bien. L. César, parent du vainqueur, allant l'implorer pour lui-même, voulait aussi parler en faveur de Caton : celui-ci le lui défendit, et ne laissa pas de lui aider à composer sa harangue; il lui recommanda seulement ses deux fils et ses amis. Le soir, il soupa comme il avait coutume; il

s'entretint avec ses familiers sur le départ de ceux qui s'étaient embarqués, demanda s'ils avaient un bon vent, et si le lendemain, à l'arrivée de César, ils seraient assez loin pour échapper à sa vue. La seule apparence à laquelle on se douta de son dessein, ce fut la chaleur qu'il mit à soutenir cette maxime des stoïciens, *qu'il n'y a que l'homme de bien qui soit libre, et que tous les méchants sont esclaves*. En allant se coucher, il ne laissa rien apercevoir d'extraordinaire, sinon qu'il embrassa son fils un peu plus affectueusement. Quand il fut seul, il lut une partie du dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme; et tout-à-coup cherchant son épée, il ne la trouva point au chevet de son lit; son fils l'en avait fait ôter : il la demanda, mais sans empressement, et continua sa lecture. Il avait achevé de lire, et on ne lui rendait pas son épée; alors, il fit venir son fils et ses domestiques, et avec colère il leur de-

manda si on voulait le livrer tout vif à César ? « Que ne lies-tu ton père, mon ami, dit-il à son fils, et que ne lui attaches-tu les mains derrière le dos, jusqu'à ce que César arrive ? N'êtes-vous point aussi d'avis, dit-il à ses amis, de forcer un homme de mon âge à vivre pour la servitude ? » Son fils et ses amis sortirent en fondant en larmes ; et on lui envoya son épée par un enfant. Quand il la tint, il examina si la pointe était bien aiguisée, et le tranchant bien affilé. « Maintenant, dit-il, je suis à moi. » Ayant mis l'épée auprès de lui, il relut le même dialogue, puis s'endormit d'un profond sommeil. Au milieu de la nuit, il s'éveilla, et envoya savoir sur le port si tous les vaisseaux avaient fait voile ; on lui répondit qu'ils étaient tous en mer, excepté un seul, mais qu'il faisait un vent très-fort, et qu'il y avait de la tourmente. Il gémit en pensant au danger que couraient tant de malheureux. Dès qu'il fut seul, il tira

son épée, et se l'enfonça dans le sein; mais n'étant pas expiré du coup, il tomba de son lit, et au bruit de sa chute, on accourut, on le trouva qui nageait dans son sang et qui regardait sortir ses entrailles. Comme elles n'étaient point blessées, son médecin les remit, et Caton s'étant évanoui, donna le temps de coudre la plaie : mais quand il eut repris ses sens, il fit semblant de rendre grâces au médecin, et dit qu'il avait besoin de repos. Ayant ainsi renvoyé son fils, ses amis et ses domestiques, il ouvrit de nouveau sa plaie, et s'arrachant du corps les entrailles qu'il déchira avec ses ongles, il rendit le dernier soupir (1).

Comme César approchait d'Utique, il vit venir à lui Lucius César, les deux fils de Caton, et une foule de Romains qui se jetèrent à ses pieds. Il leur fit grâce selon sa coutume ; et en apprenant la mort de

(1) Agé d'environ cinquante ans.

Caton, il dit : « Caton m'a envié la gloire de donner un bel exemple. »

Juba échappé au vainqueur, s'enfuit avec Pétréius, et prit le chemin de Zama, ville de son royaume, où il avait laissé ses femmes, ses enfants, et tout ce qu'il avait de plus précieux. Mais il y avait aussi fait dresser un bûcher immense au milieu de la place, et il avait déclaré en partant, que s'il était vaincu, il jetterait dans ce bûcher toutes ses richesses, et qu'après avoir fait égorger tous les citoyens, il les y ferait brûler, et s'y brûlerait lui-même avec ses enfants et ses femmes. Les habitants de Zama qui n'avaient point oublié cette menace, instruits de la victoire que César avait remportée, fermèrent leurs murs à Juba; il eut beau employer tour-à-tour les menaces et les prières, et se réduire enfin à demander qu'on lui envoyât ses femmes et ses enfants; il ne put rien obtenir. Il se retira avec Pétréius dans sa maison de cam-

pagne; et ceux de Zama ayant envoyé demander à César de les secourir avant que Juba fût en état de les forcer dans leur ville, César lui-même s'y rendit. Là, toute la cavalerie numide, sur ce qu'elle entend publier de sa clémence et de sa bonté, vient lui demander grâce et se livrer à lui.

Juba réduit au désespoir, proposa à Pétréius, pour mourir honorablement, de tirer l'épée l'un contre l'autre. Pétréius y consentit, et affaibli comme il l'était par l'âge, il fut tué sans peine par le jeune roi. Celui-ci, après avoir essayé vainement de se percer lui-même, demanda en grâce à l'un de ses esclaves de lui rendre ce cruel office, et l'esclave lui obéit.

Faustus Sylla et Afranius, comme ils allaient passer en Espagne, sont pris et tués dans une émeute. Scipion s'était embarqué avec quelques amis, et avait pris la même route; mais après avoir été longtemps battu par la tempête, il rencontre

une flotte ennemie, et ses vaisseaux sont submergés (1).

César ayant enlevé de Zama les richesses du roi des Numides, retourne à Utique, y fait vendre les biens de trois cents Romains négociants en Afrique, dont Caton avait fait son conseil, et qui de leurs personnes et de leur argent avaient servi le parti de Pompée; il impose un tribut annuel aux villes de Thapse, de Leptis, d'Adrumète, et après avoir pourvu à tout pour la sûreté de ces places, il remonte sur sa flotte dans le port d'Utique, le jour des ides de juin.

Arrivé à Rome, il assemble le peuple, et dans une harangue il annonce qu'il vient d'acquérir à l'empire romain un pays si vaste, qu'il peut donner tous les ans à la république deux cent mille minots de blé et deux millions de livres d'huile. Il fait

(1) Appien dit que de peur d'être pris, Scipion se tua lui-même.

ensuite quatre fois (1) son entrée triomphante. La première fois il triomphe des Gaules, la seconde de l'Égypte, la troisième du royaume de Pont, la quatrième de l'Afrique, comme vainqueur de Juba ; et ces triomphes sont suivis de festins et de spectacles magnifiques. Les libéralités de César furent dignes du maître du monde. Il donna à ses soldats tout ce qu'il leur avait promis ; il distribua de l'argent au peuple ; il l'invita tout à la fois à un festin de vingt-deux mille tables. Enfin César, pour accomplir le vœu qu'il avait fait à Pharsale, éleva un temple à *Vénus mère*, et à côté de la statue de la déesse il fit placer celle de Cléopâtre.

Dans le dénombrement qui fut fait alors, le peuple romain se trouva réduit à moitié de ce qu'il était avant la guerre civile.

(1) Plutarque n'en compte que trois : il a omis le triomphe des Gaules.

Les débris des armées vaincues à Pharsale et en Afrique s'étaient réunis en Espagne, et formaient avec les Espagnols et les Celtibères, peuples robustes et vaillants, une armée nouvelle et terrible. César élu consul pour la quatrième fois, partit de Rome, et se rendit en vingt-sept jours au fond de l'Espagne où l'attendait la guerre. Il savait bien qu'il avait à faire à une multitude d'ennemis versés dans l'art des combats, et que la nécessité et le désespoir rendraient capables de tout oser; aussi sans rien donner au hasard, mesurait-il tous ses mouvements, jusqu'à se laisser accuser de lenteur par le fils aîné de Pompée, que la supériorité de ses forces rendait téméraire et présomptueux.

L'Espagne ultérieure est favorable à qui veut prolonger la guerre. A chaque pas on y trouve des camps avantageux et fortifiés par la nature, et les eaux y sont en abondance. Il eût été facile au parti de Pompée

d'y ruiner celui de César, en le retenant dans un pays où il n'avait aucune ressource : la disette l'en eût chassé ou l'eût consumé à la longue, et de siège en siège, de poste en poste, les légions harassées auraient péri insensiblement. La confiance du jeune Pompée lui fit perdre ses avantages. Il désirait, disait-il, que l'ennemi voulût s'exposer en plaine; mais il croyait être sûr qu'il ne l'oserait jamais. César était plus impatient que lui d'en venir à une bataille; et l'occasion s'en offrit sous les murailles de Munda. La ville était située sur une éminence, et au pied des murs le jeune Pompée avait établi son camp. Celui de César était assis sur des collines opposées, et entre les deux s'étendait une plaine d'environ cinq mille pas. César ne douta point que Pompée ne descendît dans la plaine, et il s'y avança le premier. Mais l'ennemi n'osa s'éloigner de plus de mille pas des remparts de la ville, et quoique

l'égalité du lieu dût l'inviter à y venir disputer la victoire, il persista dans la résolution de conserver l'avantage qu'un poste élevé lui donnait. Ce fut sans doute cet avantage, du côté de l'ennemi, qui inspira aux troupes de César la frayeur qu'elles témoignèrent dès le signal de la bataille. César qui les vit prêtes à se rebuter, s'écria : « Grands dieux ! un seul jour, un combat honteux va-t-il effacer l'éclat de tant de victoires ! » Alors courant de rang en rang, la visièrre de son casque levée, afin qu'en le voyant en face, ses soldats fussent plus honteux de reculer, il leur disait, que s'ils ne rougissaient pas de se laisser battre, *ils le prissent au corps, et le livrassent eux-mêmes de leurs propres mains à ces jeunes enfants.* Ce reproche ne les touchait pas; il fallut pour les entraîner, que prenant lui-même un bouclier, il se jetât dans la mêlée. Alors s'adressant aux capitaines qui se trouvaient le plus près de lui,

« dans un moment, dit-il, nous serons délivrés, moi de la vie, et vous de la guerre. » A ces mots il s'élança si avant, qu'il n'était plus qu'à dix pas de l'ennemi, et que son bouclier fut dans un instant percé d'un grand nombre de flèches. Les officiers ne voyant plus que le danger que courait César, l'environnèrent et le couvrirent de leur corps, et toute l'armée fondit à la fois sur l'armée ennemie. Le combat dura tout le jour et fut douteux jusques au soir; mais la dixième légion qui était à la droite de César, ayant ébranlé l'aile de l'ennemi qui lui était opposée, il fallut pour soutenir celle-ci, tirer une légion de l'aile droite de Pompée; et ceux de César profitant de ce moment de trouble pour forcer l'aile qu'on avait affaiblie, la victoire se décida pour eux. L'ennemi se retira dans la ville, qui se rendit le lendemain. Dans cette bataille il périt trente mille hommes du parti de Pompée, et de ce nombre furent Labiénus,

Attius Varus, et trois mille chevaliers. César ne perdit que mille des siens, mais des meilleurs et des plus braves. Le soir il dit à ses familiers, que plusieurs fois auparavant il avait combattu pour la victoire, mais que dans cette dernière action il avait combattu pour sa propre vie. Le plus jeune des enfants de Pompée, Sextus se sauva de la bataille, et alla faire sur les mers l'indigne métier de pirate. L'ainé blessé à l'épaule et à la cuisse, et s'étant démis le talon, se voyait poursuivi et pressé sans relâche ; il se cacha dans une caverne, et il eût été difficile de l'y découvrir ; mais il fut trahi par ses esclaves, et peu de jours après la bataille on apporta sa tête à César. Ainsi fut terminée la guerre civile, le jour des bacchanales, le même jour que Pompée, quatre ans auparavant, était sorti de Rome à la tête de son parti.



